

(C) 0

CENTRE D'HISTOIRE DE
LA RÉGION DU NORD ET DE
L'EUROPE DU NORD-OUEST
UNIVERSITÉ DE LILLE III
B.P. 149 - 59653 VILLENEUVE-D'ASCQ Cedex

DU TOMBEAU DE SAINT REMI
AU BERCEAU DE JEANNE D'ARC



PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

PAR LE D^r L. SALEMBIER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

DÉPÔT A LILLE, chez M. BERGÈS, 2, rue Royale ;

- CAMBRAI, chez M. D'HALLUIN-CARION, 9, rue de Noyon ;
- HAZEBROUCK, chez M. DAVID, 10, rue du Rivage.

LILLE

IMPRIMERIE H. MOREL & C^{ie}
19, rue de Pas, 19

1896



CENTRE D'HISTOIRE DE
LA RÉGION DU NORD ET DE
L'EUROPE DU NORD-OUEST
UNIVERSITÉ DE LILLE III
B.P. 149 - 59653 VILLENEUVE-D'ASCQ Cédex
26 JUIN 1984 C.4321

DU TOMBEAU DE SAINT REMI
AU BERCEAU DE JEANNE D'ARC

PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

PAR LE D^r L. SALEMBIER

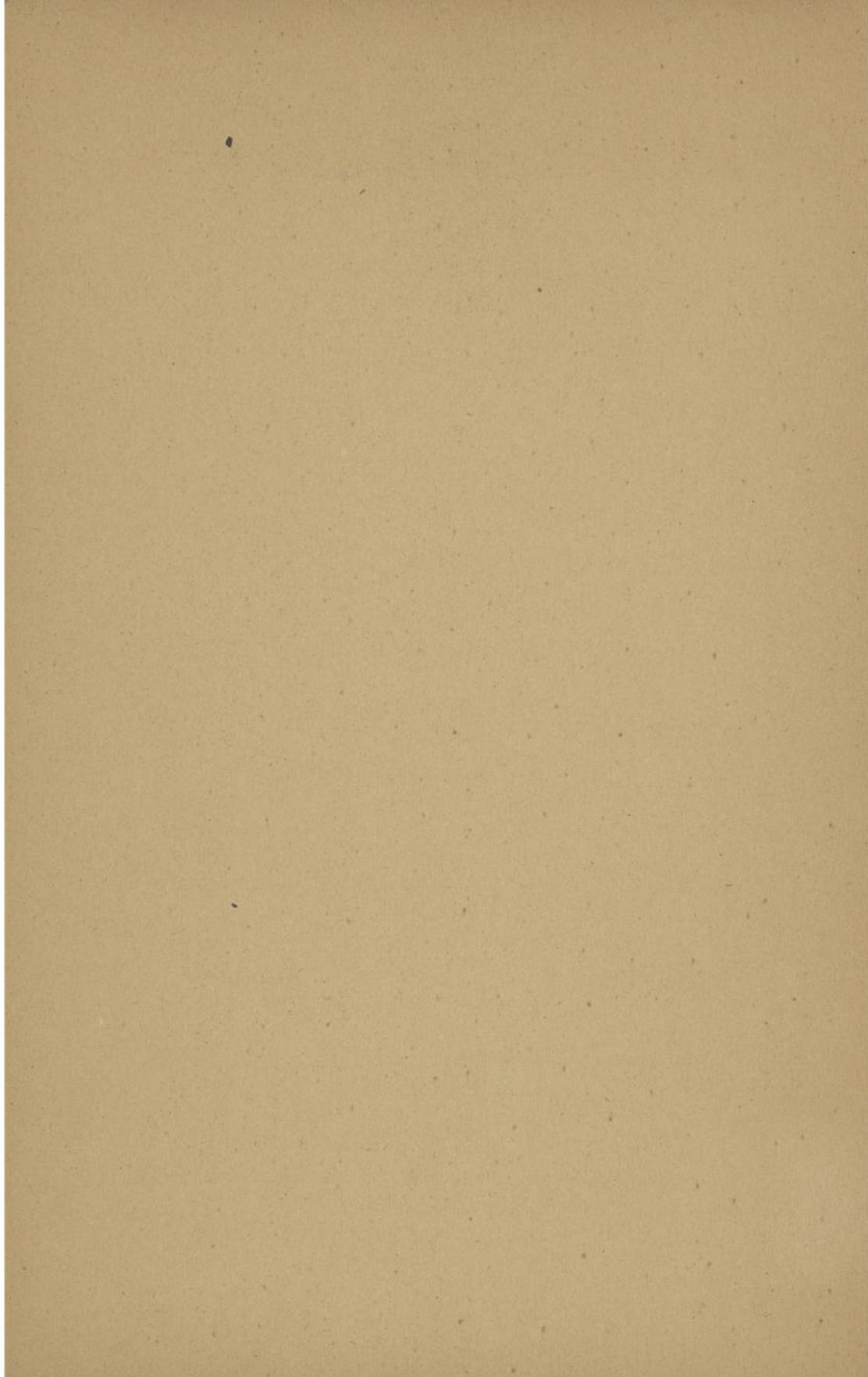
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE



LILLE

—
IMPRIMERIE H. MOREL & C^{ie}
19, Rue de Pas, 19

—
1896



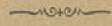


LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR SONNOIS

A M. LE CHANOINE HÉCART,

DIRECTEUR DU PÈLERINAGE CAMBRÉSIEEN A REIMS-DOMREMY

(A OÙ T 1896)



CHER MONSIEUR HÉCART,

On m'annonçait, l'un de ces derniers jours, que MM. les organisateurs du Pèlerinage Cambrésien à Reims et Domremy ont préparé, d'accord avec vous, le récit complet de cette belle manifestation de foi chrétienne et de patriotisme français.

Une série de vues phototypiques accompagnerait ce texte et donnerait à chacun des principaux épisodes tout son relief et sa vraie physionomie.

Voilà une excellente idée... ajoutée à bien d'autres! Je m'empresse de vous adresser mes félicitations les plus sincères.

Nos quinze cents pèlerins partageront, j'en suis assuré, mon sentiment sur ce point : ils seront heureux, ils seront fiers de conserver ainsi, non seulement le souvenir, mais l'image en quelque sorte vivante de ce qu'ils ont accompli eux-mêmes à Reims et Domremy, pour rendre un témoignage public de leur fidélité à garder les traditions nationales.

Je profiterai de l'occasion si favorable que vous me

fournissez, cher Monsieur Hécart, pour adresser un public remerciement aux organisateurs et directeurs du Pèlerinage. — Ce n'est pas seulement d'un zèle et d'un dévouement infatigables que ces Messieurs ont fait preuve, mais c'est encore d'une intelligence et d'une précision hors de pair pour prévoir et disposer tous les mouvements. Le succès si pleinement obtenu par notre Pèlerinage a été pour eux une première et bien légitime récompense; mais en outre, nous tous, Pèlerins du Nord, nous aimons à proclamer notre très cordiale reconnaissance.

Agréez, cher Monsieur Hécart, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S. J.-C.

† MARIE-ALPHONSE,
Archevêque de Cambrai.

12 Septembre 1896.



DU TOMBEAU DE SAINT REMI AU BERCEAU DE JEANNE D'ARC

PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

LES PROMOTEURS

C'est le Souverain Pontife lui-même qui a fait naître en nos cœurs la pensée du pèlerinage de Reims. Dans des lettres apostoliques adressées à l'éminent Cardinal Langénieux, il invite tous les fils de la France « à tourner leurs regards et leurs cœurs vers notre antique baptistère national et vers le glorieux tombeau de saint Remi. » Le Pape les convie « à venir vénérer à Reims ces reliques sacrées pour en méditer les salutaires enseignements. Car s'il est vrai que les annales d'une nation révèlent d'une manière incontestable le principe générateur et conservateur de sa grandeur morale, le peuple français, mieux que tout autre, doit s'instruire par les leçons du passé (1). »

Léon XIII désire donc que, pour mieux profiter de la faveur du jubilé national, nous allions méditer à Reims l'histoire de France, c'est-à-dire la pensée éternelle de Dieu sur notre pays, le dessein que Jésus-Christ a conçu en

(1) Lettre du 6 janvier 1896 au cardinal Langénieux. — Lettres apostoliques du 8 janvier, accordant un jubilé extraordinaire à la France.

faisant de notre sol le berceau de la fille ainée de l'Église. Le Cardinal de Reims s'est fait l'éloquent écho des espérances du Souverain Pontife. Il a convoqué tous les diocèses de France à venir, tour à tour, se retremper dans la grâce première du baptême. Comme tous les bons Français, il espère que des fruits de rénovation morale et de salut social seront la suite naturelle de ce grand mouvement qui amènera les foules dans la cité des sacres, dans cette ville sainte qui est comme le cœur de la patrie.

Le chevaleresque prélat qui siège à Cambrai ne pouvait rester insensible à l'appel du vénérable archevêque de Reims. Dès la première heure, il promit de présider en personne le pèlerinage diocésain au tombeau de saint Remi.

Mais l'ancien évêque de Saint-Dié ne pouvait oublier que saint Remi (*domnus Remigius*) est le patron de Domremy, et que le nom du saint protecteur de sa paroisse natale est le premier qui a frappé les oreilles de l'héroïne, après celui de Dieu et de Marie. Du tombeau de l'évêque, qui fut le vrai père de la patrie, au berceau de la guerrière, qui fut sa rédemptrice inspirée, il y avait une transition toute naturelle. Si Jeanne a accompli, en 1429, un pèlerinage militaire de Domremy à Reims, il était légitime que la France reconnaissante refit, en 1896, le même trajet en sens inverse et allât de Reims à Domremy. D'ailleurs, la déclaration récente de Vénéralité venait de ramener de plus en plus l'attention sur le village natal de l'héroïque Pucelle. La basilique qui s'élève sur les bords de la Meuse devait être, après celle de Reims, le second but du pieux voyage projeté par Monseigneur de Cambrai.

La pensée de Sa Grandeur trouva bien vite un écho sympathique dans son entourage immédiat. Monsieur le Vicaire général Sonnois et plusieurs dignitaires du Chapitre voulurent faire partie du pèlerinage et deux collaborateurs précieux se mirent à la disposition de Monseigneur. Le premier fut M. le Chanoine Hécart, — très expertès-cérémonies publiques, — dont les fêtes en l'honneur de Notre-Dame de Grâce avaient déjà fait ressortir les brillantes qualités d'initiative et d'organisation. Les solennités

de Notre-Dame du Saint-Cordon, qui se préparent à Valenciennes, les feront resplendir d'une manière plus éclatante encore. A qui le comparer, sous ce rapport, sinon à l'abbé Capelle dans le passé, à Monseigneur Dehaisnes dans le présent ?

D'ailleurs la Providence avait ménagé à l'évêque et au chanoine un précieux auxiliaire, un spécialiste qui sait unir au zèle du prêtre et à l'ardeur du patriote tous les talents de l'ingénieur. Qu'il s'agisse de traction ou d'exploitation, M. l'abbé Lancelle est incomparable. En fait de connaissances géographiques, télégraphiques, voire même graphiques, il rend des points aux agents principaux des compagnies. Il serait tour à tour, à volonté, chef de gare, chef de train, chef de mouvement, directeur du matériel ou du personnel, que sais-je encore ?

Avec M. Hécart, on traverserait l'Europe sans désordre et le désert sans disette. Avec M. Lancelle, on parcourt la France sans mauvaise rencontre, ce qui, sur les rails, est un avantage appréciable.

Sous de pareils chefs le pèlerinage devait réussir. « Quand j'élèverai mon nom au bout de mon sabre, disait Lamoricière, j'aurai des soldats. » Quand Monseigneur annonça le projet de vénérer saint Remi et de saluer Jeanne d'Arc, 2.400 personnes répondirent : Nous voici.

Des circonstances indépendantes de la volonté des organisateurs réduisirent ce groupe imposant. Néanmoins 1.500 pèlerins s'inscrivirent pour Reims, et nous eûmes, pour pousser jusqu'à Domremy, beaucoup plus que le nombre des soldats de Gédéon. Tous les collèges catholiques du Nord, spécialement invités, tinrent à honneur d'y envoyer des représentants, maîtres ou élèves.

Le pèlerinage patriotique et religieux du diocèse de Cambrai était lancé.



LES PREMIERS TRAINS

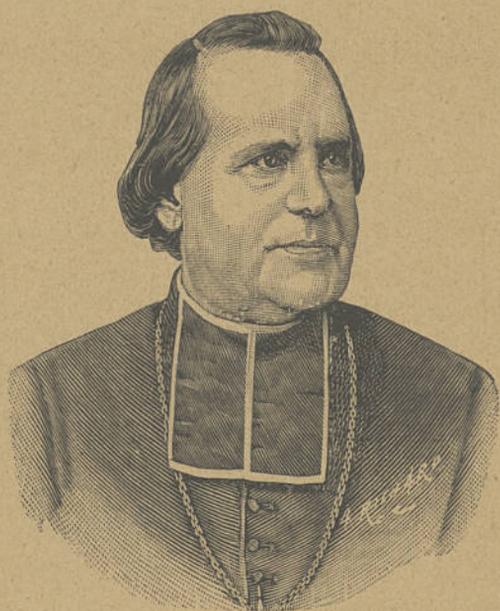
L'archevêque de Reims a voulu être nommé « le Cardinal des ouvriers. » On le connaît dans le monde du travail, et l'on sait aussi de quel œil attentif et sympathique Monseigneur de Cambrai suit toutes les questions qui ont pour objet les intérêts religieux, moraux et même matériels de la population industrielle du Nord. Les ouvriers et les patrons catholiques devaient répondre à leur appel.

Cependant l'interdiction de tout cortège religieux et les fâcheux incidents que les provocations policières avaient fait naître dans les rues de Reims avaient refroidi le zèle d'un certain nombre. Les gens du Nord aiment à se montrer, à arborer fièrement leur drapeau et leur cocardé, à manifester hautement, et parfois bruyamment, ce qu'ils pensent, à afficher leur foi en plein jour, sans ostentation comme sans faiblesse. Quand ils ne peuvent chanter ni processionner à leur aise, leur entrain diminue.

Les étudiants catholiques avaient été plus heureux, aux fêtes de l'Ascension, et l'on se souviendra longtemps à Reims de l'enthousiasme juvénile des disciples comme de l'ardente éloquence des maîtres. Mais les temps étaient changés. Ce qui était permis le 14 mai ne le fut plus le 24 juin. Les Parisiens furent moins favorisés que les Lillois, et l'on sait les incidents grotesques qui se déroulèrent au cours du procès intenté par le fougueux commissaire Buzzini.

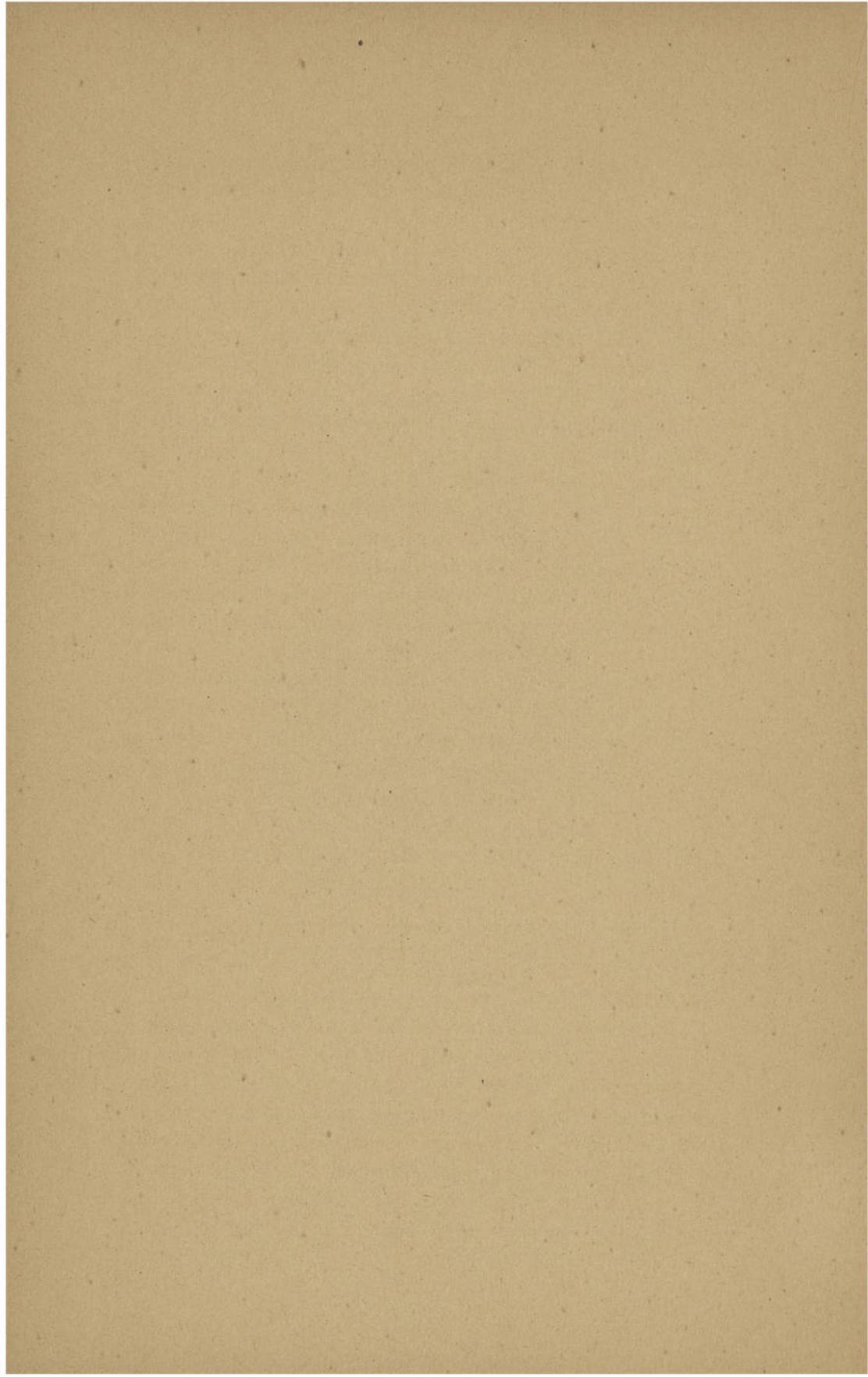
Malgré les incertitudes réelles et les craintes exagérées, le pèlerinage du Nord commence à merveilles. Des messes matinales, accompagnées de communions nombreuses, sont célébrées partout, à Armentières, à Tourcoing, à Roubaix et à Lille.

Les deux trains s'ébranlent au milieu du plus vif enthousiasme.



LE CARDINAL LANGÉNIEUX

ARCHEVÊQUE DE REIMS



siasme : le chant « *Nous voulons Dieu* » jette aux échos de nos plaines, étouffant les grondements et les grincements des machines, la volonté très ferme et très énergique de ces masses humaines : elles veulent Dieu, parce qu'elles en ont besoin, parce qu'elles l'aiment. Elles le veulent partout, à toute heure, dans leur vie privée, dans la vie publique, envers et contre tous, jusqu'à la mort, jusqu'à l'éternité!

Et les cantiques font place aux chapelets, aux prières ; puis, de temps en temps, ce sont d'agréables conversations, de spirituelles et gaies interpellations envoyées d'un compartiment à l'autre.

Charmant et pieux voyage!

Cet essai de mobilisation s'opère sans l'ombre d'un désordre et fait le plus grand honneur à nos intendants et à nos officiers d'état-major. Il suffit de nommer M. Bourgeois, de Tourcoing ; M. Declerck, de Roubaix ; M. Leman, d'Armentières. Mais nous avons déjà dépassé Douai, et c'est à peine si les pèlerins ont eu le temps de saluer la masse imposante de Saint-Pierre, la gracieuse architecture de Notre-Dame et la lointaine silhouette du clocher de Saint-Jacques. Voici Bouchain, presque perdu dans le nid de verdure de ses vieux remparts. Puis, c'est Cambrai, avec la blanche tour de la métropole, qu'on découvre tout entière, grâce au démantèlement. Un rhétoricien, égaré dans le train ouvrier, répète mélancoliquement les vers de Boileau, qu'il estropie tant soit peu :

Cambrai, de l'ennemi l'épouvantable écueil,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil.

M. l'abbé Paquin monte avec cinquante pèlerins. Bravo!

Le train se précipite à travers les vastes et fertiles plaines du Cambrésis. Au Nord a succédé l'Aisne, et bientôt apparaît la cathédrale de Saint-Quentin avec ses glorieux souvenirs. Les hautes et nombreuses cheminées rappellent le pays natal : « C'est comme à Tourcoing, » observe un brave pèlerin. On rit, et cette réflexion bien nature en rappelle une autre. Un voyageur du crû parcourt l'Italie, contemple le Vésuve, et s'écrie : « Ça ne fume pas comme à Tourcoing! »

Tergnier, avec son immense dépôt de machines, ne nous arrête que quelques minutes. Nous envoyons, de la gare de Laon, notre salut à la superbe cathédrale perchée sur son haut plateau. Nous avons une pensée filiale pour Notre-Dame de Liesse, que nous cache un écran de collines boisées. Nos trains reçoivent certains pèlerins d'Avesnes. Le vaillant curé de Pont-sur-Sambre amène quarante de ses paroissiens.

Enfin voici la ville sainte.

Dix heures et demie ! Les pèlerins font leur entrée dans la cité rémoise. Par rangs de quatre, et au chant de l'*Ave, maris stella*, ils se rendent à l'antique basilique de Saint-Remi. Pas l'ombre de Buzzini, point de police pour les inquiéter. Du reste, ils sont en règle.

Au seuil de la vieille basilique, le vénéré doyen souhaite, en ces termes, la bienvenue aux pieux voyageurs et à Monseigneur Sonnois qui les conduit :

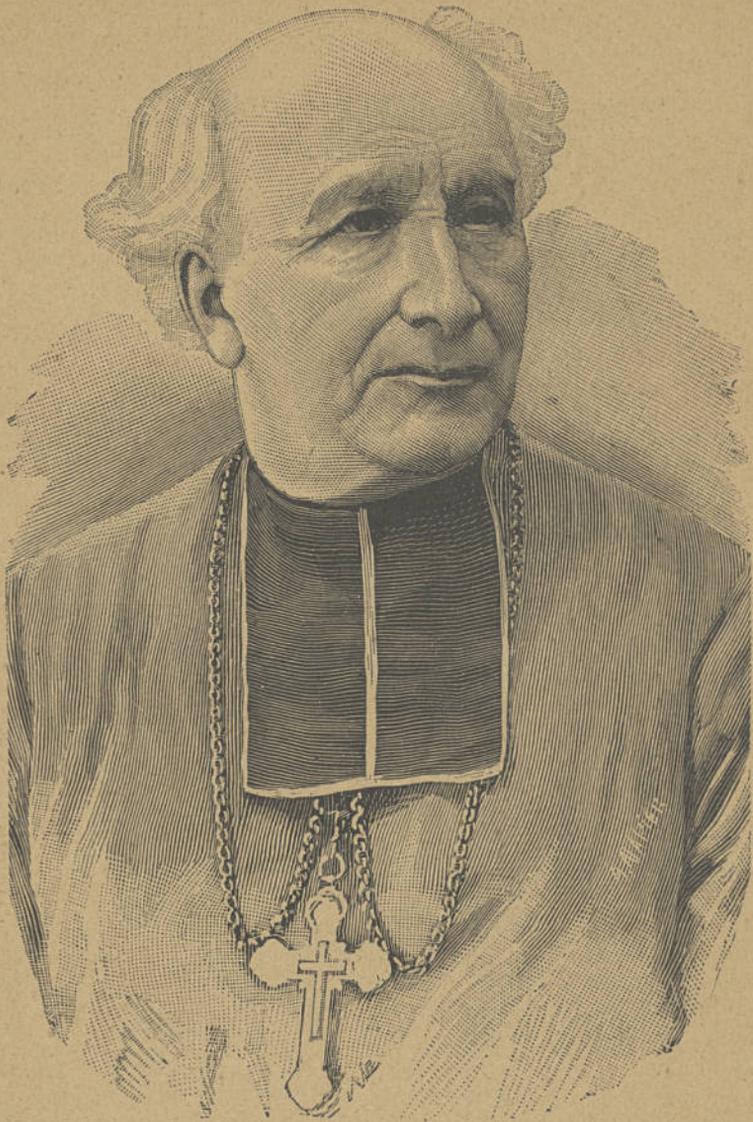
MONSEIGNEUR,

Les vaillants catholiques du Nord ont voulu mêler leur voix au concert de louanges et de prières qui, pendant cette grande année, retentit autour du tombeau de saint Remi, et ils sont venus sous la conduite de leur premier Pasteur, dont le zèle et la fermeté rappellent les plus illustres Pontifes qui ont combattu pour la religion et pour l'Église.

Sans doute, c'est par un acte de sa prévoyante et bonne Providence que Dieu a uni un tel pasteur à un tel troupeau.

Le Nord, en effet, est une terre chrétienne des plus fécondes ; là s'épanouissent des œuvres de foi, de charité et de zèle ; là encore, l'on peut admirer des institutions variées à l'infini, soutenues par de généreux catholiques qui donnent sans compter ; là enfin l'on voit de puissantes associations, syndicats et confréries. Et qu'il me soit permis de saluer spécialement ces dernières qui opèrent un bien considérable dans plusieurs grandes cités de votre diocèse, Monseigneur, et qui sont les filles bienfaisantes et glorieuses de l'Archiconfrérie de *Notre-Dame de l'Usine et de l'Atelier*, établie dans la Basilique de Saint-Remi.

Pour récompenser ce grand diocèse où déborde la sève catholique, Dieu lui a donné un Pasteur qui en comprend les aspirations et vit de sa vie. C'est ainsi, Monseigneur, que l'on vous voit vous jeter dans la mêlée avec vos fidèles diocésains, vous exposer aux coups, lutter par la parole et par la plume. En un mot, Monseigneur, Votre Grandeur déploie toutes les ressources d'un courage, d'un zèle que



MONSEIGNEUR SONNOIS

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

certains peuvent trouver et déclarer abusif, mais que l'Église et la France admirent et applaudissent !

En voyant auprès de son tombeau les catholiques du Nord et leur archevêque, saint Remi pourra constater qu'il y a encore dans notre patrie des fideles et des pasteurs dignes des grands siècles de foi, et que la France possède en eux une de ses plus fermes espérances de régénération et de salut.

On eût voulu couvrir d'applaudissements ces paroles très éloquentes et très vraies, mais déjà le pèlerinage est entré. La vaste nef est bondée et elle vibre aux accents du *Cantique du Centenaire*, répété par mille mâles poitrines.

La messe commence, célébrée par M. le chanoine Valin, tandis que notre vénérable et vaillant archevêque assiste au trône, entouré de MM. le vicaire général Sonnois et le chanoine Berteaux.

A l'Évangile, M. l'abbé Handschoote monte en chaire, et c'est avec des accents qui émeuvent l'auditoire qu'il annonce les futurs triomphes de Dieu et de la France, par la restauration de la foi de Clovis.

*Hæc est victoria quæ vincit mundum,
fides nostra.* Ep. S. Joan. v. 4.

La véritable victoire, la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi.

MONSEIGNEUR,
MES FRÈRES,

Lorsque les Francs furent sortis de la piscine de Reims, aux acclamations de l'Europe entière, un grand évêque écrivit à leur roi ces lignes mémorables : « Puisque Dieu a fait de votre peuple, son peuple, » il convient que de votre côté vous partagiez les trésors de votre foi » avec les autres nations, avec les peuples de l'au-delà, plongés dans » les ténèbres de l'ignorance. Ne craignez donc pas de vous adresser à » elles et de plaider auprès d'elles la cause de Dieu qui a tant fait pour » la vôtre (1) ».

Mes Frères, ce programme tracé par saint Avit a été magnifiquement rempli par le glorieux vainqueur de Tolbiac et par la France chrétienne. Partout où la cause de J.-C. a eu besoin d'eux, les Francs étaient là, et Clovis mettait son épée victorieuse au service de l'Église pour la propagation de la foi catholique.

Cette mission, mes Frères, c'est encore la nôtre. Sachons donc la remplir avec la même foi et la même fidélité.

(1) *Epistola XLI ad Chlodovæum regem.*

Le grand Pape, Léon XIII, surnommé le Pape des ouvriers, conjure la France chrétienne de ne pas sortir de ses voies providentielles, de rester fidèle à ses destinées religieuses, de réveiller dans son sein la foi active et militante des âges passés et de demeurer encore dans la main de Dieu un instrument puissant pour la défense de l'Église et la dilatation du règne de J.-C. sur la terre.

Voilà le programme; telle est l'œuvre de reconstruction sociale et religieuse que le Souverain Pontife nous demande d'accomplir.

Prêchons partout les vérités de la foi; faisons connaître Jésus-Christ; faisons connaître, aimer et servir Dieu. Quand le peuple vous aura vus servir Dieu avec ce dévouement généreux que nous admirons dans Clovis converti, le peuple lui-même, à son tour, aujourd'hui égaré par l'esprit du mensonge, reviendra à son Dieu pour l'adorer et lui obéir. Ce sera la victoire de notre foi, ce sera notre récompense, ce sera le salut de la France. Donc, grandeur et prospérité de la France par sa foi; relèvement et salut de la France par son retour à la foi et à l'amour de son Dieu : tels seront le sujet et le partage de ce discours.

..

La foi est la source de toutes les vertus et la ruine de tous les vices. Rien de grand, rien de généreux ne se fait sans la foi. Elle est l'âme et le mobile des plus belles actions : c'est d'elle que jaillissent tous les nobles sentiments : l'amitié, le dévouement, le patriotisme. Tandis qu'au contraire l'indifférence glace le génie, tire le cœur, éteint l'enthousiasme, parce qu'elle est insensible comme la matière, froide et stérile comme la mort, impuissante comme le néant.

Si les principes de la foi font la grandeur morale de l'individu, ce sont aussi les principes de foi et de religion qui font la force et la gloire des nations. L'abandon de ces principes conduit infailliblement à la décadence et livre les nations sans défense aux ennemis de la propriété, de la famille et de la société.

Ne soyez donc pas étonnés, Mes Frères, d'entendre tomber de mes lèvres ce cri de triomphe de l'apôtre saint Jean : « Il n'y a qu'une seule victoire, vraiment digne de ce nom, une victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. »

C'est ici, en effet, le lieu du triomphe et de l'immortelle gloire de la foi catholique en France; c'est ici que le glorieux vainqueur de Tolbiac a reçu la foi avec la grâce du Baptême; c'est ici que l'Église a couronné premier roi chrétien des Francs, l'illustre Clovis.

Le 25 décembre 496, la ville de Reims fut témoin du plus imposant spectacle qui se soit jamais déroulé dans son enceinte. A la tête d'un cortège magnifique, à travers les rues richement pavoisées, et au milieu des cris de l'allégresse universelle, le roi Clovis franchissait le seuil de la basilique Notre-Dame, et venait conformément aux rites sacrés, demander à saint Remi de le recevoir dans la communion catholique.

Il s'écoula alors une heure qui valut des siècles pour la nation dont l'élite se pressait dans les murs trop étroits du temple. Car cette heure ouvrait au peuple franc les portes d'un long et splendide avenir de foi

catholique et de civilisation chrétienne... Courbez doucement la tête, Sicambre, dit le pontife au Roi, pendant que celui-ci descendait dans les fonts baptismaux, adorez ce que vous avez brûlé et brûlez ce que vous avez adoré. Puis il le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Cette date mémorable fait époque dans l'histoire de France.

Ce ne fut pas seulement un chef barbare, mais tout un peuple que baptisa saint Remi en cette grande journée de Noël de l'an 496. En effet, la conversion de Clovis a étendu ses conséquences bien au-delà des frontières des Gaules : elle inaugura réellement en Occident un ordre nouveau de choses, et en assurant aux Francs la prédominance parmi toutes les royautés, elle ménagea au Saint-Siège l'appui qui lui était humainement indispensable pour survivre à l'effondrement de l'empire, et créer avec d'autres éléments, sur les ruines du monde romain, la civilisation chrétienne dont nous vivons encore.

Le baptistère de Reims a donc été le berceau de cette France chrétienne, fille première née de l'Église qui reçut du Christ une mission spéciale de dévouement à la papauté et qui s'est fait un honneur de servir les desseins apostoliques de Dieu au milieu des peuples.

En effet, nous voyons cette nation au berceau, fortifiée par la grâce de son baptême, reculer peu à peu les limites de ses frontières. Resserrée tout d'abord entre les rives de l'Escaut et celles de la Somme, elle franchit successivement la Loire et le Rhône ; elle s'empare de provinces magnifiques comme celles de l'Aquitaine et de la Bourgogne, et bientôt elle forme un territoire à peu près semblable à celui de la France actuelle.

Mais cette conquête ne sera pas l'œuvre de l'ambition vulgaire d'un capitaine en quête de lauriers éphémères. Non ; elle se fera au nom du Christ, au nom de la religion sainte, de la foi sublime que le baptême a soufflée aux cœurs de ces guerriers. Cette conquête s'annoncera comme une croisade, arrachant à l'hérésie arienne le sol qu'elle couvre de ses ténèbres, pour le rendre à la lumière du catholicisme.

Ne nous étonnons donc pas si la France devient la nation noble entre toutes, la nation privilégiée du Christ, destinée à servir d'instrument à la cause du Christ comme l'indique le magnifique adage : *Gesta Dei per Francos*, les œuvres de Dieu accomplies par les Francs.

Car c'est un fait qui appartient à l'histoire : la France, comme le peuple élu des temps bibliques, a vu sa prospérité avec ses gloires grandir ou décliner, selon qu'elle fut fidèle ou non à sa vocation.

Longtemps la France s'est montrée digne de sa mission élevée, elle fut l'auxiliaire de la papauté entre l'hérésie et le mahométisme ; longtemps aussi la France fut prospère et sans rivale au-dessus de tous les peuples des deux mondes.

Mais aujourd'hui pourquoi faut-il que cette splendeur paraisse s'éclipser ? Pourquoi faut-il que notre patrie semble déchoir du rang qu'elle occupait jadis ? Ah ! mes frères, la France n'est pas demeurée fidèle à sa mission ; la France n'est pas restée à la hauteur du rôle qu'elle devait remplir ; la France officielle a cessé de défendre la cause de Dieu et de l'Église. Oui, la France a rompu le traité d'alliance qu'elle

avait conclu avec son Dieu au baptistère de Reims; elle a violé sa promesse, de là ses malheurs; de là ses humiliations!

D'où viendra le salut? Écoutez, la voix qui descend de la montagne, suivons les enseignements du vicaire de Jésus-Christ: « Que la France, dit le Souverain-Pontife, réveille dans son sein la foi active et militante des âges passés, qu'elle soit chrétienne et elle redeviendra glorieuse et prospère, parce qu'il n'y a qu'une seule victoire, vraiment digne de ce nom, une victoire qui triomphe du monde, c'est votre foi. Donc, la France ne peut se relever de ses humiliations et triompher de ses ennemis qu'en retournant à la foi catholique et à l'honneur de son Dieu. C'est ma seconde pensée pour laquelle je réclame votre toujours bienveillante attention.

..

C'est l'Évangile qui a ramené la paix et la foi sur la terre, et avec la foi, la liberté pour le peuple et la gloire pour les nations. Tant que le christianisme fut la règle des institutions et des lois humaines, les hommes furent aussi heureux qu'ils pouvaient l'être en ce monde, eu égard aux progrès des mœurs et de la civilisation.

Les premiers chrétiens, dit l'Évangile, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et la justice distributive qui les régissait était si parfaite qu'il n'y avait pas de pauvres parmi eux. Ils eurent bientôt fait de résoudre la question sociale.

De nos jours elle apparaît de nouveau insoluble et menaçante. Pourquoi? Parce que depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, les législateurs refusent de recourir aux lumières de l'Évangile, et les mœurs publiques sont redevenues païennes.

Nous ne goûtons plus les maximes de la foi; nous avons laissé les croyances que nos ancêtres nous ont léguées, s'affaiblir dans notre cœur. De là cette mollesse qui caractérise notre siècle, mollesse qui se reproduit partout, dans les mœurs, dans les habitudes, dans toutes les conditions de la vie, et, le dirai-je, jusque dans la religion.

Mollesse des caractères.... Je vous le demande, où sont-elles aujourd'hui ces âmes fortement trempées de l'amour de Dieu, ces âmes à l'épreuve de toutes les séductions du siècle? Où sont-elles ces consciences qu'on n'achète pas à prix d'argent, au plus offrant, qui ne savent point faire trafic de l'honneur? Où sont-ils, ces mâles et fiers courages qui ne savent jamais pactiser avec le vice ni trafiquer avec le devoir?

Mollesse dans les habitudes de la vie... Aujourd'hui, il faut bien en convenir, nous voulons jouir beaucoup, jouir vite, et parce que les jouissances matérielles se vendent et s'achètent, il faut de l'argent. De là cette soif de l'or qui brûle les entrailles de la société; de là ce culte à peu près exclusif des intérêts matériels. Le Dieu du jour, c'est le Dieu du ventre, comme parle saint Paul, parce qu'avec cela on a des jouissances. Ou souffrir ou mourir, disent les saints. Nous autres, nous disons : Ou jouir ou mourir.

Mollesse de la religion... On veut bien encore de la religion; du moins dans certaines classes de la société, l'impiété fait horreur. Mais

quelle religion ? Une religion commode, une religion qui ne coûte rien, une religion qui ne commande aucun sacrifice, dont on retranche tout ce qui gêne, tout ce qui s'oppose aux passions pour les combattre ; en un mot, une religion à la mode, une religion moins les pratiques religieuses, moins le dimanche, moins la pénitence, moins la vertu, moins les sacrements, moins surtout la confession et la communion.

Voilà notre faiblesse, voilà notre impuissance ! Voilà, permettez-moi de vous le dire, la grande plaie de la société. C'est là et non ailleurs qu'il faut aller chercher la cause de tous nos maux. C'est là le triste début de toutes nos fautes, et par conséquent le point de départ de tous nos malheurs.

Nous avons commencé par renverser le trône de Dieu dans notre cœur. Des hommes, devenus plus méchants, ont tenté de le renverser dans le monde et de nier le souverain domaine de Dieu sur la société. Sous la domination tyrannique de ces méchants, la France, momentanément infidèle à sa mission, a déclaré la guerre à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église. Dans cette œuvre de destruction, les grands ont conspiré avec les petits ; le pouvoir et le savoir ont également donné les mains à la rébellion. Ils ont poussé le cri de la révolte et levé l'étendard de l'insurrection en jetant à Dieu cette antique insulte, cette parole blasphématoire : « Va-t-en ! Retire-toi loin de nous ; nous ne voulons plus de la science de tes voies. »

L'ange rebelle a dit un jour dans son orgueil : « *Non serviam*, je n'obéirai pas. » Il fut changé immédiatement en démon. Après lui, l'homme cupide et ambitieux, a écouté la parole insidieuse du serpent infernal qui lui dit : « Mangez du fruit de cet arbre... Vous serez comme des dieux. »

Vous serez comme des dieux, le mot n'a-t-il pas été répété naguère dans une autre enceinte, sur un ton orgueilleusement blasphématoire : « Autrefois, a-t-on osé dire du haut de la tribune parlementaire, il a pu être utile de parler aux hommes de leurs devoirs au nom de Dieu ; aujourd'hui, cela devient inutile, parce que l'homme est en train de se faire Dieu. »

Mes Frères, c'est donc la révolte de l'homme contre Dieu, c'est le duel criminel entre la créature et le Créateur. Et de fait, l'homme ne s'efforce-t-il pas de chasser Dieu de tout et de partout. C'est partout qu'on entend répéter le cri haïeux du peuple déicide : « *Nolumus hunc regnare super nos* : nous ne voulons plus de Dieu. »

Ah ! que volontiers, en présence de cette orgueilleuse révolte de l'homme contre Dieu, on demanderait avec le prophète : « Seigneur, levez-vous, et qu'il ne soit pas donné à l'homme de prévaloir. Déployez la force de votre bras afin que le scandale cesse aux yeux des nations étonnées. »

Mais il est écrit que, bon gré mal gré, et nonobstant le frémissement orgueilleux des peuples, le Christ régnera ; c'est son droit. Et quand il ne règne pas par les bienfaits attachés à sa présence, il règne par toutes les calamités inséparables de son absence. Quand Dieu n'est plus reconnu pour Maître, nul n'a plus le droit de commander ; et toute société en proie à l'anarchie, tombe aussitôt dans l'esclavage.

« Là où règnent les impies, il n'y a que des ruines, dit l'Esprit Saint.
» Ceux qui croient se préparer une domination facile en pervertissant
» les hommes, trouveront leur perte dans leur calcul infâme. » Et
l'Esprit de Dieu ajoute : « Ils ont régné, mais ce n'était pas en mon
» nom. Ils étaient les premiers du peuple, mais je ne les voyais jamais
» en face de mes autels ; ils se sont fait un dieu de leur or et de leur
» puissance ! » Divinité fragile et périssable ! « Un jour, ils se sont
» endormis, et, à leur réveil, ils n'ont plus rien trouvé de leurs richesses
» et de leur autorité dans leurs mains vides. »

* * *

Mes Frères, je viens en quelques mots puisés dans l'Écriture, de dépeindre la société actuelle, le siècle impie et orgueilleux dans lequel nous vivons.

De nos jours, la France est divisée en deux grands partis qui se combattent : le parti de l'ordre et le parti du désordre ; les hommes qui croient, ceux surtout qui pratiquent ; et les hommes qui méprisent la religion, ceux surtout qui ont renié Dieu.

La lutte est donc entre la foi et l'impiété ; entre le socialisme incroyant et le catholicisme pratiquant.

Dans ce choc suprême, se jouent les intérêts de l'Église et l'avenir de la France. C'est dans cette grande bataille que vous devez prendre position ; et vous le ferez avec honneur, mes Frères, parce que vous croyez au Dieu de Clotilde qui donna la victoire à l'illustre combattant de Tolbiac ; vous le ferez avec confiance, parce que vous croyez au Dieu législateur suprême qui gouverne les royaumes et les empires ; vous le ferez avec générosité et dévouement, parce que vous êtes chrétiens et que, comme tels, vous voulez que Dieu soit connu, aimé et servi avec fidélité, vous voulez propager partout le règne de Jésus-Christ et particulièrement dans cette classe laborieuse à laquelle vous appartenez pour la plupart à des titres divers. Vous voulez à la base de la société Dieu, Jésus-Christ, l'Église ; la religion, la justice, la vertu : sauvegardes incontestables et exclusives de la foi, de l'éducation, des mœurs, de la famille et de la propriété.

« Tous donc, selon le mot du grand orateur chrétien, enlaçons nos
» bras, unissons nos efforts pour replacer Dieu sur les autels de la
» patrie ; et dans ce but, rendons-lui d'abord et avant tout la place qui
» lui est due dans notre cœur et dans notre vie. »

Reconstruisons l'œuvre de nos pères. L'œuvre de nos pères, c'est cette œuvre qui compte dix-neuf siècles de durée, c'est cette alliance de la liberté et de l'Évangile, cette foi en Jésus-Christ, cette soumission à l'Église. L'œuvre de nos pères, c'est encore cette alliance du Franc et du chrétien qui donna à la France chrétienne quatorze siècles de gloire et de prospérité !

Et quand la France, qu'un instant de délire est venu passagèrement détourner de son Dieu, aura rappris à se mettre à genoux devant son Dieu, comme parle l'illustre Cardinal Pie, Dieu lui rendra le sceptre de l'univers un instant tombé de ses mains, et la France reprendra ses magnifiques destinées parmi les nations du monde.

Oui, mes frères, restaurer toutes choses en Jésus-Christ, voilà l'œuvre de reconstruction sociale et religieuse à laquelle nous devons travailler sans relâche. Voulons-nous asseoir la société sur une base solide? Faisons-la asseoir sur la pierre de la vérité, et cette pierre, c'est Jésus-Christ : *Petra aulem erat Christus*. C'est dans ce nom seul de Jésus que seront sauvés les peuples comme les individus.

Plantons au milieu de la société l'arbre de vie qui est Jésus-Christ, afin que tous ceux qui mangent du fruit de cet arbre chrétien, vivifié par la sève évangélique et nourri par les sucres de la religion, vivent de la vie de la foi qui conduit à l'immortalité.

Voilà l'arbre de la liberté véritable, de l'égalité sans injustice, de la sainte fraternité.

« Ils seront libres ces hommes auxquels l'Évangile enseignera que la » première liberté est de dominer ses vices et ses passions qui sont » le germe de toutes les servitudes et le marchepied de toutes les » tyrannies.

» Ils seront égaux, ces hommes qui à certains jours se rassembleront » dans la même maison, l'Église, y confondront leurs chants et leurs » prières, s'assiéront à la même table de communion, courberont le » front devant le même Dieu, le même Rédempteur, en attendant qu'il » leur soit commun Juge.

» Ils seront frères ces hommes qui auront appris à dire tous indis- » tinctement : *Notre Père qui êtes dans les cieus*, car je ne sache pas » d'autre moyen d'être frères, sinon d'avoir un même Père : le Père » qui règne dans le ciel et sur la terre. »

Donc, mes frères, prêcher partout Jésus-Christ, faire connaître partout Jésus-Christ, établir dans les âmes et sur les volontés le règne de Jésus-Christ, voilà le moyen de résoudre par les préceptes de l'Évangile, ces grandes questions sociales qui agitent et troublent le monde.

Et puisque Dieu veut encore, par nous, de notre nation faire sa nation, mettons-nous à l'œuvre avec une sainte ardeur. Allons avec un zèle tout apostolique porter une part de notre trésor, ces semences de foi, contenues dans notre cœur, à tant d'ouvriers égarés, à tant de chrétiens dévoyés, qui vivent dans les ténèbres de l'ignorance ou dans la haine de Dieu.

Allons, nous que Dieu a choisis pour être la nation, allons, apôtres volontaires, porter à cette classe des travailleurs qui nous environnent et qu'une criminelle conspiration retient dans l'impiété ou l'indifférence, les bienfaits de l'amour de Dieu que nous sentons au-dedans de nous mêmes.

Allons lui porter, non pas une religion timide et comme effrayée d'elle-même, qui redoute le jour et la lumière, non une doctrine faussée et étroite, rabaisée au niveau de l'intérêt, mais la grande, la large parole de l'Évangile annoncé pour tous, prêchant à tous leurs devoirs. Allons lui porter une foi active et militante, une foi qui ose se montrer et sait agir, une religion débarrassée des entraves du respect humain et des intérêts matériels, en un mot une foi mise en pratique par les œuvres, une religion honorée par l'accomplissement de tous les devoirs et par la pratique des plus belles vertus.

Et qu'importe si nous ne sommes que le petit nombre ! Les minorités croyantes et agissantes entraînent les foules quand elles font l'œuvre de Dieu. Ils étaient le petit nombre les soldats de Gédéon, et ils ont remporté la victoire. Ils étaient le petit nombre, les apôtres de Jésus-Christ, et ils ont fait entendre leurs prédications jusqu'aux extrémités de la terre ; ils ont conquis le monde.

Ils étaient la minorité les soldats de Clovis dans les plaines de Tolbiac, et ils ont vaincu l'Allemand ; ils ont porté leurs armes triomphantes et victorieuses à travers les Gaules et au-delà, pour poser les premiers fondements de ce grand empire chrétien de l'Occident.

Et à l'heure la plus critique, lorsque tout semblait désespéré, le Ciel remet aux mains virginales d'une humble pucelle l'âme de la patrie et l'épée de la France : Jeanne d'Arc apparaît, angélique instrument de la Providence. Ses soldats sont le petit nombre, et au nom de Jésus, elle délivre du joug étranger le saint royaume de France, elle conduit son roi de victoire en victoire jusqu'aux portes de Reims, et dans cette même cathédrale, aux acclamations de tout son peuple, Charles VII est sacré roi de France.

..

Mes Frères, dociles à la voix du grand Pape, vous êtes venus nombreux de ce beau diocèse de Cambrai, sous la conduite de votre vénérable et vaillant Archevêque ; il est fier de vous en ce jour où il vous voit réunis devant cet antique baptistère ; vous pouvez être fiers de lui, de celui qui tient d'une main si ferme le gouvernail de l'Église de Cambrai et porte si haut le drapeau de la foi et de nos libertés sociales et chrétiennes. Vous êtes venus nombreux dans cette superbe et magnifique cathédrale, témoin de tant de merveilles historiques, de tant de grandeurs nationales ; vous êtes venus près du tombeau de saint Remi vénérer ses Reliques, en méditer les salutaires enseignements, vous convaincre de ces grands principes de salut, les principes de foi qui font la grandeur morale des individus, la gloire et la force des nations ; votre présence dans ce baptistère de Reims est un acte de foi. Donc au souvenir de cette glorieuse journée du baptême de la France et de son Roi, renouvelons, nous aussi, les engagements de notre baptême et jurons de rester fidèles à Jésus-Christ. Être bon chrétien, c'est être bon français.

Où, mes Frères, en ce moment de crise et d'humiliation, en ce moment où un ennemi puissant nous tient renversés dans la honte de l'impiété et la poussière du vice, faisons monter vers le ciel cette fervente prière : Seigneur Jésus-Christ, regardez la France dans l'élite de ses enfants ; la France, la vraie France croit en vous ; cette France n'aspire qu'à vous obéir. Ceux qui vous maudissent et vous blasphèment, ceux qui vous méconnaissent ou vous ignorent, ne sont pas la vraie France. Dieu de Clovis, Dieu de Clotilde, Dieu de Remi, Dieu de Jeanne d'Arc, regardez la France, bénissez la France, relevez la France ; venez à notre aide et donnez-nous la victoire.

Ce jour-là, mes frères, la patrie sera sauvée. Et l'Église et la France, et le monde catholique chanteront une fois encore l'hymne de la

délivrance du triomphe et de la paix. Et d'un bout à l'autre de la terre française retentira, comme une acclamation triomphante, ce vieux cri de guerre de notre race : *Vive le Christ qui aime les Francs!* Ce sera la victoire de notre foi, ce sera notre récompense; ce sera le triomphe de l'Église et le salut de la patrie. Amen.

Pour faire écho à cette vibrante parole, le *Credo* retentit, grave, sonore, triomphant, sublime. Le *Credo* au baptistère de la France, chanté par la démocratie croyante et priante, quels souvenirs et aussi quelles espérances !

Mais hâtons-nous, car ce compte-rendu s'allonge. Nous ne pouvons que mentionner la vénération des reliques de saint Remi, et le banquet dans la vaste salle de la Commission du Centenaire.

Vers la fin du repas, Mgr l'Archevêque vient faire une visite à ses diocésains : il est acclamé avec un enthousiasme délirant. On sent que les ridicules tracasseries de nos gouvernants et la ferme attitude que Mgr Sonnois garde en face de ses persécuteurs, ont redoublé l'amour et le dévouement qui animent les cœurs envers lui. Monseigneur a félicité en quelques mots délicats et émus cette élite de son troupeau de ce que tous sont venus à Reims en chrétiens et en Français, et a exalté en même temps ces deux nobles sentiments dont s'inspirent tous ses fils présents : le patriotisme et la foi.

Puis on se sépare pour aller par groupes visiter les merveilles artistiques et religieuses de la grande cité, et à quatre heures on se dirige vers la cathédrale pour y attendre les pèlerins de Reims-Domremy.



LE TRAIN SPÉCIAL

Parti de Lille à neuf heures quarante-cinq, ce troisième train comprend près de cinq cents pèlerins et pèlerines ; les dames y sont admises. Là aussi, piété et entrain, organisation parfaite également. A Laon, repas rapide très bien ordonné, très bien servi : cette dinette en plein air est charmante, mais on est un peu entassé. « On abuse un peu de la liberté de la *presse*, dit un loustic. » On rit.

Nous donnons un pieux souvenir à l'héroïque Père Jules Arnold, notre compatriote, que nous rappelle la vue de la citadelle de Laon. En septembre 1870, il était aumônier des mobiles de l'Aisne et tenait garnison dans la ville. Quand, après Sedan, celle-ci fut forcée de se rendre aux Prussiens, un vieux sous-officier fit sauter la poudrière. Malheureusement, les mobiles n'avaient pas encore évacué la place : un bon nombre d'entre eux furent tués ou blessés. On retrouva au milieu des débris le cadavre mutilé du Père Arnold. Il portait sur sa poitrine un parchemin sur lequel il avait écrit en latin : « Plutôt être mis en pièces que d'abandonner jamais la Compagnie de Jésus ! » Son vœu fut exaucé à la lettre et l'Ordre de Saint-Ignace compta un héros de plus.

« Nous regrettons de ne pouvoir descendre, ou plutôt monter, à Laon, écrit un de nos spirituels amis, bien connu des lecteurs de la *Croix du Nord* sous le nom très mérité de *Parrain*. C'est le *Laudunum* antique, qui servit de résidence à plusieurs rois Carolingiens. Quel merveilleux piédestal que ce plateau de 110 mètres de haut pour l'immense cathédrale qu'on y a dressée et dont les quatre tours se découvrent à d'incroyables distances ! Si nos diplômés universitaires étaient moins aveuglés par leurs sots préjugés, ils devraient se dire que les humbles catholiques de Reims, de Laon, de

Soissons, de Noyon, de Paris, d'Amiens, etc., etc., ne devaient pas être aussi *obscurantistes* qu'on veut bien le prétendre, car enfin ces monuments religieux ne sont point de colossales excroissances poussées tout à coup, comme des champignons de pierre, sur une civilisation qui n'avait nulle affinité avec elles : c'était, au contraire, l'expression architecturale, la traduction lapidaire d'un état de choses auquel ces superbes édifices s'adaptaient d'eux-mêmes et qu'ils couronnaient à merveille. »

Mais trêve aux réflexions historiques et philosophiques.

Enfin, à trois heures et demie, nous saluons une cathédrale plus belle encore que celle de Laon, nous arrivons dans la ville des sacres.

La population reste calme, mais elle se montre quelque peu étonnée. Nos insignes, la croix rouge fièrement arborée sur la poitrine, l'air résolu, sans peur et sans reproche, des gens du Nord semble tirer les Rémois de leur indifférence habituelle. C'est avec une nuance de sympathie que ces braves Champenois nous regardent quand nous nous dirigeons vers l'Archevêché. Tous les trains sont réunis, et nous formons une masse compacte de 1.500 personnes, que salue le gros bourdon de la basilique.

Par une délicate attention, Son Éminence le Cardinal Langénieux avait daigné, malgré la faiblesse de sa santé, recevoir les pèlerins de Cambrai dès leur arrivée à Reims.

Quel spectacle inoubliable que celui que présenta alors la cour du palais archiépiscopal ! Quel enthousiasme remplit tous les cœurs quand on vit s'avancer le vénérable prélat ayant à ses côtés notre vaillant archevêque, le chapitre de Reims mêlé au chapitre de Cambrai !

Les applaudissements retentissent de tous côtés. Les cris de *Vive le Cardinal !* et de *Vive Monseigneur l'Archevêque !* sortent spontanément de toutes les poitrines.

C'est avec une émotion bien compréhensible que Mgr Sonnois présente au Cardinal tous ces pèlerins. En quelques mots pleins d'âme, il se proclame fier de pouvoir lui offrir tous ces cœurs vaillants et chrétiens.

Puis, remerciant Son Éminence d'avoir bien voulu nous

réunir pour nous bénir, malgré sa santé si éprouvée et qui cause tant d'inquiétude à ceux qu'intéresse non-seulement la cause de l'Église de Reims, mais la cause de l'Église de France tout entière, Monseigneur s'écrie en nous voyant si nombreux et si enthousiastes : « Enfants, je suis content de vous ! La démarche que vous faites aujourd'hui prouve que vous avez conservé la foi de vos ancêtres, et que vous vous faites un devoir de la transmettre à ceux qui vous suivront. Que la bénédiction de Son Éminence en soit le gage et pour le temps et pour l'éternité ! »

Le Cardinal ne peut se taire :

« Votre vénérable et courageux Évêque, vient de vous dire qu'il m'était défendu de parler. Il est des heures où l'obéissance coûte, et cette heure est venue. Oui, il m'eût été doux de remercier les chers pèlerins et le grand Évêque qui les guide, et dont la parole et le courage sont des enseignements qui valent mieux que tous les discours.

» Il y a longtemps que je suis allé chercher chez vous l'édification et les bons exemples. Il semble qu'on ait déplacé maintenant l'axe des choses humaines, car c'est au Nord qu'il faut aller chercher la chaleur et le zèle pour le bien.

» Oui, nous allons vous bénir tous deux. Vous, Monseigneur, le premier, car vous êtes le père de toutes ces âmes généreuses, et moi, à mon tour, espérant que, du haut du ciel, Dieu daignera aussi vous bénir tous, afin que ces libertés et ces droits que vous savez si bien défendre, vous sachiez les garder toujours. »

Des cris répétés de : « *Vive le Cardinal ! Vive Monseigneur !* » se font entendre et un vivat est entonné en l'honneur des deux évêques (1).

(1) *Croix du Nord* du 4 Août.





LA CATHÉDRALE DE REIMS

A LA CATHÉDRALE

LA CÉRÉMONIE DU SOIR

C'est au chant du *Benedictus* et du cantique : *Nous voulons Dieu*, que le pèlerinage fait son entrée dans la cathédrale brillamment décorée. Un grand tableau, placé au fond du sanctuaire, représente le baptême de Clovis. Le chapitre de Reims, avec son costume magnifique, occupe les stalles du chœur. On disait autrefois du Sénat romain : « C'est une assemblée de rois ; » nous nous écrierions volontiers : « Ce chapitre est un Sénat d'évêques. » Beaucoup de Rémois ont suivi les pèlerins dans la cathédrale, dont les vastes nefs sont remplies. M. le chanoine Legrand monte en chaire.

C'est la science historique et théologique de l'homme de doctrine, c'est l'esprit pratique et zélé du pasteur qui parlent avec autorité et éloquence par la bouche de l'éminent archiprêtre de Valenciennes. Écoutons-le :

Domine Deus : ecce nescio loqui

JÉR. I, 6.

MONSEIGNEUR,

Le prophète, en recevant de Dieu la mission de parler à son peuple, se sent tellement interdit qu'il ne peut plus que bégayer comme un enfant. N'avons-nous pas plus raison que lui d'être troublé en montant dans cette chaire où se sont succédé tant de glorieux pontifes qui ont combattu le bon combat pour Dieu et pour la patrie, tant d'orateurs illustres qui ont remué les âmes comme le vent du ciel remue l'abîme jusque dans ses profondeurs ? Comment n'être pas impressionné par la pensée de ce prince de l'Église qui est l'âme de ce beau diocèse, et qui rehausse l'éclat de sa pourpre par l'éclat plus vif encore de son zèle apostolique ? Comment n'être pas écrasé par la majesté de ces voûtes témoins de tant de gloires, du sacre de tant de rois et de l'entrée triomphale de la vierge lorraine qui, ici même, accomplissait une

promesse humainement irréalisable au milieu des Noël d'un peuple en délire? Mais qu'importe après tout notre obscurité et l'impuissance de notre voix? Dieu nous a dit par l'organe du chef aimé et vénéré de notre diocèse : « *Ad omnia que mittam te, ibis*. Allez et remplissez votre mission. » J'obéis, Monseigneur, comme un fils profondément respectueux, me sentant soutenu par votre bénédiction.

Entrons aussitôt en matière en nous demandant pourquoi nous sommes ici. Nous y sommes pour deux raisons : pour dire à Dieu notre reconnaissance pour le passé et nos promesses pour l'avenir.

Oui, la reconnaissance doit jaillir spontanément de nos cœurs au souvenir des gloires que le Ciel a données à notre patrie. Oui, nous devons prendre la résolution énergique de contribuer à refaire une France chrétienne.

I

Dans les desseins de la Providence, chaque homme a une mission en ce monde. Celui qui est effrayé par les sacrifices que lui impose sa vocation, a la liberté de s'y soustraire. Mais alors comment osera-t-il compter sur l'aide d'En-haut? N'est-il pas en grand danger de se perdre? Ce que nous disons des individus, nous devons le dire des nations. Elles aussi ont leur vocation. Nos Livres saints nous montrent l'Éternel séparant Israël des peuples idolâtres, lui confiant le soin de garder intact le dépôt de la foi au seul vrai Dieu. Avec quelle sollicitude il a veillé sur son peuple! Quelle miséricorde, quelle bonté il lui a constamment témoignée, même lorsqu'il se voyait obligé de punir son ingratitude! Mais quand la nation choisie met le comble à ses crimes, quand elle creuse pour ainsi dire officiellement l'abîme entre elle et Jéhovah, quand elle renonce irrévocablement au pacte qui la lie à Dieu, en devenant la nation déicide, elle est maudite et on la voit errer de siècle en siècle dispersée au milieu des peuples, portant partout le stigmate de cette malédiction qu'elle a elle-même appelée sur son front au prétoire de Ponce-Pilate.

Sous la nouvelle loi, Dieu veut aussi son peuple de prédilection. A la fin du troisième siècle, la nation romaine avec son passé glorieux, avec sa puissante organisation, sous la conduite de Constantin qui reconnaît publiquement le Christ, semble marquée pour cette mission. Mais dans cette immensité se trouvent mal réunis cent peuples divers, les uns vieillissés, efféminés, vicieux comme leurs idoles; les autres empoisonnés dès leur berceau par les erreurs que sème déjà partout l'hérésie. A quoi bon une pareille multitude? Il suffit au Seigneur des trois cents soldats de Gédéon pour opérer des merveilles; mais ces soldats, il les choisit. Là-bas, sur les bords de l'Escaut, est une peuplade encore enveloppée des voiles du paganisme, mais douée d'un caractère droit, mais capable de résolutions généreuses, mais sachant regarder en face la peine et le sacrifice.

C'est sur elle qu'il jette les yeux; il la prépare avec soin, il met sur elle son empreinte. « Ils seront mon peuple et je serai leur Dieu. »

Je ne vous dirai pas comment leur jeune chef est amené à se

prosterner devant lui avant de le connaître. Je ne vous raconterai pas cette cérémonie grandiose dont nous fêtons le souvenir quatorze fois séculaire ; tout cela est vivant dans vos mémoires et dans vos cœurs. Oui, nous sommes ici dans cette ville de Reims où la France est devenue le soldat de Dieu ; c'est ici que Dieu l'a choisie pour accomplir par elle de grandes et saintes choses. *Gesta Dei per Francos*.

Quand, au milieu de la bataille, le généralissime voit la nécessité de déloger l'ennemi d'une position importante et difficile d'accès, il promène son regard sur son armée ; il l'arrête sur un régiment d'élite sur lequel il sait pouvoir compter ; il lui montre le mamelon menaçant ; et ces fiers soldats, heureux d'être choisis pour cette rude besogne, s'enlèvent dans un élan irrésistible. Dieu a fait à notre nation l'honneur de la choisir ainsi.

Ah ! disons-le bien haut, elle n'a pas hésité, elle n'a pas marchandé son dévouement et son sang.

Le caractère du peuple français n'est-il pas déjà dans ce mot que la tradition attribue à son premier roi ? Comme on racontait à Clovis le drame de la Passion du Sauveur, tout-à-coup il se lève l'œil en feu, la main sur la garde de son épée, et d'une voix vibrante : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » dit-il. Paroles naïves, mais paroles qu'ont relevées maintes fois ses successeurs, tirant le glaive pour toutes les nobles causes, toujours les premiers debout quand il s'agit de défendre les intérêts du Christ et de son vicaire, toujours prêts à combattre pour la justice et à se montrer les fidèles auxiliaires de la vérité, toujours entraînant sur le chemin de l'honneur ce peuple que quatorze siècles ont admiré et qui a chèrement payé sa gloire.

Interrogez l'histoire. Que vous dit-elle ? La France a été le bras droit de la papauté pour le bien de l'humanité. Dès le commencement vous la trouvez sur les champs de bataille de l'Italie, contraignant les Lombards à respecter le domaine de saint Pierre, et à laisser au Pontife Romain un territoire qui assure l'indépendance de son ministère. Et jusque dans ces derniers temps, c'est encore elle qui, oubliant ses propres secousses, va prendre par la main Pie IX, le noble, le saint exilé, et le ramène en triomphateur de Gaëte à Rome ; c'est elle, toujours elle, qui envoie ses zouaves pontificaux, le meilleur de son sang, combattre à Castelfidardo et à la Porta-Pia.

L'histoire nous dit encore : La France a sauvé la civilisation européenne menacée par la puissance de l'Islam. Charles-Martel écrase les Musulmans à Poitiers, et les croisades achèvent de les affaiblir en portant la guerre chez eux. Voyez, voyez les chemins de Clermont à Jérusalem couverts de tout ce que la France a de cœurs vaillants... Voyez, disons-le avec une légitime fierté, voyez le noble Godefroy de Bouillon à la tête des chevaliers et des hommes d'armes de notre Flandre.

L'histoire nous dit : « La France a été constamment le champion de la vérité. » Où voit-on surgir plus d'écoles à l'ombre des églises et des abbayes, des Universités plus florissantes pour répandre les connaissances utiles et surtout les connaissances de la foi chrétienne ?

C'est la France qui exécute toutes ces grandes choses à l'appel des

souverains pontifes et des évêques, et c'est là le principe de sa gloire.

Car ce Dieu qui a dit : « Celui qui me glorifiera, je le glorifierai, » a tenu parole envers notre patrie. La France a eu la gloire des armes et toutes les autres gloires. Elle a eu une prépondérance marquée dans les conseils de l'Europe. C'est elle qui a ouvert la voie des réformes bienfaisantes. Elle a eu son mot à dire dans toutes les questions générales; elle a modifié le droit des gens conformément à l'idée chrétienne. Les peuples l'ont suivie... jusque dans ses égarements. En un mot elle a exercé une influence si universelle que l'on a pu dire : Tout homme a deux patries : son pays et la France.

Exprimons donc au Seigneur toute notre reconnaissance. « O Dieu, vous n'aviez pas besoin de la France : c'est un honneur pour elle que d'avoir été choisie pour être l'instrument de vos œuvres. Vous l'avez aimée, et, parce que vous l'aimiez, vous lui avez donné au milieu des nations une situation à part, vous l'avez revêtue d'une autorité sans égale. Et maintenant l'avez-vous abandonnée? Oh! non! je vous entends nous répéter : « Celui qui me glorifiera, je le glorifierai. — Refaites-moi une France chrétienne; je vous referai une France glorieuse. »

II

Voulons-nous refaire une France chrétienne ?

Le Français est ainsi fait : tant qu'il réussit, il a un courage de lion ; lui arrive-t-il un insuccès, il s'abat et n'ose plus rien entreprendre. Parce que le démon a mobilisé toutes ses forces, parce que l'armée de la foi a perdu un peu de terrain, il semble à plusieurs que le salut soit impossible. Il est impossible, en effet, si nous, chrétiens, nous restons spectateurs découragés des incursions hardies de l'ennemi, si nous nous contentons de gémir sur les malheurs du temps, si au lieu de travailler à notre amélioration personnelle nous cherchons à rejeter sur tel ou tel la responsabilité de cette lamentable impuissance, si nous ne voulons rien comprendre aux leçons que nous donnent les événements, si surtout nous croyons être sages en cherchant un prétendu juste milieu, là où il n'y a pas de milieu possible. N'est-il pas évident que beaucoup ont également peur du bien et du mal, essaient de se tenir à égale distance du bien et du mal, regardent le bien comme une exagération? Oh! non, non, la vertu n'est pas entre le bien et le mal. Elle a des degrés; mais elle est le bien, et du moment que vous n'êtes par franchement bons, vous devenez nécessairement vicieux. Il n'est pas possible de rester incolores, d'être neutres : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

Mais d'où vient cet effacement de tant d'hommes qui, dans leur for intérieur, se croient encore chrétiens ?

Diminute sunt veritates. On a amoindri la vérité; on a eu peur de la vérité et de ceux qui la disent; on l'a dénaturée, sous prétexte qu'il ne faut pas être intransigeant. La vérité pourtant n'est pas ce je ne sais quoi d'indécis qui permette de pencher à droite ou à gauche selon les circonstances; ce n'est pas une doctrine flexible au gré de nos

faiblesses ou de nos passions. La vérité, c'est la lame d'une épée : on peut la briser ; la courber, jamais.

Il faut le reconnaître, l'ennemi a compris mieux que nous que les idées commandent les faits, que « la question de l'avenir de l'humanité est tout entière une question de doctrine (Renan). » Aussi avec quel acharnement il cherche à empêcher les saines doctrines d'arriver à l'enfance et à la jeunesse, et comme il sait faire des sacrifices pour présenter à toutes les lèvres la coupe de l'erreur par la presse irrégulieuse !

Sachons-le bien, tant vaut la conviction, tant vaut la vie. Si nous ouvrons notre esprit au mensonge, notre conduite sera un égarement continuel. Cherchons donc la vérité, la vérité tout entière. Gardons le trésor de notre foi avec le soin jaloux que met l'avare à garder son or. Interdisons-nous impitoyablement toute lecture qui ne serait pas absolument orthodoxe : on compromet sa santé à prendre une nourriture frelatée. Fermons notre esprit à l'erreur et nous fermerons notre cœur au vice. Alors nous serons grands, car la première noblesse, c'est la vertu. Alors nous contribuerons au relèvement de la société.

Ce n'est pas impunément que les faibles et les hésitants rencontrent des gens qui inscrivent sur leur drapeau : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Ils comprennent à leur tour qu'ils n'ont pas seulement le droit, mais aussi le devoir de vivre en vrais chrétiens ; l'armée du Seigneur se grossit sans cesse, et un jour vient où ceux qui exercent l'autorité se trouvent obligés de compter avec l'attitude, jamais provocatrice, mais ferme et digne, de la partie saine du pays ; ils comprennent enfin que l'union du gouvernement et de l'Eglise est plus profitable à l'État qu'à la religion. Est-ce que Clovis lui-même n'a pas eu un moment d'hésitation ? Il se demandait avec inquiétude si la nation serait avec lui. Mais quand ses officiers lui disent qu'ils ont foi au Dieu que prêche le saint évêque, la raison politique ne l'arrête plus, elle le pousse. Mettons cette raison politique de notre côté, et la France se souviendra des gloires et des prospérités que la foi chrétienne lui a données, qu'elle peut, qu'elle veut lui donner encore.

Pour cela, répétons-le, il ne faut pas rester les témoins attristés des maux qu'accumule autour de nous l'incrédulité. Il faut reformer l'armée pacifique, mais dévouée, de Jésus-Christ ; et ce qui fait le soldat, vous le savez, c'est l'austérité et la discipline.

Parler d'austérité dans ce siècle de sensualisme qui ne se préoccupe que de jouir, c'est risquer de perdre son temps. Mais nous avons conscience de parler à des âmes droites. Vous avez compris votre mission, mes frères, vous n'hésitez pas à l'accomplir. Vous êtes à la disposition de la Providence, mieux encore que le soldat aux ordres de son général. Que Dieu nous assigne un poste dangereux, qu'il nous ordonne des marches forcées, des fatigues prolongées, des luttes héroïques, au milieu de dures privations, nous n'avons qu'à obéir. Nous ne serons jamais de ceux qui désertent la cause de la foi à laquelle est étroitement liée la cause de la patrie, plutôt que de se priver d'une satisfaction fugitive, d'une partie de plaisir...

Il nous faut de la discipline. De qui recevrons-nous le mot d'ordre ?

De nos passions, de notre égoïsme, du premier venu qui saura nous flatter? Interrogeons les siècles passés. Qui donc a guidé nos pères aux âges de notre gloire? Qui conduisait Clovis au baptistère de Reims où a pris naissance notre noble nation, comme l'appelle le Souverain Pontife? Je le vois s'avancer entre saint Remi et saint Vaast. Saint Remi et saint Vaast! Ah! nous les connaissons; ils revivent au milieu de nous. Ce sont toujours les mêmes vertus qui illustrent les sièges de Reims et de Cambrai; c'est toujours la même vigueur dans la foi, le même patriotisme éclairé. Suivons-les; nous sommes assurés qu'à leur suite nous ne faillirons pas à l'honneur. Suivons-les; ils nous diront comment la France devient grande et prospère. Suivons-les; et marchant unis sous leur direction, nous ne donnerons plus aux ennemis de notre foi ce spectacle lamentable de nos perpétuelles divisions sur des questions de dixième ordre, alors qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort pour notre société chrétienne. Suivons-les, suivons-les tous, de grâce, si nous aimons Dieu et la France.

Et maintenant, mes Frères, recueillons-nous et prions du meilleur de notre cœur, dans ce sanctuaire qui nous rappelle de si beaux souvenirs pour notre patrie.

Seigneur Jésus, venez reprendre dans notre société, qui chancelle sans vous, la place qu'on veut vous ravir. Le démon vous fait une guerre implacable. Faites-nous l'honneur de nous accepter sous vos étendards : avec vous, nous sommes assurés de la victoire; car vous avez vaincu le monde et brisé l'aiguillon de la mort. *Christus vincit.*

Vous avez un droit inaliénable sur toute créature. Vous restez toujours le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois : tous les cœurs vous doivent l'hommage. S'il est des impies qui osent s'écrier : « *Nolumus hunc regnare super nos,* » nous du moins nous reconnaissons avec bonheur votre souveraineté. Soyez toujours le roi de nos cœurs. *Christus regnat.*

Peut-être avons-nous eu la folie d'écouter des chefs de bandes qui nous ont entraînés loin du chemin de l'honneur; peut-être avons-nous été sourds à votre appel. Nous rougissons maintenant de notre lâcheté et de notre aveuglement. Nous ne voulons d'autre chef que vous. Parlez donc, parlez par la bouche de vos ministres; nous obéirons coûte que coûte. *Christus imperat.*

O Seigneur Jésus, bénissez-nous par la main de votre pontife, et faites-nous la grâce de vous aimer comme vous nous aimez, comme vous aimez notre France. Vive le Christ qui aime les Francs !

Le salut solennel est alors chanté, puis la voix vibrante du prédicateur fait entendre la rénovation des vœux du baptême.

Toute l'assistance, visiblement émue, s'associe à cet acte sublime qui prie, qui rend grâces, qui promet, qui implore. Il passe comme un frémissement religieux sur cette grande assemblée, quand des milliers de voix répètent les formules

consacrées et quand elles ébranlent, comme un tonnerre, les voûtes de la cathédrale. Tous, la main étendue vers l'Hostie sainte, nous jurons pour les présents et les absents, pour le diocèse tout entier, de rester fidèles à la foi de saint Remi et de saint Vaast.

Le lieu où nous sommes assemblés redouble encore l'universelle émotion. Les plus grands spectacles de l'histoire de France se sont passés dans ce temple de la religion et de la patrie. Une pierre marque l'endroit où saint Nicaise, onzième évêque de Reims, fut mis à mort par les Vandales. Les fonts baptismaux nous rappellent le baptême de Clovis, dont nous célébrons le glorieux centenaire. Les tapisseries immenses qui couvrent les murs nous parlent du sacre de vingt rois. Chacun s'efforce de deviner l'endroit où Jeanne d'Arc se tenait debout avec son étendard, quand l'archevêque de Reims faisait couler l'huile sainte sur le front de Charles VII. On cherche des yeux, dans les verrières gothiques, la place qu'occupera plus tard la figure nimbée et radieuse de la bienheureuse et de la sainte.

Là, chaque pierre est un feuillet d'histoire,
Là, chaque pas foule un grand souvenir.

Au sortir de la basilique, on se presse autour du chef-d'œuvre nouveau de Paul Dubois, que le Président de la République est venu tout récemment bénir. . . civilement. La statue est superbe, pleine d'art et de grâce. Elle attire et attache les yeux de la foule, qu'elle se compose de délicats ou de simples curieux. « Une lueur passe dans le regard, écrit de Vogüé, elle révèle la secousse des cœurs; lueur de tendresse, de fierté, d'espoir; et surtout la joie d'une fin d'attente, la reconnaissance d'un être aimé longtemps cherché. « La voilà! Cette fois, c'est bien elle. » On devine ce cri, étouffé sur toutes les bouches. C'est bien elle, l'inspirée, telle que l'histoire la fait connaître et que notre intuition la complète. C'est bien l'enfant qui part si simple, si sûre, si douce pour sauver sa terre de France. . . Le cheval ennobli et conscient sait où il va et qui il porte. Rien ne les arrêtera. Le jeune visage virginal et les regards appellent le secours du ciel,

sans étonnement ni jactance, avec une confiance si entière et si simple toujours. Elle va parler pour dire des mots comme ceux du procès, brefs, pleins de sens et de finesse naïve; des réponses déconcertantes pour les arguties de la justice, et qui semblent un écho des mots de la Passion (1). »

L'éminent académicien compare cette statue vivante à la *Germania* que les Allemands ont élevée au Niederwald, comme un trophée de leurs victoires. A mon sens, la comparaison pèche par plus d'un point. L'œuvre de Dubois est plus fine, plus artistique, moins massive, plus conforme à notre génie. Placée comme elle l'est ici, elle ne produit pas l'impression désirable. Elle est écrasée par le fronton monumental de la cathédrale; au contraire, la statue allemande domine toute la plaine du Rhin devant Bingen. Sait-on où la France aurait dû poser ce bronze héroïque? A Domremy, devant la basilique et le *Bois-Chesnu* qui lui auraient servi de magique décor, dominant la vallée de la Meuse et les forts qui la défendent, à deux pas de la frontière nouvelle et provisoire, parlant d'espérance aux envahis et de revanche aux vaincus. Mais ce paysage, nous le verrons demain : n'anticipons pas.

En attendant, entrons dans l'hôtel de la *Maison Rouge*. Une plaque de marbre nous apprend que dans cette maison, nommée alors l'*Ane rayé*, logèrent les parents de la Pucelle, invités par elle au sacre de Charles VII, le 17 juillet 1429. Eux aussi avaient été à la peine, il était bien juste qu'ils fussent à l'honneur. Le salon de l'hôtel est décoré de peintures murales représentant les principaux *gestes* de l'héroïne.

Les pèlerins du Nord rassasient encore une fois leurs regards de la vue du magnifique portail de Reims, merveille de la France et du monde. C'est la représentation en pierre du baptême de Clovis, puis la colossale et artistique galerie des rois, qui captivent surtout leur attention.

Les statues de saintes qui décorent les frontons semblent s'animer et appeler d'en haut leur jeune sœur Jeanne d'Arc. C'est la pieuse Célinie, mère de saint Remi, c'est Clotilde,

(1) C^o Melchior de Vogüé: *Devant le Siècle*, 1896, p. 319.



STATUE DE JEANNE D'ARC

ÉRIGÉE RÉCEMMENT A REIMS

(Œuvre de M. Paul Dubois)

c'est Geneviève, c'est surtout l'admirable Vierge qui est le centre du portail d'honneur. Toutes paraissent vouloir faire monter l'héroïne à l'une des niches vides, et hâter le jour appelé par les vœux unanimes des Français.

Enfin, il faut partir. Les groupes épars se dirigent lentement vers la gare. Tous sont heureux et ils épuisent toutes les formules de l'admiration, de l'enthousiasme, de la reconnaissance.

Les deux trains s'ébranlent au chant des cantiques et emmènent les pèlerins qui ne vont qu'à Reims.

Ceux qui demain se rendront à Domremy tâchent de s'orienter vers leur gîte à l'aide des cartes qui leur ont été remises. « Nous ne sommes pas venus ici pour dormir, » disaient les étudiants de Lille lors de leur pèlerinage. Et Dieu sait quelle nuit épique ils passèrent dans les vastes dortoirs mis à leur disposition et comment ils employèrent « les heures où le sommeil veut des moments tranquilles. » Les pieux voyageurs d'aujourd'hui semblent animés de dispositions moins remuantes, et l'on peut prévoir qu'ils sauront profiter de leur temps pour se préparer aux fatigues du lendemain.

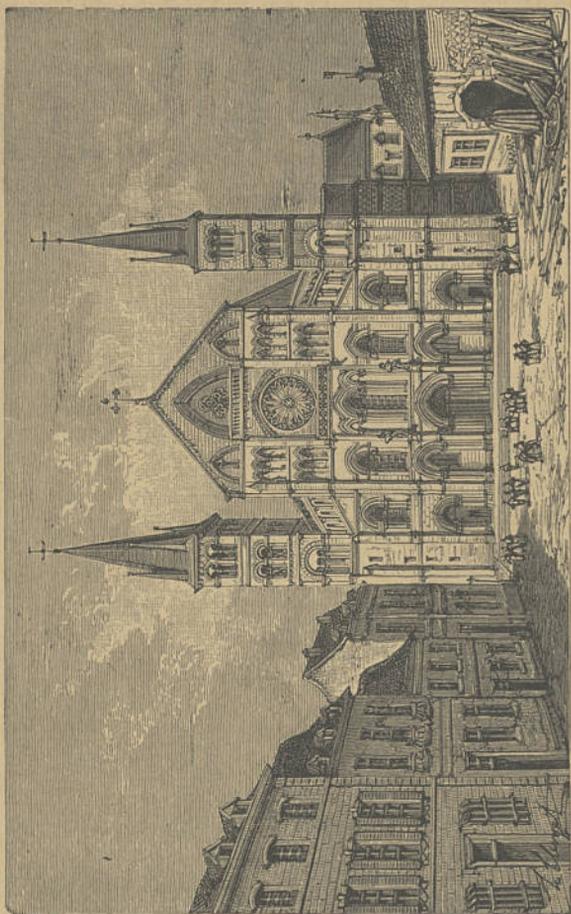
Le soir, au palais archiépiscopal, Son Éminence le Cardinal raconte à ses hôtes les souvenirs de son voyage à Rome, lors de la dernière réunion des cardinaux. On allait agiter la question de la béatification de Jeanne d'Arc, et Monseigneur Langénieux avait tenu à être présent. Ordinairement la réunion d'une commission de ce genre ne dure guère plus d'une demi-heure. La cause proposée a été étudiée très sérieusement par les augustes juges ; chacun répond : *placet*, ou *non placet*, et l'on se retire. Dans le procès de l'héroïne, chaque prélat a tenu à dire son mot. Les cardinaux italiens, allemands, anglais, divisés de langue, d'opinions politiques, de sympathies nationales, ont voulu prendre tour à tour la parole. Ils ne tarissaient pas d'éloges pour la vierge inspirée et félicitaient hautement la France de l'avoir vu naître. C'était le commentaire perpétuel du verset du Psalmiste : *Non fecit taliter omni nationi* ; Dieu n'a pas agi de même pour toutes les nations.

Quand le dernier orateur termina son panégyrique, il y avait quatre heures et demie que l'on était en séance. Pas une voix discordante, pas une note de réserve ou de froideur. Un membre du Sacré-Collège se lève alors : « Puisque nous n'avons tous sur ce point qu'un cœur et qu'une âme, dit-il ; puisque nous venons de donner le spectacle d'une unanimité sans exemple, allons tous ensemble demander au Saint-Père la béatification immédiate. »

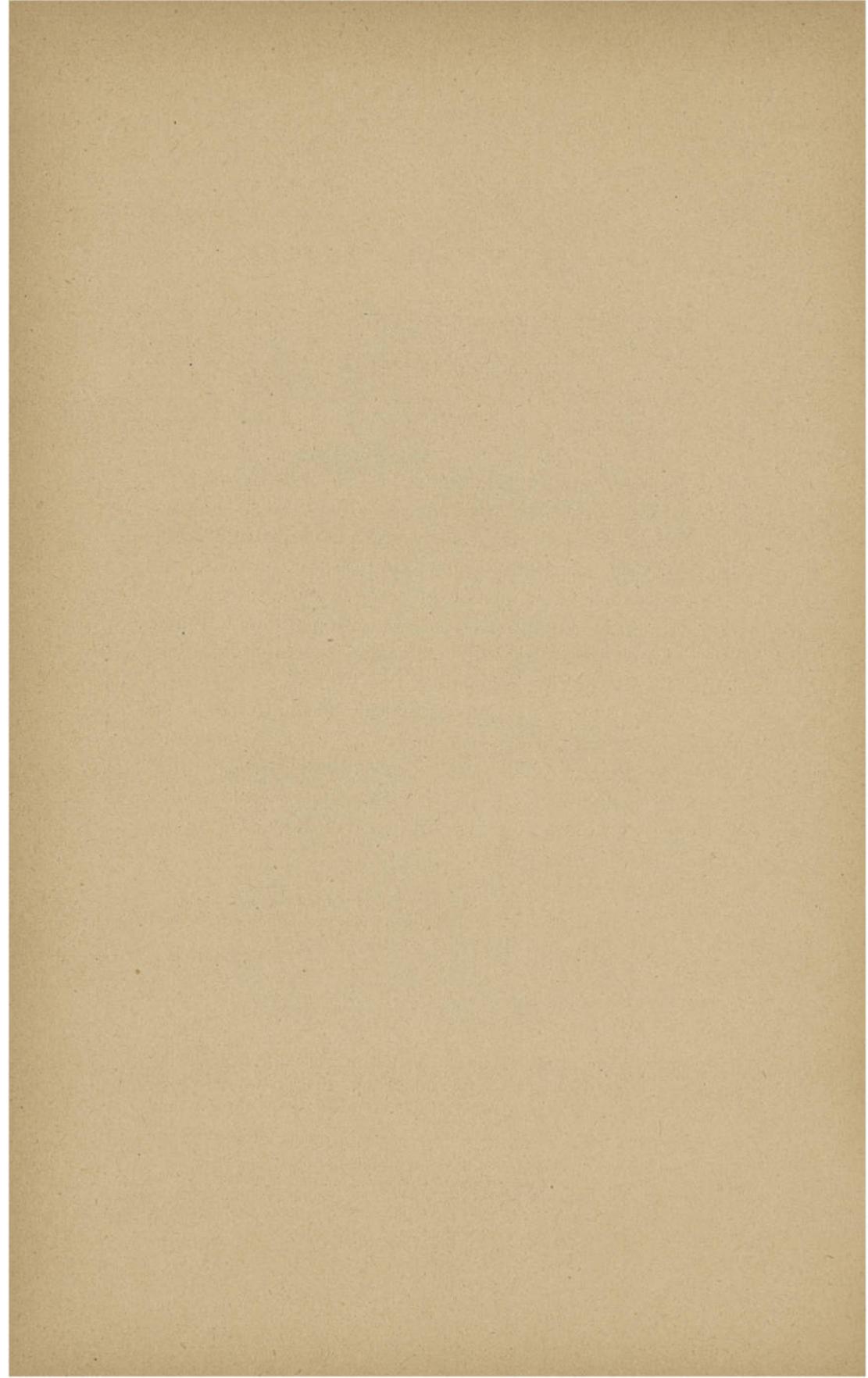
Le Président de la Commission fit observer que ce mode insolite de procéder ferait naître des scrupules et présenterait des inconvénients. Néanmoins le Souverain Pontife, à cause de l'unanimité des suffrages, ordonna de passer outre à une enquête canonique, désormais inutile, sur le renom de sainteté, *de fama sanctitatis*. Cette suppression hâtera peut-être de deux ans la solution qu'attendent tous les bons Français.

L'excellent Cardinal avait les larmes aux yeux en racontant ces faits si glorieux pour Jeanne et pour nous. La France entière, en les apprenant, tressaillira d'espoir et d'orgueil.





ÉGLISE SAINT-REMI A REIMS



LE QUATRE AOUT

SAINT-REMI

La journée s'annonce magnifique. Le soleil de Reims n'est point trop ardent, c'est un temps à souhait. A six heures, Monseigneur Sonnois célèbre la messe à la cathédrale et bon nombre de pèlerins communient. On prie avec ferveur pour l'Église et pour la France, dont cette basilique raconte si éloquemment les faits glorieux. Personne n'oublie le double but religieux et patriotique du pèlerinage, et chaque allocution le rappelle à toutes ces âmes de bonne volonté.

Vers neuf heures, réunion générale à Saint-Remi. La messe est célébrée, en présence de Monseigneur l'Archevêque par M. le chanoine Staelen, archiprêtre de Bergues.

Après l'Évangile, M. le docteur Salembier, professeur à l'Université catholique, est monté en chaire et a prononcé le discours qu'on va lire :

Locus in quo stas terra sancta est.

La terre que vous foulez est une terre
sainte.

Exode III, 5.

MONSEIGNEUR,

MES CHERS FRÈRES,

Au dix-septième siècle, un grand artiste rémois grava pour cette auguste basilique le bas-relief fameux connu sous le nom de *rétable des trois baptêmes* (1). Cette œuvre d'art est là sous nos yeux; et

(1) Cet artiste est un des frères Jacques, sculpteurs de Reims. Près de ce rétable, se trouve la pierre commémorative de l'historien bénédictin Marlot, mort au prieuré de Fives-Lille, en 1667. Derrière le chœur de Saint-Remi, on admire la chapelle de Notre-Dame de l'Usine, enrichie par les industriels du Nord.

peut-être l'avez-vous admirée en entrant dans cet antique et majestueux sanctuaire. Elle représente le baptême de Jésus-Christ, celui de Constantin et celui de Clovis.

Notre-Seigneur, rédempteur du genre humain tout entier, vient recevoir des mains de saint Jean-Baptiste l'ablution figurative, symbole de ce sacrement qui devait renouveler la face de la terre. Constantin, chef du monde romain, courbe la majesté des aigles et l'orgueil de son nom devant la puissance régénératrice du Christ sauveur et donne à l'empire vieillissant comme une nouvelle infusion de jeunesse. Clovis apporte au baptistère de Reims les prémices de cette conquête barbare qui doit remplacer la souveraineté universelle des Romains. C'est de ce dernier baptême que nous venons, après quatorze siècles, célébrer la mémoire, dans cette année de jubilé national. Encouragés par le Souverain Pontife, appelés par le Cardinal de Reims, conduits par notre Archevêque vénéré, nous arrivons, comme nos ancêtres, des bords de l'Escaut et de la Sambre, pour renouveler ici le souvenir de ce grand événement; nous venons fouler une terre sainte !

C'est bien, en effet, un lieu consacré tout à la fois par la religion et par le patriotisme. C'est ici que tout a commencé pour nous dans l'Église ; c'est ici que s'est accompli le sacre du roi, que s'est affirmée la vocation du peuple ; c'est ici que Remi, Clovis et Clotilde ont écrit de concert la première page de l'histoire de la France catholique. Du baptistère de Reims ont découlé et découleront à jamais, comme de leur source première, toutes les gloires chrétiennes, toutes les promesses réalisées, toutes les espérances réalisables, tous les bienfaits passés, présents et futurs du *Christ qui aime les Francs*. La scène historique de notre baptême national se représentera souvent devant vos yeux, en visitant les monuments antiques de la ville sainte de la patrie. Et quels personnages frapperont partout vos regards ? C'est d'abord Remi, l'acteur principal de ce grand drame religieux ; ensuite c'est Clovis, qui en est le *sujet* ; enfin c'est Clotilde, qui en est le *témoin*.

Contemplant donc, non seulement en eux-mêmes, — votre présence témoigne que vous les connaissez de reste, — mais aussi et surtout dans la perpétuité de leur action, les types distinctifs du génie de cette nation née à Reims : leur influence leur a survécu ; leur mission providentielle s'est exercée et s'exerce de plus en plus en France et dans tout l'univers, par l'*apôtre* français, par le *soldat* français, par la *femme* française.

Tout est en germe dans la scène grandiose du baptême, tout s'épanouira plus tard par la vertu de ces trois éléments prédestinés. Aussi, en racontant ce premier événement de notre histoire, en dépeignant la France du passé, saluons-nous d'avance la triple vocation de la France du présent, que doit suivre, après nous, la France de l'avenir.

Monseigneur, j'ai parlé de l'apôtre et du soldat. Voulez-vous me permettre de vous dire que, ces traits de caractère, le diocèse tout entier, votre patrie d'adoption, les reconnaît en vous ? Dans la Bourgogne, votre patrie d'origine, quand il naissait un descendant de la famille des Davoust, on disait : « *C'est une épée qui sort du fourreau.* »

Ce mot historique, votre vénéré père aurait pu le redire près du berceau de chacun de ses enfants, car, vous nous l'avez montré, il y a des évêques qui sont des soldats; il y a des crosses qui valent des épées. Le verbe de Dieu, qui est le glaive de l'esprit, n'est pas enchaîné sur vos lèvres épiscopales : Cambrai le sait; la France le sait; l'Église le sait. Mais, si l'on vous acclame unanimement à Cambrai, nous ne saurions oublier qu'on vous condamne ailleurs. A cause de ces éloges comme à cause de ces blâmes, soyez doublement félicité, Monseigneur : soyez fier de vos amis comme de vos ennemis.

I

C'est tout d'abord l'apôtre que nous voyons debout devant le baptistère de Reims; c'est le Samuel français qui s'appelle saint Remi.

Évêque élu à vingt-deux ans, il unit la prudence de l'âge mûr à la générosité de la jeunesse. Sa main libérale et sanctifiée répand tour à tour les bienfaits et les miracles. Une jeune fille est ressuscitée par la voix de celui qui va bientôt ressusciter une nation.

Chaque année, sa réputation grandit et son influence religieuse augmente avec sa sainteté de plus en plus éclatante (1). Quand Clovis, tout fumant encore du sang de Tolbiac, demande le baptême selon sa promesse, Remi est l'homme, est l'évêque providentiellement désigné pour le régénérer. Admirons-le, devant cette fontaine baptismale, assisté de notre saint Vaast, entouré des pontifes burgondes et visigoths venus des pays qui seront plus tard la France. La patrie de l'avenir est là tout entière, authentique témoin de cet acte solennel. Une même âme, comme une même foi, rassemble tous ces prélats, et le roi baptisé par Remi, sans s'en douter peut-être, commence par eux la conquête de son futur royaume.

C'est l'élite du monde chrétien et civilisé qui rencontre autour de ce baptistère l'élite du monde païen et barbare. Pour la première fois dans les Gaules, ces deux éléments se trouvent en face l'un de l'autre, sans se combattre ni se maudire. Par un trait de génie, l'Église, à la voix de Remi, abandonne l'empire romain; elle renonce à s'abriter sous le dernier lambeau de la pourpre vieillie des Césars, à obéir à ce fantôme d'autorité dont Actius et Syagrius ont été, dans ce pays même, les champions impuissants. Le grand évêque n'a point peur de ces Sicambres farouches, il va droit à eux, il offre de les élever jusqu'à la foi.

Dès longtemps, d'ailleurs, il avait préparé les voies. Quinze ans auparavant, il écrivait à Clovis : « *Ayez de la déférence pour les évêques, recourez à leurs avis. Si vous vous entendez avec eux, votre*

(1) *Erat enim sanctus Remigius episcopus egregiæ scientiæ et rhetoricis adprime imbutus studiis, sed et sanctitate ita prælatus, ut sancti Sylvestri virtutibus æquaretur. (S. Gregorii Turon. Historia Francorum, lib. II. Apud Migne, Patrol. lat., t. LXXI, col. 227.)*

royaume ne peut que s'en trouver mieux (1) ». C'est l'union féconde de l'Église et de la royauté, du sacerdoce et de l'Empire, de la Religion et du Pouvoir, que prêche l'évêque de Reims à ce monarque encore païen. Ce conseil n'est-il pas toujours pratique, toujours digne d'être suivi, en France et partout ? Et si un chef d'État négligeait cet élémentaire devoir, est-ce lui ou l'évêque qu'on devrait plaindre ? Plus heureux et plus clairvoyant que d'autres, Clovis sait obéir à cette voix épiscopale et paternelle : son peuple l'imite. Au sortir du baptistère de Reims, les Francs ne sont plus une bande, ils sont une nation.

Il s'agit maintenant d'organiser catholiquement ce peuple nouveau-né. Ce sera l'œuvre des successeurs de saint Remi. Je les admire d'avance, ces grands hommes et ces saints pontifes, qui ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. Pour ne parler que des prélats qui ont été les successeurs directs de Remi, il suffit de prononcer les noms d'Hincmar, d'Adalbéron, de Gerbert, de Juvénal des Ursins.

Patrons du pauvre, voyez-les racheter les captifs, affranchir les esclaves, soulager les colons.

Magistrats volontaires, saluez-les comme les arbitres naturels, puis légaux, entre les faibles et les forts, entre les vaincus et les vainqueurs.

Défenseurs des cités, contemplez-les dans leur lutte contre toute tyrannie et tout arbitraire, dans leurs efforts pour établir la trêve de Dieu.

Anges visibles de la patrie, honorez-les dans leur mission protectrice. Que l'ennemi accoure de l'extérieur et se nomme le Normand, le Sarrazin ou le Hongrois, ou qu'il vienne de l'intérieur et s'appelle le grand seigneur révolté, le haut baron dépourvu de scrupules, les évêques sont toujours là pour se poser en arbitres, en pacificateurs, en martyrs.

Missionnaires de la vérité totale, admirez leurs efforts et leurs succès, lorsqu'il s'agit de faire entrer l'Évangile dans la législation comme dans la science, dans la famille comme dans la société.

Et quand tout ce qui doit être la France est soumis au joug du Christ, l'apôtre français franchit les frontières et va conquérir le monde à son Sauveur. Vous citerai-je les noms glorieux de cette incomparable lignée d'évêques, de missionnaires, qu'a vu naître chacune de nos provinces ? Depuis saint Remi, ils sont partout, à tous les siècles de nos annales, et je défie l'historien le plus incrédule de citer un pays où ne se soit pas posé le pied d'un apôtre français, où n'ait pas coulé le sang d'un prêtre français.

Aujourd'hui encore, ils sont plus de huit mille, faisant face à toutes les barbaries et placés à l'avant-garde de toute civilisation. Saluons d'un cri d'admiration ces fils et ces héritiers de saint Remi, portant sous tous les soleils les brillantes et solides qualités de leur père et de

(1) Apud Migne, *Patrol. lat.* t. LXV, col. 966. La date de cette lettre, longtemps douteuse, est fixée à l'année 481 par M. Godefroi Kurth, le grand historien de Clovis.

leur race, le courage qui affronte tout, l'endurance chrétienne qui supporte tout.

Grand saint, dans cette basilique qui vous est consacrée, nous ne saurions oublier qu'un bon nombre de ces héros chrétiens sont les fils de votre disciple saint Vaast; qu'ils sont sortis de notre diocèse de Cambrai pour faire fleurir, sous tous les cieux, avec le respect dû à nos célestes protecteurs, avec la connaissance de Jésus-Christ, l'amour de la France, terre des apôtres et des martyrs.

II

Clovis est baptisé par saint Remi qui agit comme père spirituel; il est confirmé et sacré par les mains de cet apôtre qui agit dans ces signes sensibles comme un chef de guerre, dit la sainte théologie (1).

Ce premier-né de notre Église est appelé par elle, lui et son peuple, pour être le *soldat* de la foi dans le monde; or, cette mission spéciale revêt, dès le commencement, un caractère si élevé et si sacré, que, pour ainsi dire, ce roi, ce peuple, est *ordonné* soldat: *Hic fuit magnus et pugnator egregius*, disait au *vi*^e siècle saint Grégoire de Tours, en parlant de Clovis. On peut ajouter à propos de la nation des Francs: elle est née, sur le champ de bataille, d'une prière et d'une victoire, et elle s'en est toujours souvenue.

D'autres peuples, chrétiens eux aussi, s'adonneront avec plus de succès peut-être au commerce et à l'industrie; d'autres cultiveront les lettres et les arts avec autant de talent et de bonheur. J'en vois qui sauront s'emparer, avec plus de clairvoyance et de hardiesse, des principaux points stratégiques du monde. Certaines nations voisines connaîtront mieux les détours tortueux de la politique et les pratiques plus habiles qu'honnêtes des Machiavel et des Cavour. Je vois des léopards sur leurs bannières. Peut-être faudrait-il y placer des serpents et des vautours?

Ne leur porte pas envie, ô ma France bien-aimée. A toi sont dévolus le providentiel honneur de saisir le glaive pour toutes les saintes causes, la mission supérieure de concourir à fonder humainement le royaume de Dieu sur la terre, de donner à l'Église une pierre où reposer sa tête, à son pontife un domaine qui sauvegardera son indépendance. Les successeurs du glorieux Clovis jetteront autour de la Papauté une ceinture de villes et lui donneront pour garde l'épée des Francs.

Vive Dieu qui a daigné faire de ces farouches Sicambres, incarnation même de la barbarie (2), les meilleurs soldats de sa cause! Vive le Christ qui aime les Francs et qui les a choisis pour être, comme autrefois Juda, l'épée et le bouclier d'Israël (3)!

(1) D. Thomas, *In IV^m librum Sent.*, Dist. vii. q. 2, a. 1, q. 1.

(2) Chez les poètes et les orateurs romains, le mot Sicambre n'éveille aucune idée ethnique; c'est le synonyme poétique de barbare.

(3) Lettre de Grégoire IX à saint Louis.

Saint Avit l'avait prédit, au temps même de Clovis : « Quand vous combattez, écrivait-il au roi, c'est nous qui remportons la victoire. » Et il ajoutait : « Il me reste un progrès à vous souhaiter et le voici : « Puisque Dieu a voulu faire par vous de votre peuple une grande nation, allez porter une part de votre trésor, ces semences de foi contenues dans votre cœur, aux peuples de l'au-delà... (1). »

L'au-delà, ce ne sont pas seulement le Rhin à l'Orient, l'Océan à l'Occident, les Pyrénées au midi : c'est le monde tout entier. L'apostolat de la France n'a point d'autres limites que celles de l'univers.

Et ils s'en iront, avec Charlemagne, ces soldats de la patrie et de la foi, dompter et convertir cent peuples idolâtres entre l'Elbe et la Vistule ; ils refouleront vingt fois les Sarrazins d'Espagne ou les hordes sauvages du Nord. Ils partiront par centaines de mille avec Godefroy de Bouillon et Baudouin de Flandre pour conquérir le tombeau du Christ, ou avec saint Louis pour se faire à eux-mêmes un tombeau glorieux. Ils traverseront les mers pour aller au Canada avec Jacques Cartier, aux Indes avec notre compatriote Dupleix, en Algérie avec Bourmont et Lamoricière, au Tonkin avec Garnier, Rivière et Courbet, en Algérie encore et en Tunisie, avec le cardinal Lavigerie, dont le nom seul, au dire de nos ennemis, valait une armée.

Aujourd'hui même, dans cette expansion providentielle de la civilisation chrétienne dont nous sommes les témoins, dans cette marche en avant des peuples anciens vers les peuples nouveaux, que voyons-nous depuis vingt ans ? Sans se rendre compte parfois de leur surnaturelle mission, ce sont nos frères qui s'enfonceront dans les mornes solitudes du Sahara, dans les déserts brûlants du Soudan, dans la brousse sauvage du Dahomey, dans les rizières malsaines de l'Indo-Chine ; ils suivront jusqu'à la mort les routes mal frayées de Madagascar.

Pourquoi les soldats français sont-ils les instruments de la Providence dans ces *gestes* de salut ? S'ils sont appelés seuls à la peine et à l'honneur, quelle est cette vocation singulière et sanglante ? Ah ! ne nous en plaignons pas. Remercions Dieu de ce choix, qui surnaturalise nos combats, qui sanctifie nos victoires et qui purifie nos conquêtes.

Ils accompagnent nos missionnaires sur toutes les plages du monde, ces soldats de la France. Il y a quatorze cents ans, ils étaient à Reims avec Clovis : c'est toujours la même mission continuée par le même peuple. Il écrit en chaque siècle, avec son épée et avec son sang, une page de plus des *gestes de Dieu par les Francs*. Et de même que j'ai salué tout à l'heure l'apostolat sacré, je salue la force et la puissance au service de Dieu. De même que j'ai admiré les héritiers de Remi, j'admire les successeurs de Clovis et de ses guerriers. L'honneur des armes françaises, on l'a dit (2), est une des gloires de l'humanité. Cet honneur, ils l'ont fièrement soutenu, ceux qui, sous toutes les latitudes,

(1) *Sancti Aviti Viennensis epistolæ*, apud Migne, t. LIX, col. 258.

(2) Le Cardinal Pie : *Éloge funèbre* prononcé en l'église de Loigny, le 2 décembre 1871.

à l'ombre de n'importe quel drapeau, en n'importe quelle période historique, ont su répandre sur l'univers entier les bienfaits de la foi avec ceux de la civilisation. Soyez béni, Seigneur, vous qui avez instruit nos mains à combattre, et qui avez opéré de si grandes choses par l'épée, par le génie, par le cœur de la France!

III

Dans toutes les représentations du baptême national, à côté de Remi et de Clovis, vous avez vu, dans une attitude extatique, une touchante figure de femme. Elle est là, debout, ravie en Dieu comme une *orante* des Catacombes, en face d'un spectacle rempli pour le présent de surnaturelles réalités, et pour l'avenir des plus magnifiques promesses.

Clotilde a son rôle grandiose dans le baptême du roi; les *femmes françaises*, ses imitatrices, pourront aussi revendiquer leur part dans les faits glorieux de notre histoire. Leur influence, pour être moins féconde que celle du prêtre, est certainement plus tendre et plus délicate que celle du guerrier.

C'est une puissante magistrature de respect qu'exercent Clotilde et tant d'autres après elle. C'est un rayonnement chrétien qui entoure l'épouse, la mère et la vierge françaises et qui frappe tous les yeux. Cette influence, Clovis l'a subie le premier. Le roi barbare n'avait connu jusque-là que les Walkyries farouches qui planaient sur les champs de bataille, pour recueillir les derniers soupirs des guerriers expirants. Il n'avait respecté que les Vellédas étranges qui hantaient les forêts druidiques.

Or voici venir une femme qui apporte avec elle, dans sa nouvelle famille, la foi de Jésus-Christ, qui ose parler du Sauveur du monde

Devant ce fier lion qui ne le connaît pas.

Tout d'abord elle est repoussée. La mort d'un fils récemment baptisé exaspère le roi. Un second fils est à peine revêtu des blanches livrées de la régénération, qu'il est expirant à son tour. Clovis, courroucé de nouveau, voit dans ces tristes événements la vengeance des dieux abandonnés. L'enfant guérit, mais la reine n'a encore vaincu qu'à demi. Il faudra la voix du Dieu des armées, retentissant comme un tonnerre dans l'ouragan de Tolbiac, pour que le roi adore le Dieu de Clotilde (1). C'est un drame chrétien, touchant et grandiose à la fois, que l'histoire de cet apostolat. Enfin Esther a vaincu Assuérus!

Voici une autre tragédie qui commence et dans laquelle la reine joue aussi un rôle important. Les fils de Clovis sont baptisés, il est vrai, mais le vieux sang païen bouillonne encore dans leurs veines; la barbarie chez eux a de trop fréquents et de trop cruels réveils. Clotilde a dompté le lion; voici venir les loups furieux. Les quatre

(1) S. Gregor. Turon. *Ibid.* col. 224.

héritiers du trône se déchirent sur le sein de leur mère; ils sont implacables jusqu'à la plus atroce barbarie. La reine voit ses fils et ses petits-fils assassinés par leurs proches; elle est frappée dans toutes ses maternités, sans cesser d'être un ange de prière et de paix.

L'histoire de la sainte n'est-elle pas aussi l'histoire de bien des femmes françaises, de mille Moniques qui, sur notre sol, ont pleuré mille Augustins? Nous avons peine à choisir entre les noms les plus célèbres : Radegonde et Bathilde font oublier, à force de vertus et de sacrifices, les horreurs de Frédégonde et de Brunehaut; Blanche de Castille domine son siècle de la même hauteur que saint Louis. Jeanne d'Arc, avant d'être l'ange de la délivrance qu'il nous est si doux d'acclamer au lieu de son triomphe, est comme Clotilde, l'ange de la prière et de la paix, parmi les passions déchainées et les fureurs de l'invasion étrangère. Faut-il nommer ces fondatrices d'ordres ou ces réformatrices qui s'appellent dans l'histoire Jeanne de Valois, Madame Le Gras, Madame Acarie? Au commencement du dix-septième siècle, Anne d'Autriche est sur le trône et sainte Chantal dans le cloître; elles préparent le grand siècle et le grand roi, en attendant Louise de France et Marguerite-Marie. Et quand expire dans le sang et dans la boue le dix-huitième siècle, Elisabeth de France et Marie-Antoinette passent comme de pures et vaillantes apparitions, et montent sur l'échafaud comme de vivantes rédemptions.

Combien d'autres encore, dans des foyers plus humbles, sur des théâtres plus étroits, ont prié, ont pleuré, ont souffert, ont converti leur père ou leur époux, ont ramené leurs fils? Quelle somme totale de régénération et de relèvement ont produite toutes ces victoires particulières? Que de Clotildes inconnues exerçant leur influence d'épouses et de mères dans chaque famille chrétienne, sur de nouveaux Clovis ou sur des enfants prodiges comme les rois ses fils!

Mais le rayonnement de l'action de la femme française s'arrêtera-t-il au foyer ou à la frontière? A Dieu ne plaise! Partout où a posé le pied un zélé missionnaire, partout où un audacieux soldat a pu se faire une brèche, à son tour pénétrera la vierge française. Il semble qu'une conquête de la foi ou de l'épée ne serait ni complète, ni définitive, si la charité féminine n'y apportait quelque chose du cœur de la France.

Ah! je comprends cet illustre amiral qui disait: « Dans nos colonies, le drapeau français, c'est la cornette blanche des Sœurs de charité (1). » J'approuve ces évêques missionnaires qui demandent nos religieuses pour fonder des crèches à Jérusalem, pour diriger des ouvriers et des orphelinats en Chine, pour organiser des hôpitaux au Tonkin.

J'applaudis ce grand Cardinal d'Alger qui envoie d'héroïques jeunes filles ouvrir des écoles chez les Kabyles, soigner les plaies des

(1) L'amiral La Roncière le Noury, le héros de Champigny et du Bourget, en 1870.

Arabes et gagner à force de surnaturel dévouement le cœur de tous ces Mahométans irréconciliables. Je l'admire, quand je le vois installer les Petites-Sœurs des pauvres sur les ruines de l'antique Carthage, près des Carmélites et des Missionnaires de Marie, et projeter l'établissement des Sœurs missionnaires sur les rives lointaines du Tanganika ou du Nyanza. Elles arrivent là-bas, ces sœurs blanches, à l'heure où je parle, et elles apparaissent aux femmes nègres comme des visions du Ciel.

Ah! saluons ensemble ces trente-trois mille femmes qui travaillent pour la foi et pour la France, à côté de nos religieux et de nos soldats. Les incroyants peuvent ne compter que sur la force des armes, n'admirer que l'audace militaire et le génie des batailles! Pour nous, nous savons que si d'autres font craindre la patrie, celles-ci la font aimer, car c'est le privilège unique et distinctif de la France de se faire aimer même par ceux qu'elle a vaincus.

Irai-je plus loin? Oserai-je dire que Clotilde, en convertissant son mari, en réconciliant ses fils, est l'image vivante de la France chrétienne?

La fille aînée de l'Église n'a-t-elle point converti ses gouvernants quand, par la vertu de sa foi, elle a forcé ses rois à participer à ces expéditions d'outre-mer auxquelles ils répugnaient d'abord? C'est elle qui, par ses fières revendications et par les catholiques initiatives de la Ligue, a fait abjurer Henri IV, avant de le laisser monter sur le trône de ses aïeux. Comme la cathédrale de Chartres fut le théâtre, en 1594, de ce mémorable événement, ainsi celle de Paris, en 1804, vit un soldat couronné répudier ses vieilles erreurs philosophiques et révolutionnaires et courber sa tête victorieuse devant un vieillard désarmé, représentant le Dieu de saint Remi. Pourquoi n'a-t-il pas abjuré plus complètement les opinions de sa jeunesse? Pourquoi ses successeurs ont-ils été, comme lui, imbus de ce venin qu'ils n'ont pas toujours songé à rejeter?

Que de fois aussi la France n'a-t-elle pas réuni tous ses enfants longtemps divisés, quand elle leur a proposé une belle et héroïque cause à défendre! « Quand se lève le drapeau de la France, a dit un de nos souverains, c'est qu'une grande cause le précède et qu'un grand peuple le suit. »

La patrie alors oublie ses vieilles querelles et embrasse d'une seule étreinte les intérêts des faibles et des petits. Elle entend le cri des vaincus qu'on opprime, des nations qui souffrent et des peuples qui cherchent péniblement à prendre conscience d'eux-mêmes, à conquérir ou à recouvrer la liberté religieuse ou politique.

Elle saura toujours

Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Nation maternelle, aux peuples qui naîtront.

La Pologne est-elle vaincue et écrasée : « Rien qu'une main, s'écrie-t-elle, rien qu'une main, Français, je suis sauvée! » Et quand la

France n'a pu répondre à son suprême appel : « Dieu est trop haut, gémit-elle dans son désespoir, et la France est trop loin ! »

L'Irlande, la nation martyre, se réclame d'elle quand la misère et la famine viennent trop souvent la dévorer. Le centre de l'Afrique, il y a quinze ans, ne voulait-il pas se mettre aussi sous la protection de la France avec son roi Mtésa ?

Il y a trente-six ans, le père d'un brave maronite, révolté contre la tyrannie des Turcs, disait à son fils, le patriote Joseph Karam : « Je vais mourir, mais j'exige de toi un serment. Quand les chrétiens de France viendront au secours de leurs frères du Liban, tu courras au cimetière. Là, tu t'agenouilleras sur ma tombe, et, tout bas, tu me murmureras à l'oreille la bonne nouvelle, pour que, moi aussi, sous la terre, je tressaille de la joie de mon pays. »

Ah ! je sais bien qu'il y a parfois des défaillances, des oublis, le dirai-je ? des trahisons involontaires. Mais il n'y eut jamais de forfaiture ouverte et avouée, de négation formelle du devoir de la part de l'âme française ; et voilà pourquoi, s'il se rencontra des punitions parfois sévères, il n'y eut jamais, de la part de Dieu, de blessures sans remède et de malédictions sans merci. On n'a jamais pu dire de la patrie qu'elle a manqué obstinément à son rôle providentiel, qu'elle doit être traînée, comme un lion mort, aux gémonies de l'histoire (1) ; jamais les chroniqueurs de l'avenir ne seront condamnés à écrire le funèbre inventaire d'une gloire pour toujours évanouie.

Telle est donc la France quand elle obéit à son cœur maternel, à ses traditions séculaires ! Telle est l'impression qu'elle produit sur les peuples étrangers ! Puisse-t-elle rester toujours fidèle à ses généreuses habitudes ! Puisse-t-on dire toujours d'elle : *La France, c'est Clotilde faite nation.*

* *

Si l'évêque de Reims a baptisé Clovis, le futur évêque de Cambrai et d'Arras en fut, pour ainsi dire, le parrain. L'ayant préparé à la foi, il devait la lui garder et, dans son dévouement sacerdotal, la propager au sein du peuple franc. Saint Vaast entreprend donc de compléter son œuvre d'apostolat. Il se dirige vers le Nord, vers ces « *officines de nations* (2), » vers ces grandes réserves de barbares d'où était sorti Clovis. Il marche droit à ces conquérants qui menacent l'avenir ; il les baptise dans ces eaux de l'Escaut, de la Lys, de la Sambre, qu'ils avaient autrefois si souvent ensanglantées. Il arrête sur cette frontière septentrionale les poussées foudroyantes et périodiques de ces peuples jeunes, incultes, farouches ; il les attache au sol en les fixant dans la foi : nos pères deviennent une nouvelle nation chrétienne qui barrera désormais le passage aux envahisseurs futurs. Les provinces du Nord feront à la France un rempart de leurs poitrines et de leurs épées, et ces murailles vivantes seront meilleures que celles de Cambrai, de Tournai et de Bavai.

(1) Lacordaire, 32^e Conférence.

(2) Jornandès, *de rebus Geticis*.

Dans la suite des siècles, les successeurs de saint Vaast n'ont jamais rompu avec les successeurs de saint Remi : leur église était une des douze étoiles du siège de Reims. Les évêques de Cambrai sont venus longtemps, dans cette cité rémoise, saluer leur métropolitain ; et les archevêques de Reims, qui sacraient les rois de France, ne recevaient après eux personne de plus grand que les pontifes qui régnaient sur les âmes dans le Cambrésis, la Flandre et le Hainaut.

Plus tard, à une autre époque de notre histoire, quand Charles VII fit à Reims son entrée triomphale, ayant à ses côtés Jeanne d'Arc, c'étaient des hommes du Nord, des archers tournaisiens, qui composaient, par privilège spécial, sa garde d'honneur. L'un d'entre eux, Théry de Maubray, reçut de l'héroïne la mission d'inviter au sacre « les *bons et loyaux Francoïis de la ville de Tournay*. » Vos prédécesseurs, Monseigneur, exerçaient leur juridiction épiscopale sur la moitié de Tournai et du Tournais ; c'étaient donc vos diocésains qui entouraient, dans ces journées épiques, la royauté victorieuse et l'héroïsme virginal et sauveur.

Ces guerriers du Nord sont venus sans doute dans cette auguste basilique remercier saint Remi de leur avoir envoyé saint Vaast. Nous, Monseigneur, nous venons rendre à saint Remi et à Jeanne d'Arc de solennelles actions de grâces pour nous avoir envoyé un digne successeur de saint Vaast, et un valeureux champion de la pieuse guerrière.

C'est à Reims que tous deux se sont illustrés. C'est à Reims que s'opèrent en France les grandes naissances et les héroïques renaissances. C'est à Reims qu'on abjure les vieilles erreurs, comme en 496, qu'on couronne les plus miraculeuses victoires, comme en 1429. Ici s'accomplissent les révolutions pacifiques qui ne coûtent ni sang, ni larmes. Comment s'opèrent ces surnaturels changements, on vous l'a dit hier, ici même et du haut de la chaire de Notre-Dame, avec une éloquence qu'on admire et une autorité qui s'impose. On vous l'a rappelé : c'est à Reims que l'on se retrempe dans ce vieil esprit national qui a fait la France, parce qu'il a fait naître les apôtres, les guerriers et les femmes catholiques de France, triple fondement de notre gloire passée et de nos espérances futures. Oui, c'est sur ce mot d'espérance que je veux vous laisser, c'est dans ce sentiment qu'il nous faut continuer et achever ce pèlerinage au tombeau de saint Remi et au berceau de Jeanne d'Arc. Le Souverain Pontife lui-même nous convie à tous les espoirs en cette année des festivités jubilaires. Dans la lettre qu'il a écrite en cette solennelle occasion, Léon XIII rappelle une parole du premier de ses prédécesseurs : « Béni soit le Père de N.-S. J.-C., s'écrie-t-il, celui qui vous a *régénérés* dans la vive espérance d'un héritage incorruptible et sans tâche ! Confiez-vous donc dans la grâce qui vous est offerte par la révélation de Jésus-Christ.... Quiconque croira en lui ne sera pas confondu (1). »

(1) Lettre de S. S. Léon XIII au cardinal Langénieux, le 6 janvier 1896. — Le Souverain Pontife cite la première épître de saint Pierre, 1, 3.

Puissiez-vous, Monseigneur, nous être conservé assez d'années pour que vous voyiez se renouveler au sein de la patrie les grandes transformations de 496, les merveilleux triomphes de 1429! Puissiez-vous nous guider longtemps, comme saint Remi, dans la voie de la religion et de la grâce; comme Jeanne d'Arc, au chemin de la peine, de l'honneur et de la victoire! Alors, sur vos pas, nous reviendrons dans cette vieille basilique, témoin muet de toutes nos gloires, et nous ferons retentir ces voûtes séculaires d'un *Te Deum* tel qu'elles n'en entendirent jamais.

Ainsi soit-il.

Après ce discours, toute l'assistance entonne le *Credo*.

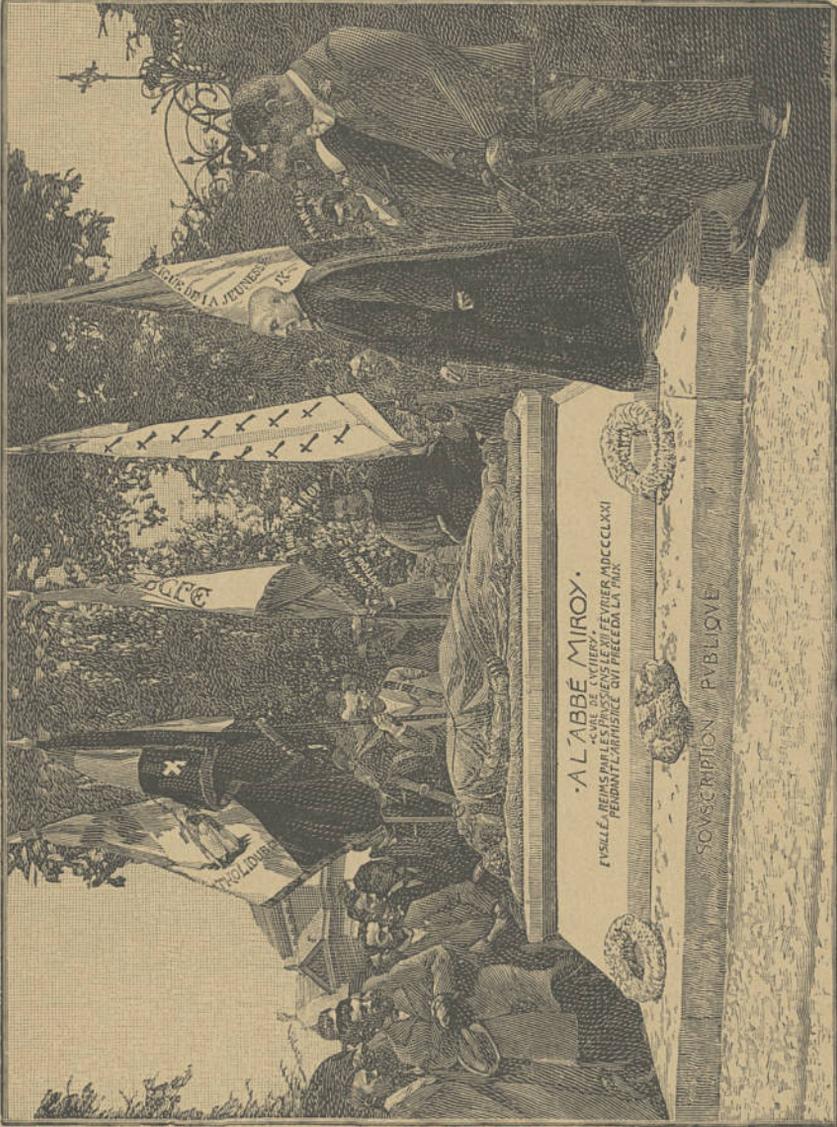
A quelques pas de l'autel reposent dans leurs châsses séculaires saint Remi et saint Vaast, le maître et le disciple, le métropolitain et le suffragant, l'apôtre de Reims et celui de Cambrai. Les ossements de nos pères dans la foi ont dû tressaillir au fond de leur tombeau en entendant retentir, sous les voûtes de la vieille basilique, les articles de ce symbole immortel qu'ils ont enseigné à nos aïeux, il y a quatorze siècles. Les pèlerins de Cambrai répétaient avec un enthousiasme indescriptible ces versets auxquels le temps n'a rien trouvé à ajouter, ou à retrancher, ou à modifier.

Après la messe, le chœur entonne l'hymne *Iste Confessor*: les pèlerins prennent sur leurs épaules la châsse de saint Remi et la portent triomphalement tout autour de la basilique.

Prêtres et laïques sont mêlés et représentent admirablement tous ces anciens pairs de France, évêques, ducs ou comtes, qui sont sculptés en marbre sous le tombeau monumental du fond du chœur. Ils sont figurés là avec leur costume d'apparat et portant les insignes des fonctions qu'ils remplissaient au sacre du roi.

J'avais remarqué la fière statue du comte de Flandre. C'est lui qui était autrefois chargé de présenter au monarque cette épée royale qui devait venger et défendre la France. Je me demandais qui donc, parmi les robustes jeunes gens qui se pressaient sous les saintes reliques, serait le plus digne de s'improviser le successeur de Baudouin de Lille et de Thierry d'Alsace. Je donnais la palme... à chacun d'eux.

Après la cérémonie la foule se disperse. Les uns vont honorer la tombe monumentale de l'abbé Miroy, lâchement



VISITE DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ

AU CIMETIÈRE DE REIMS

fusillé par les Prussiens pendant la guerre. Déjà, la pierre funéraire de ce prêtre héroïque avait reçu les hommages de nos étudiants lillois, et notre gravure représente M. Gervais et M. le Vice-Recteur des Facultés de Lille célébrant à l'envi la noble existence et la mort sublime de ce généreux martyr de la foi et de la patrie. Il est là couché, tel qu'il fut retrouvé après cet assassinat juridique. Sa soutane est percée de douze balles, et il serre sur son cœur, dans un effort suprême, la croix qui lui a appris à aimer jusqu'à la mort (1). D'autres pèlerins descendent dans les catacombes de Reims pour y visiter les immenses chais de champagne. D'autres enfin se rendent à la salle du centenaire et vont prosaïquement dîner.

Pendant le repas, M. l'abbé Baye, doyen de Saint-Remi, vient saluer et féliciter nos amis du Nord, sans oublier les organisateurs et les orateurs. Il est fort légitimement et fort chaleureusement applaudi.

Aucun incident ou accident à signaler, sinon la chute d'un excellent curé du Cambrésis. Il est descendu de tramway si précipitamment et si malheureusement qu'il est tombé de son long et s'est luxé l'épaule. Comme notre confrère est le premier à rire de l'événement, on se permet de plaisanter autour de lui. Un de ses spirituels amis lui dit : « Que voulez-vous? Nous sommes dans la ville des sacres; vous avez voulu emporter... l'ampoule. »

Sur ce mot risqué, on se dirige vers la gare.

A midi et quelques minutes, tout le monde a retrouvé son compartiment préalablement numéroté. En route pour le berceau de Jeanne d'Arc.

(1) A REIMS, *Impressions et Souvenirs*, par C. de Pernes. Ce nom de guerre cache un des plus sympathiques licenciés de notre Université catholique, M. l'abbé Lecigne.



DOMREMY

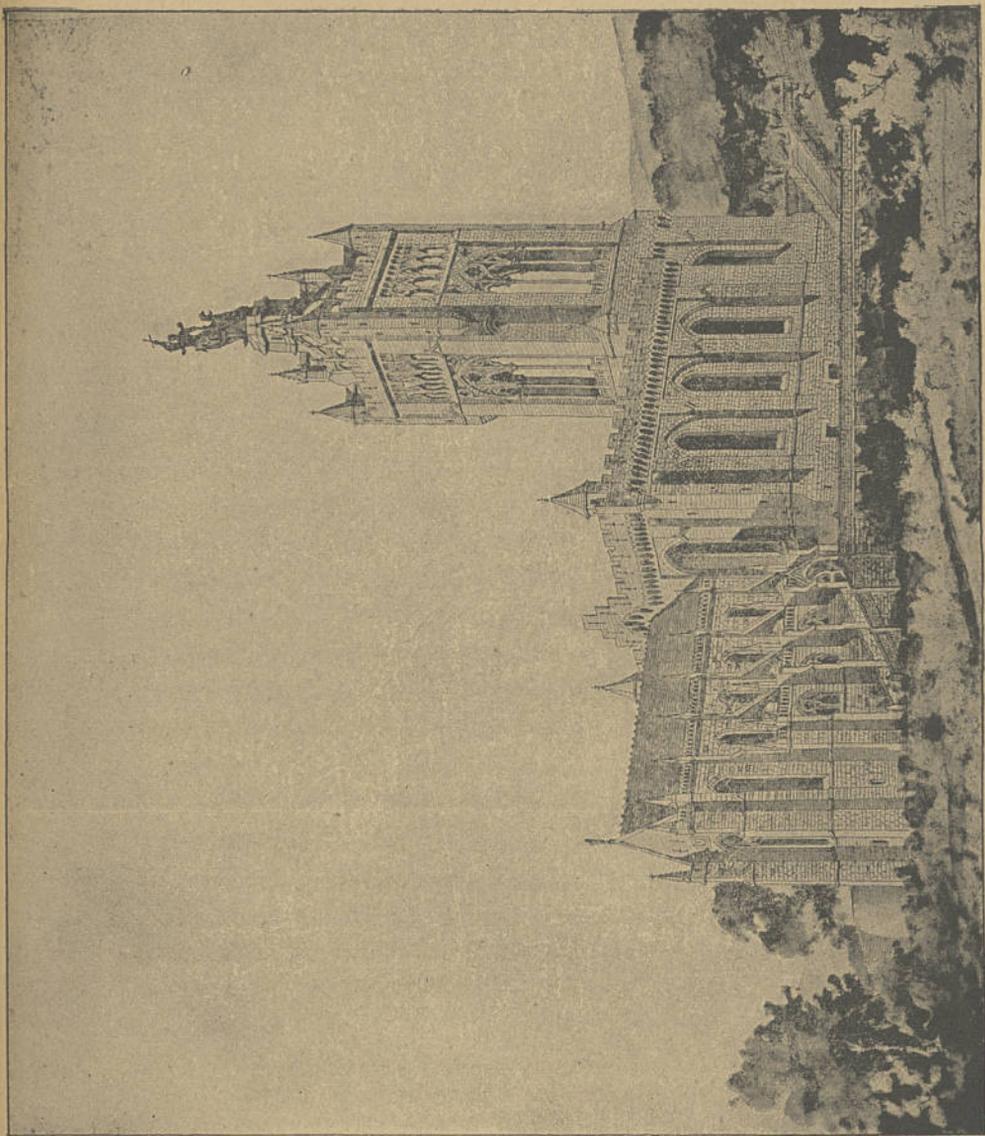
EN ROUTE

Nous traversons la Champagne pouilleuse. A droite la montagne de Reims qui produit des crûs fameux, rivaux des vignobles d'Épernay et d'Aÿ ; à gauche, le camp de Châlons, où Napoléon III aimait à masser de vraies armées. Les messes célébrées en plein air, chaque dimanche, offraient le spectacle le plus imposant et le plus militaire. En ce temps où le monde officiel ne faisait pas encore profession d'ignorer Dieu, ces cérémonies religieuses attiraient les foules à Mourmelon.

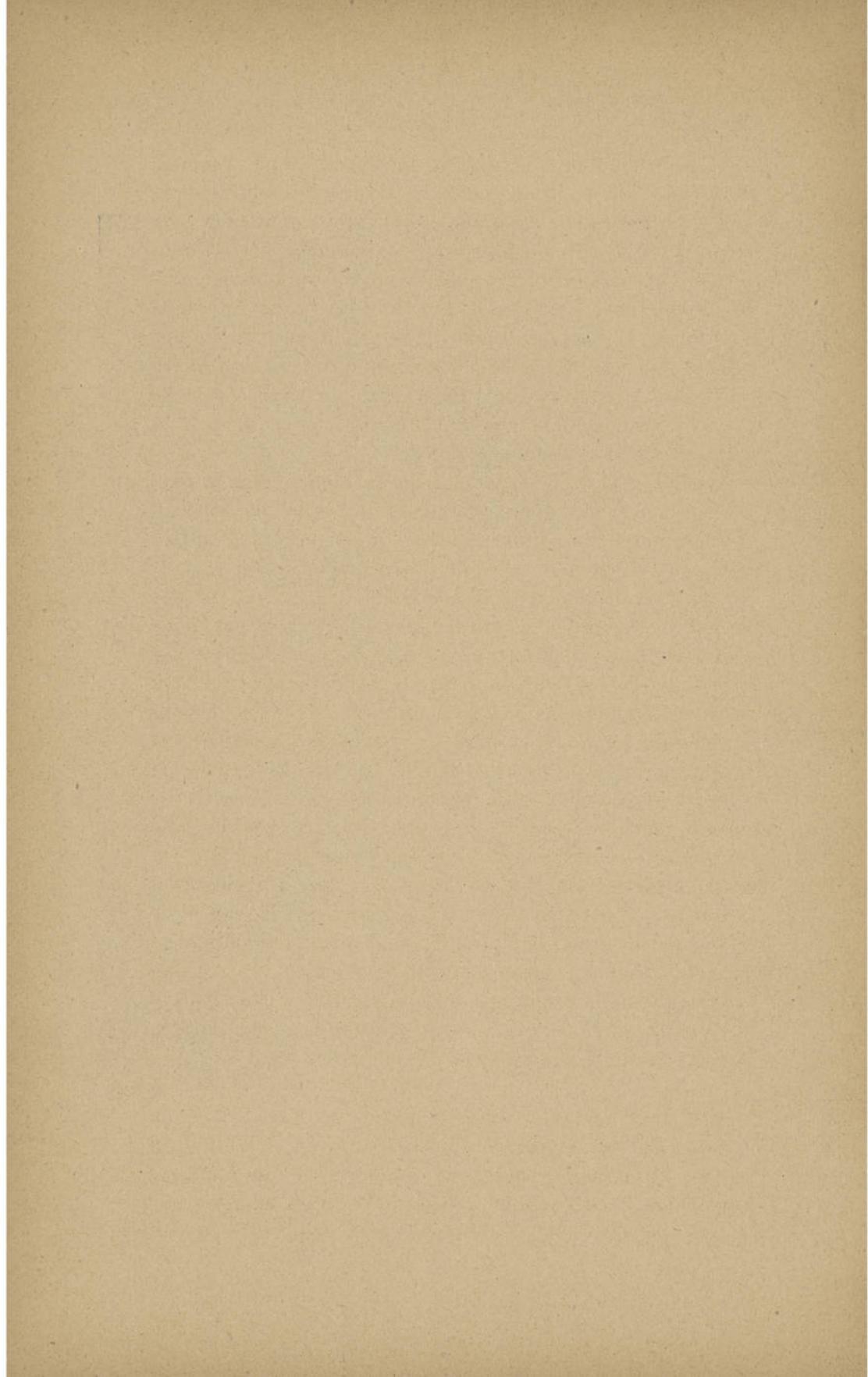
Voici *Sept-Saulx*. C'est là que Jeanne d'Arc et le Dauphin reçurent les députés de Reims qui venaient leur apporter les clefs de la ville, la veille du sacre.

Nous dépassons *Saint-Hilaire-le-Temple*. On place ici le lieu de la bataille des Champs catalauniques. Avec un peu d'imagination, on croit voir se dérouler à gauche, dans le lointain de ces plaines immenses, nues et blanchâtres, les formidables bataillons des armées d'Attila. L'herbe n'y pousse guère, depuis ce temps-là.

Enfin nous saluons les hauts clochers de *Châlons* et le paysage si verdoyant des petites îles de la Marne. Notre train fait halte, mais nous laisse à peine le loisir d'admirer et de nous souvenir. C'est ici pourtant que, le 15 juillet 1429, le père et la mère de Jeanne et ses amis de Domremy sont venus à la rencontre de l'héroïne victorieuse. Quels embrassements ! Quels élans de cœur ! Que d'événements merveilleux s'étaient passés depuis le mois de février ! Quels espoirs pour la France et pour ce général en chef de 17 ans ! Mais rentrons dans le présent.



MONUMENT PROJETÉ A VAUCOULEURS
(LA CRYPTÉ SEULE EST TERMINÉE)



Nous atteignons *Vitry-le-François* qui nous rappelle François I^{er}. Nous allons quitter la Marne pour entrer dans la Meuse. Pourquoi faut-il que ces plaines si opulentes de la Champagne aient été dévastées moralement par le vent desséchant du jansénisme, de l'incrédulité, ou tout au moins de l'indifférence religieuse? La Lorraine, sans valoir la Flandre, est restée plus attachée à ses traditions catholiques. L'Université de Pont-à-Mousson a produit dans ce pays les fruits qu'a fait naître chez nous l'antique *Alma Mater* de Douai, ressuscitée à Lille. Ces résultats se perpétuent à travers les siècles et les générations.

Le chef-lieu du département de la Meuse, *Bar-le-Duc*, se laisse à peine apercevoir dans la vallée de l'Ornain qu'enserrent deux collines plantées de vignobles. D'autres gares sont franchies à toute vapeur pendant que, dans chaque compartiment, se succèdent les prières et les cantiques. Les employés du chemin de fer s'étonnent, mais demeurent respectueux et dignes. Les paysans, appuyés sur leurs faux ou sur leurs charrues, regardent passer ce train immense qui ne ressemble à aucun autre, d'où s'échappent des chants religieux et d'où la joie et la paix semblent rayonner. Nulle fatigue ne se manifeste, bien que les pèlerins de Dunkerque aient déjà parcouru 500 kilomètres. Nous entrons dans le bassin de la Meuse : voici la ligne de faite couronnée de forts, voici *Lérouville* bondé de soldats. On devine à gauche *Saint-Mihiel*, puis *Verdun*; à droite, c'est *Commercy*. Toutes ces villes sont remplies de casernes et de régiments au grand complet. On sent que la frontière n'est pas loin et que ces troupes, toujours tenues en haleine, peuvent dès demain entrer en campagne. Enfin, c'est *Pagny-sur-Meuse*, où nous quittons la grande ligne de Paris à Nancy pour entrer dans le vrai pays de notre Jeanne.

Voici *Vaucouleurs* avec ses débris de remparts. C'est de là que l'héroïne est partie pour aller trouver le Dauphin à Chinon et porter remède à la « grand'pitié qui était au royaume de France. » Mgr l'évêque de Verdun a fait restaurer la chapelle de N.-D. des Voûtes, où la jeune fille passait

souvent ses matinées en prières. Il a l'intention de relever la chapelle castrale, et de construire un monument splendide en l'honneur de la Pucelle. Les ruines du château de Baudricourt couronnent la colline. On s'apprête à restaurer la porte de France sous laquelle passa l'héroïne et où le gouverneur lui offrit une épée en lui disant : « *Et maintenant, pars, Jeanne, et adviene que pourra!* » Baudricourt était malgré tout un peu sceptique, mais il nous semble qu'en même temps saint Michel et les saintes répétaient aux oreilles de la guerrière leur encouragement habituel : « *Va, fille de Dieu, va! fille au grand cœur, va!* »

Pourquoi la Providence a-t-elle fait naître dans ce même Vaucouleurs l'infâme Dubarry? C'est le chardon à côté du lys. Celle qui fut la honte dernière de la royauté expirante a respiré le même air que celle qui fut le meilleur soutien de la royauté victorieuse. L'altière et impure Vasthi, qui ne sut ni vivre ni mourir, a passé sa jeunesse aux mêmes lieux que l'héroïque et virginale Judith, l'une pour être le déshonneur de son sexe et l'autre pour en rester l'éternel ornement.

Tous les pèlerins sont aux portières, et leurs yeux ravis s'enivrent de l'aspect d'un paysage enchanteur. La Meuse coule en serpentant au fond de la vallée. Voici *Burey* qui garde avec respect la demeure de l'excellent Durand Laxart, l'oncle bien-aimé de Jeanne.

Plus loin, c'est *Pagny-la-Blanche-Côte* avec son fort qui commande tout le pays. Puis, à droite, à l'orée d'un grand bois, c'est *Notre-Dame de Bermont*, où Jeanne vint si souvent prier. Nous contemplons de charmants villages étagés sous les crêtes. Où donc est *Domremy* ?

Le petit hameau est là devant nos yeux sur les bords de la Meuse, derrière les peupliers qui frissonnent au vent du soir. Il est là avec son clocher rustique, ses maisons aux toits surbaissés et inégaux, son cimetière au pied du coteau. Puis, c'est le *Bois-Chesnu* qui couronne la colline, et au milieu c'est la grande basilique blanche qui domine la vallée avec sa tour encore inachevée : c'est la terre bénie que le ciel gratifia de tous ses sourires.

Un cri s'élève de toutes les voitures : « Voilà Domremy ! Enfin ! Vive Jeanne d'Arc !! »

On débarque à la gare de *Coussey*. Le Père Létendard, supérieur de la Maison des missionnaires Eudistes, nous attend avec son fidèle Achate, le Père Marchal. Les bons religieux croient de leur devoir d'offrir une voiture à Monseigneur. Il la refuse et saisissant son chapelet : « En avant, Messieurs ! » dit-il. Ici comme ailleurs, Sa Grandeur revendique la liberté des rues et des processions. Elle n'attend pas qu'on la lui donne, elle la prend.

On traverse le village de Coussey au milieu d'une foule de curieux sympathiques. La fontaine publique est surmontée d'une statue de l'héroïne. Les chapeaux se lèvent d'un seul geste : « Vive Jeanne d'Arc ! »

Le pèlerinage se déroule dans les riantes prairies de la Meuse et répète en chœur après chaque dizaine du rosaire, sur l'air si justement populaire à Lourdes :

Sur les coteaux où Jeanne pria,
Chantons, chantons : *Ave, Maria.*

On monte à travers les grandes herbes, on franchit les ruisseaux sur des ponts rustiques, on gravit la pente au milieu des pâles avoines et des vignes, on se dirige vers le but, le clocher blanc de la basilique. L'enthousiasme ne faiblit pas.

Nous arrivons enfin, et une collation préparée en plein air nous attend. Après un premier salut à Jeanne d'Arc, les pèlerins qui doivent coucher à Neufchâteau ou à Coussey reprennent le même chemin. Ceux qui ont leur gîte indiqué à Domremy et à Greux s'attardent à visiter la crypte et la chapelle. Ils cherchent à deviner ce qu'ils ne peuvent plus voir, car la nuit commence à s'épaissir et l'on n'est plus guidé que par l' « obscure clarté qui tombe des étoiles. »

A demain.



LE CINQ AOUT

DOMREMY

La nuit du quatre août est célèbre dans l'histoire de nos révolutions. Elle marquera, à des titres divers, dans le souvenir de tous nos pèlerins. Dès trois heures, les plus matineux parmi les 160 prêtres présents frappent à la porte de l'église de Domremy et, jusqu'à huit heures, les messes se célèbrent sans discontinuer aux quatre autels. L'édifice est petit et massif, bien des parties n'ont pas changé depuis Jeanne d'Arc. De ce temps-là déjà

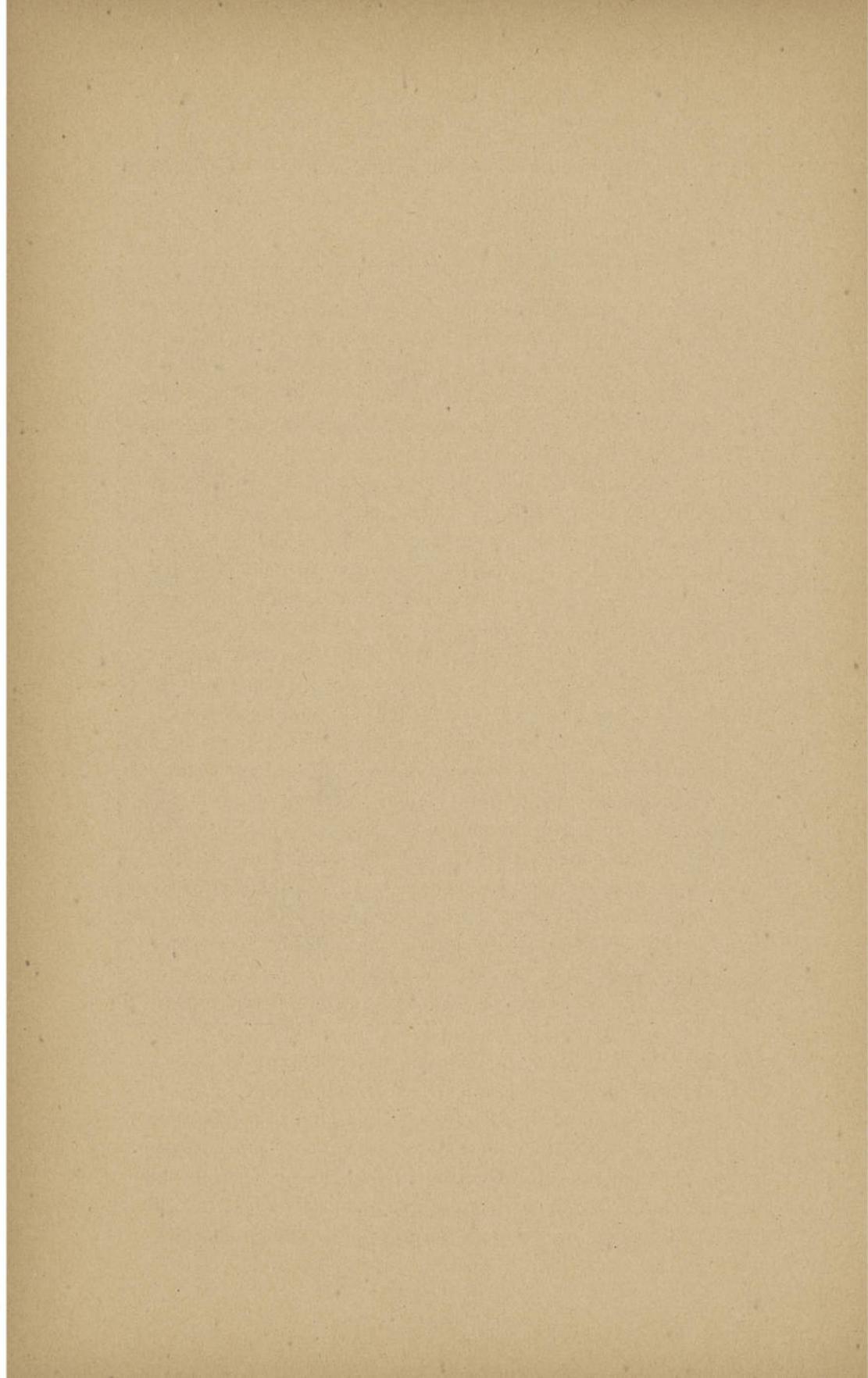
C'était une humble église, au cintre surbaissé.

Je ne saurais dire la joie que l'on éprouve en songeant que, sous ces voûtes, l'enfant prédestinée a été baptisée, qu'elle a fait là sa première communion, que dans ce bénitier fruste et rustique elle a plongé les doigts, que ses genoux ont touché ces dalles usées par le temps.

Sans doute, l'impression qu'on éprouve dans cette chapelle humide et basse, remplie de bancs grossiers, n'est pas une impression esthétique. Il n'y a point de place ici pour l'art, même le plus rudimentaire; ce sanctuaire a été trop souvent et trop maladroitement modifié. On a changé son orientation primitive et le visiteur lui-même se trouve d'abord quelque peu dépaysé. Tout ici est donc pour la piété, pour la foi, pour les sentiments les plus élevés de l'âme chrétienne, pour la reconnaissance surtout envers ce Dieu qui, sous ces voûtes pauvres et lézardées, a daigné inspirer une simple fille des champs. Partout des bannières et des couronnes, hommages envoyés de tous les points de la France,



ÉGLISE DE DOMREMY



sont suspendues aux murailles et aux colonnes de l'humble édifice.

Le chœur est polygonal, percé de trois fenêtres en ogive. Le vitrail de gauche représente la première apparition de saint Michel à Jeanne d'Arc, celui de droite nous la montre en prière devant Notre-Dame de Domremy. Celui du milieu figure la France repentante aux pieds du Sacré-Cœur, avec cette touchante inscription : « *Olim per Johannam; hodie per Jesu Cor Sacratissimum;* de même que la patrie a été sauvée autrefois par Jeanne, ainsi elle le sera de nos jours par le Sacré-Cœur de Jésus. »

Une statue de sainte Marguerite, déhanchée et assez peu artistique, est adossée à un énorme et vulgaire pilier. Cette figure du xiv^e siècle n'a jamais pu hypnotiser, ni suggestionner personne. Et pourtant on sait que cette théorie d'hallucination inconsciemment provoquée est le dernier système inventé par le rationalisme, pour expliquer naturellement les visions de la Pucelle. L'image de Notre-Dame de Domremy, devant laquelle elle priait si souvent, n'avait rien non plus, dans sa forme, qui pût surexciter l'imagination. A quels misérables subterfuges, à quelles pitoyables explications se croit-on obligé d'avoir recours, pour échapper au surnaturel !

A gauche, en entrant dans l'église, on trouve la *chapelle du Conseil* de Jeanne, comme on l'appelle. C'est là qu'elle s'agenouillait souvent; c'est là que s'élèvera son autel, quand elle sera appelée aux honneurs de la béatification. C'est au-dessus de ce point de l'église qu'on a vu briller un instant le merveilleux météore du 6 janvier dernier. Là encore furent enterrés les du Lys, parents de Jeanne. La révolution jeta leurs cendres au vent. A gauche toujours, plus près du chœur, se trouve la pierre tombale des enfants de Jeannette Thiesselin, de Vittel, une des cinq marraines de la Pucelle. Tout ici parle d'elle et touche délicieusement le cœur.

L'excellent chanoine Bourgaut, curé de la paroisse, se multiplie pour que rien ne manque aux prêtres pèlerins et il réussit à merveille. Il est heureux de nous voir si nombreux, car le rêve de toute sa vie a été la glorification de la Pucelle. Il y a 24 ans qu'il travaille à Domremy, et voici qu'enfin les

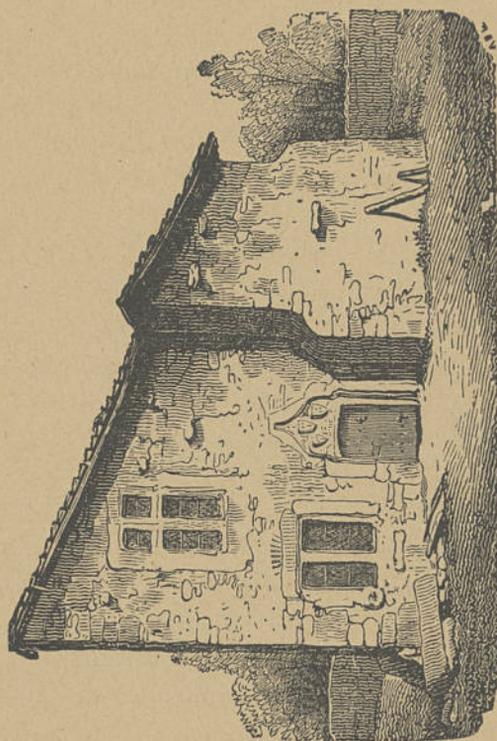
foules pieuses y arrivent. Nous sommes les précurseurs de bien d'autres, et le bon curé nous appellerait volontiers les avant-coureurs et les pères du siècle futur. C'est avec une patience sereine qu'il donne, sans jamais se lasser, des détails minutieux sur l'église, sur la chaumière où naquit la jeune fille, sur ses paroissiens.

Ce qu'il oublie de dire, c'est la part qu'il a prise à la rénovation morale du hameau. Il y a trente ans, la paroisse de Domremy n'était pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui. L'esprit révolutionnaire, les lectures pernicieuses, la franc-maçonnerie y avaient fait de profonds ravages. Une municipalité radicale terrorisait les bons et faisait échec au pasteur, selon l'habitude invétérée des révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays. Aucune tracasserie ne lui fut épargnée. On lui enleva une partie de son jardin, on coupa d'une tranchée le chemin de la basilique, on essaya de faire passer un sentier, au cimetière, sur la tombe de sa mère. Le diable voulait tout empêcher comme à la Salette, comme à Ars, comme à Lourdes.

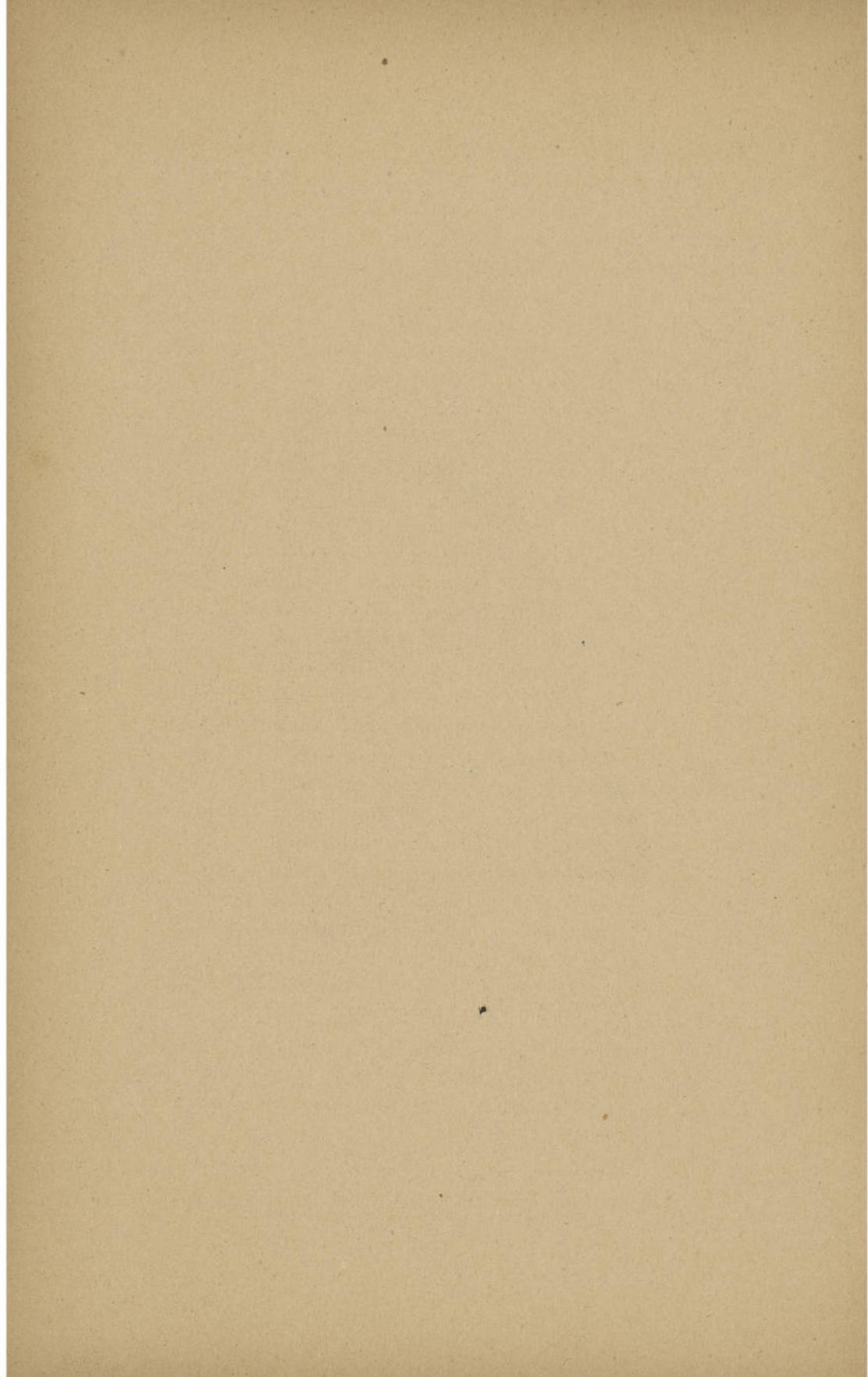
Aujourd'hui, grâce à l'évidente protection de Jeanne, les bons français de Domremy ont *bouté dehors* les radicaux, esclaves des francs-maçons de Neufchâteau. La loge de la sous-préfecture est *tombée elle-même en sommeil*, et ses pierres ont servi à restaurer l'église de Rouceux. Le maire actuel joue de l'harmonium à l'église et se fait honneur en protégeant les œuvres de son curé. Trente hommes accomplissent le devoir pascal et une congrégation de la Sainte-Vierge réunit presque toutes les jeunes filles de cette paroisse de moins de trois cents âmes. Pas un enfant de Domremy ne fréquente l'école laïque. Pour avoir des élèves, l'inspecteur a dû mobiliser trois ou quatre petites filles de Greux.

Bref, la paroisse se relève et, si vous écoutez les bons habitants, ils vous diront que c'est grâce à un nouveau curé d'Ars. Si l'excellent pasteur se froisse de cette appréciation, je lui rappellerai qu'elle est tombée d'une plume laïque, plus autorisée que la mienne (1).

(1) M. Ch. Charaux, professeur de philosophie à la Faculté de Grenoble.



MAISON DE JEANNE D'ARC



De l'église, les pèlerins se dirigent vers la chaumière où naquit la Pucelle. Elle est ravissante sous les grands arbres qui l'ombragent et sous les vignes vierges qui la festonnent. Un parc, entouré de grilles, s'étend sur la route et forme une entrée verdoyante et pittoresque. Une niche à baldaquin sculpté fait saillie au-dessus de la porte et un tympan du quinzième siècle la surmonte. La devise célèbre : **Vive l'abeur !** se trouve au haut de l'ogive, puis, au bas, cette autre inscription

+ Vive + le + roy + Loys +

se lit sur le linteau. Louis XI, de terrible mémoire, associé au souvenir de la douce et pure enfant, quel contraste !

Jusqu'à ces derniers temps, on avait eu le bon sens de garder à peu près intact ce sanctuaire de la patrie. Récemment, le conseil général des Vosges a décrété que l'on modifierait la partie haute de l'immeuble pour y installer un musée. Pourvu qu'on ne fasse pas du bric-à-brac et qu'on n'ébranle point le modeste et antique édifice !

De plus, le département, en 1878, a décidé le renvoi des bonnes Sœurs de la Providence de Portieux, qui, depuis 1820, étaient les gardiennes fidèles de la chaumière sacrée. Elles ont été remplacées par un vieux soldat qui traîne péniblement sa jambe de bois. C'est à cet érudit fin de siècle que l'on a confié le soin d'expliquer aux visiteurs toutes les particularités de l'édifice. Il a parfois des aperçus borgnes et il paraît quelque peu « chauve d'esprit, » comme aurait dit Dante. Il est convenable, quand des dignitaires du clergé ou de l'armée viennent visiter la maison ; mais lorsqu'il flaire quelque sectaire, plus ou moins borné, il lui coule dans l'oreille ces mots gros d'accusation : « Vous savez, ce sont les Jésuites qui ont brûlé Jeanne d'Arc !! »

A Lille, si l'on s'en rapporte au transparent qui rayonnait à la *Maison du peuple*, au jour de la fête de l'héroïne, ce sont les Frères de la doctrine chrétienne que nos socialistes chargent de ce forfait (1).

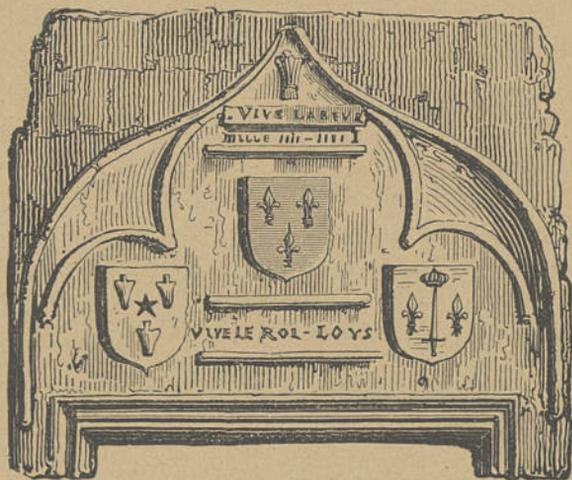
(1) Inutile de faire remarquer à nos lecteurs que les Jésuites ont été institués en 1534 et les Frères en 1680, deux siècles et plus après le supplice de Jeanne.

Pauvres Jésuites ! Il y a quelque temps, j'étais à Delft, en Hollande, dans la caserne où fut tué Guillaume d'Orange par Balthazar Gérard, en 1584. Je demandais à un naturel du pays que le hasard avait placé près de moi : « Sait-on, Monsieur, qui a armé le bras de l'assassin ? » L'indigène mit un doigt sur ses lèvres et me répondit avec son air le plus mystérieux : « Les Jésuites, Monsieur!... » Les ombres d'Eugène Sue, de Larousse et de Raspail ont dû tressaillir.

Nous pénétrons avec un religieux respect dans la pauvre demeure, nous saluons la chambre plus dénudée que les autres, dans laquelle une petite fenêtre projette un jour discret et pur comme un rayon d'aurore. C'est ici que la jeune fille eut quelques-unes de ses premières visions. Quiconque a visité la chaumière qui vit naître saint Vincent de Paul ou saint Benoît Labre, ou encore la petite maison de Bernadette à Lourdes, peut se faire une idée du parfum surnaturel qui embaume toute cette demeure. C'est le Nazareth de la patrie.

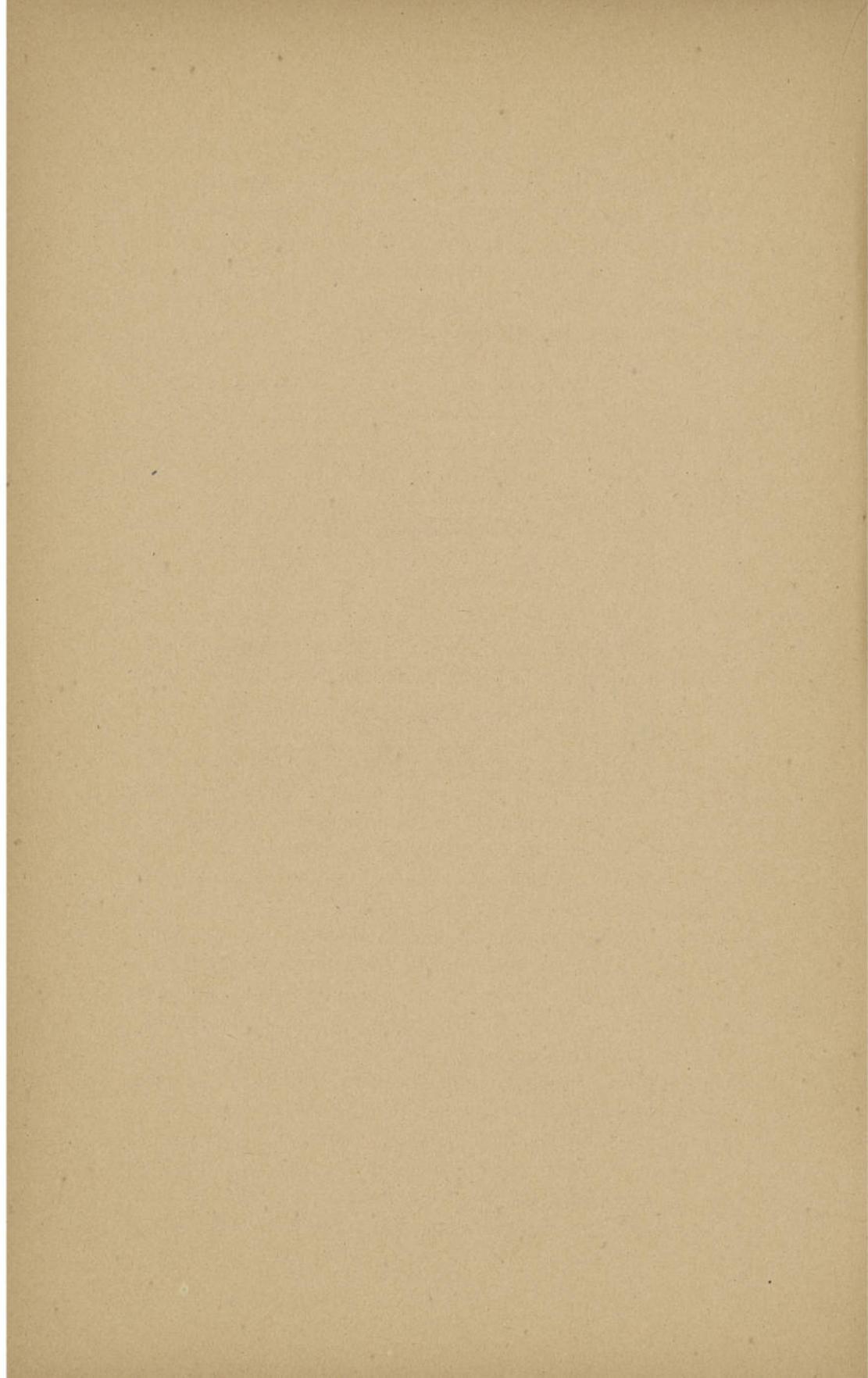
« L'église, la maison de la Pucelle, dit un éminent écrivain, deux souvenirs qui se touchent dans l'espace et dans l'histoire, aussi intimement unis l'un à l'autre que sa mission le fut à sa foi, que la patrie l'est, dans tous les temps et chez tous les peuples, au sentiment religieux ! La maison de Dieu est ici, basse, petite, assez mal éclairée, mais si pleine de souvenirs que tout y paraît beau, que tout y parle de Jeanne et de ses saintes. C'est là que s'est formée, sous l'œil de Dieu, dans la solitude et le silence, cette âme droite et pure, c'est là que les enseignements du prêtre ont déposé dans son cœur le germe des courageuses résolutions, dans son esprit les semences d'un bon sens qui étonne les plus hautes intelligences. On songe involontairement à ceux qui, en plein dix-neuvième siècle, parlent de reléguer ou de supprimer l'enseignement religieux et l'on se prend à sourire ; il sera beaucoup pardonné à plusieurs, en raison de leur profonde ignorance (1). »

(1) *Une journée à Domrémy*, par Ch. Charaux (1878).



FRONTISPICE

DE LA MAISON DE L'HEROÏNE



Celui à qui l'on doit pardonner tout d'abord, c'est l'instituteur du lieu, dont la maison est voisine de celle de Jeanne. En fait de balivernes historiques, ce pédagogue rend des points au gardien du monument. Les habitants en citent, sur place, des exemples extraordinaires.

La visite terminée, il est presque dix heures et la grand'messe va commencer à la basilique.



LA GRAND'MESSE



On se raconte en route qu'à huit heures Mgr l'archevêque a célébré la messe de communion. Dans une touchante allocution, M. le Vicaire général Sonnois, s'est emparé de l'apostrophe du prophète au peuple juif :

« *Israël, qu'as-tu fait de ton Dieu!* » Il l'applique à la France actuelle, avec une vigueur de pensée, un bonheur d'expression, une largeur de vue qui nous mettent littéralement sous le charme. C'est un réquisitoire impitoyable contre l'athéisme officiel sous lequel la pauvre France s'est laissé trop longtemps opprimer.

Mais l'orateur aime trop profondément son pays pour conclure à la condamnation de la coupable; et quand il se demande s'il faut désespérer, son cœur trouve un *non* énergique et bien français. « Désespérer, quand on foule cette terre de Domremy où poussa la dernière espérance de la France! Désespérer, quand on voit cette basilique qui chante le réveil de la foi et de l'esprit chrétien! Désespérer, quand on voit les mères de famille, groupées autour de *Notre-Dame des Armées*, verser leurs larmes et leurs prières, jamais! »

Pour la grand'messe, NN. SS. l'Archevêque de Cambrai et l'Évêque de Saint-Dié font leur entrée, précédés d'un

nombreux cortège, deux cents prêtres de Cambrai et de Saint-Dié confondus, les chanoines en habit de chœur.

En tête, la riche bannière que les Cambrésiens vont déposer à la basilique et qui doit être bénite par Mgr Sonnois séance tenante.

Sur un fond de riche velours bleu, on voit la reproduction du tableau de Notre-Dame de Grâce. L'image de la Madone est artistement brodée au petit point : les ors qui l'entourent la détachent comme une apparition. Le cadre du tableau, rehaussé de pierreries, imite le cadre véritable que la générosité cambrésienne a singulièrement enrichi. Au-dessus de la sainte Image brille la royale couronne. Dans le haut de la bannière, apparaît comme suspendue à une traverse de bois doré une banderolle formant lambrequin ; c'est une nouveauté d'un très riche effet. Autour du tableau serpentent de larges rinceaux brodés, qui entourent de leurs replis les écussons des chefs-lieux d'arrondissement du diocèse ainsi disposés : aux angles, les armes de Lille, Douai, Valenciennes et Avesnes ; au centre et de chaque côté de l'Image, les armes de Dunkerque et d'Hazebrouck. Celles de Cambrai figurent dans les rinceaux du bas, elles sont comme le support de l'Image vénérée. L'inscription du haut porte le titre de Notre-Dame : *Mater Divinæ Gratiæ, ora pro nobis.*

Le revers porte enlacées les armoiries de Jeanne d'Arc et celles de Mgr Sonnois, encadrées par la devise : « *Le Diocèse de Cambrai à Jeanne d'Arc, 1896.* »

Après la bénédiction, Mgr de Cambrai prend la parole avec cette voix vibrante qui sonne comme un clairon guerrier :

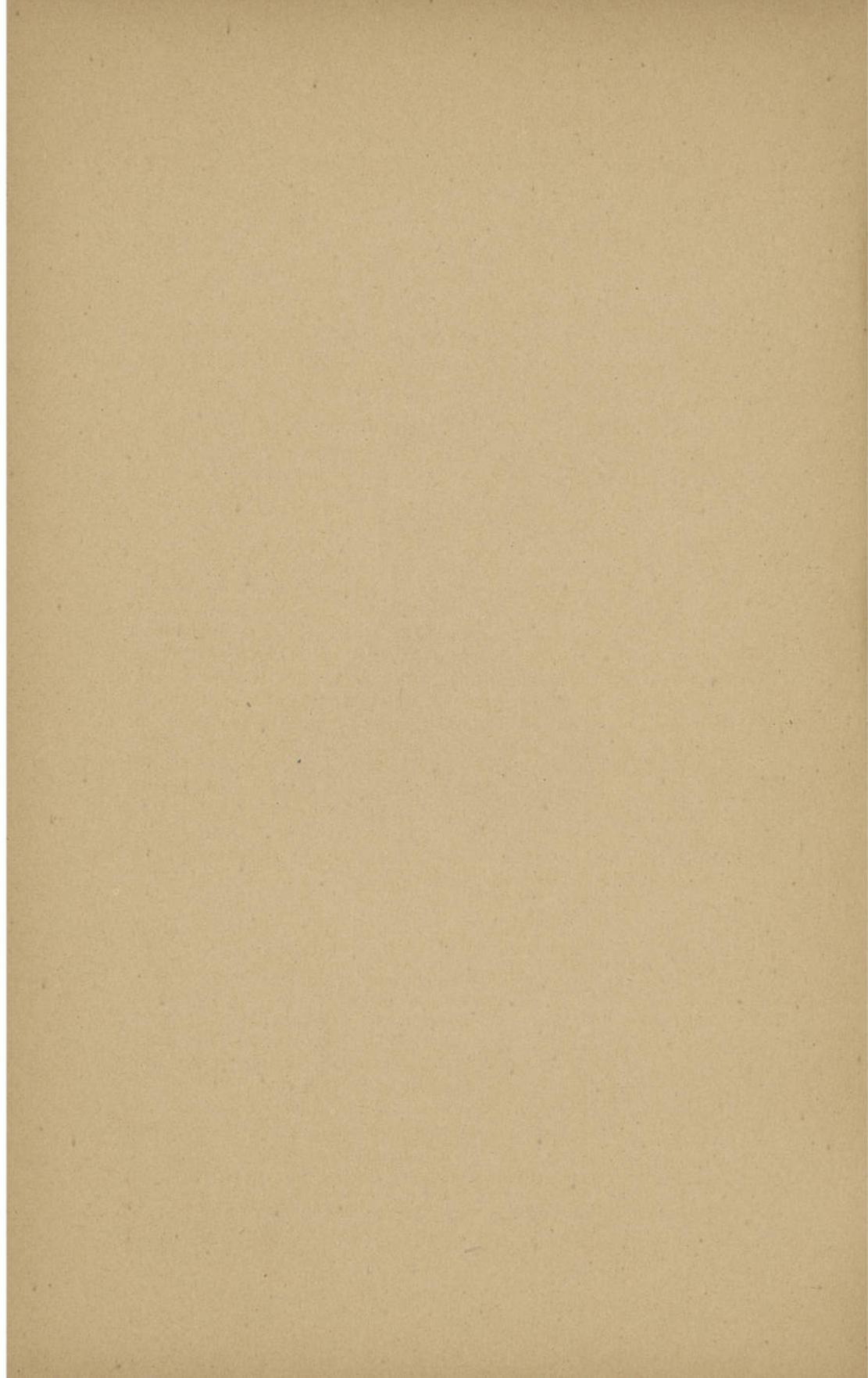
« Cette bannière est un *vexillum* militaire, s'écrie-t-il. C'est un drapeau.

» En effet, Rome ne nous a pas encore donné le droit de prier Jeanne d'Arc ; son nom n'est pas de ceux qu'on implore, mais de ceux autour desquels on se groupe. Serrés sous ce drapeau, nous affirmons deux choses, notre foi et notre patriotisme : ce sont des Chrétiens et des Français qui marchent à l'ombre de cet étendard, de ceux qui, à la suite de Jeanne d'Arc, sauront défendre la foi de leurs ancêtres et de la France. »



MONSEIGNEUR FOUCAULT

ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ



Le cantique : *Nous voulons Dieu!* plein de foi et de chrétienne énergie, retentit sous les voûtes de cette basilique inachevée, comme il a fait frémir les colonnes séculaires de Saint-Remi et de Notre-Dame de Reims. Par ce chant religieux et viril, le pèlerinage s'associe aux paroles de Monseigneur l'Archevêque.

A l'Évangile, Monseigneur Foucault monte en chaire et toutes les sympathies de l'auditoire vont d'elles-mêmes au jeune et éloquent prélat.

Nous sommes heureux de reproduire intégralement ce magistral discours, qu'il a bien voulu nous faire tenir :

MONSEIGNEUR,

C'est une grande et bien douce joie pour nous de vous revoir, après trois ans écoulés, dans ce diocèse qui fut le vôtre, et sur ce petit coin de terre où vous avez laissé de votre passage une empreinte si profonde, un si vivant souvenir. Mais assurément, la joie n'est pas moindre pour vous, Monseigneur, qui rencontrez ici tant de visages connus et aimés, et qui pouvez constater comment l'Œuvre de Domremy, forte de l'impulsion que Votre Grandeur lui a donnée, a continué sa marche et approche du terme. Si notre chère Œuvre, en effet, a ressenti douloureusement le contre-coup inévitable de la mort d'un Évêque et du long veuvage d'un diocèse, votre arrivée, Monseigneur, changea promptement la face des choses, votre ardeur ranima les plus hésitants et votre sens profond découvrit bientôt le seul moyen d'assurer la vie et la prospérité d'une si noble entreprise, en lui donnant un but à la fois patriotique et religieux, national et catholique : la prière pour l'armée française. Permettez-nous, Monseigneur, de vous renouveler en ce moment l'hommage de notre sincère gratitude.

I

Et vous, mes Frères, que vous dirai-je, puisque vous voulez encore, après les chaudes et vibrantes paroles de ce matin (1), entendre de ma bouche quelques paroles d'édification et d'encouragement? — *Estote fortes in bello* : Soyez forts, soyez vaillants, dans les saints combats, où vous appelle la nécessité de défendre votre foi, où vous guidera l'exemple de celle que vous venez honorer ici.

D'ailleurs, mes Frères, n'est-ce pas l'invitation que semble vous adresser cette bannière si merveilleusement belle, puisque votre vaillant Archevêque, pour la bénir, a voulu emprunter les paroles liturgiques dont l'Église se sert pour la bénédiction des étendards guerriers?

(1) L'allocution de M. le Vicaire-général Sonnois à la messe de communion.

Ah! la guerre, la guerre sainte, c'est aujourd'hui, comme toujours, et plus que jamais, le devoir de tout chrétien. Sans doute, ce ne sont plus, comme au temps de Jeanne d'Arc, nos frontières territoriales qui sont envahies, quoique pourtant, hélas! la terre que nous foulons ici soit encore meurtrie et pour ainsi dire saignante d'une cruelle blessure. Mais ce sont nos frontières morales qui sont dévastées par l'impiété; ce sont les belles provinces de notre antique patrimoine religieux qui ont été livrées aux incursions des ennemis de Dieu et de l'Église. Tout est battu en brèche parmi nous. L'âme de l'enfant arrachée à la divine influence du Christ, la criminalité de l'adolescence marchant d'un pas égal avec la diffusion de l'enseignement sans Dieu, la sainteté du mariage outragée, le foyer domestique privé de sa nécessaire et féconde stabilité, nos grandes œuvres catholiques attaquées dans leurs sources et menacées de ruine, enfin l'athéisme officiel élevé à la hauteur d'un dogme : tel est le lamentable tableau souvent retracé par nos orateurs et toujours si malheureusement exact.

Or, comment expliquer un si déplorable état de choses? Est-ce que la France, prise dans la masse, a voulu et veut encore cesser d'être chrétienne? Non, mes Frères. Toutes ces ruines morales si promptement amoncelées ne sont pas l'œuvre de la France elle-même, mais d'une infime minorité de sectaires, qui, s'élançant de leurs antres plus ou moins ténébreux, ont déclaré la guerre à Dieu, grâce à la peur qu'ils inspirent aux uns, grâce aux ambitions des autres qu'ils servent, grâce surtout à l'inertie, j'allais dire à la complicité d'un trop grand nombre. Invasion d'un côté, défection de l'autre, et voilà la France morale d'aujourd'hui placée dans la situation où se trouvait la France territoriale du temps de Jeanne d'Arc. Eh bien, mes Frères, ce que Jeanne a fait pour délivrer le sol français du joug de l'étranger, elle le fera, si nous le voulons, pour délivrer les âmes françaises d'un joug impie, si étranger, lui aussi, à nos sentiments et à nos traditions. Ce que la Pucelle disait à ses soldats pour les jeter dans la mêlée, elle nous le redit à nous, soldats de Dieu, pour nous lancer dans l'arène : *En avant; entrez hardiment, tout est vôtre!*

Tout est vôtre, mes Frères, si vous consentez à sortir de votre inaction, à vous montrer ce que vous êtes, chrétiens convaincus, et surtout ce que vous devez être, chrétiens militants, prêts à tous les sacrifices, capables de tous les héroïsmes, pour imposer silence, pour barrer le passage à une poignée de mécréants, dont notre faiblesse fait toute la force, dont notre inertie explique tous les succès.

Mais surtout, mes Frères, qu'on ne s'y méprenne pas, ou plutôt qu'on n'affecte pas de s'y méprendre, en attribuant à nos revendications, dans l'ordre religieux, l'arrière-pensée d'un calcul politique. Non, nous ne sommes pas, nous ne serons jamais des révoltés. Nous sommes des Français et des catholiques, des Français soumis aux justes lois de la Patrie, des catholiques saintement attachés aux préceptes de la religion. C'est dans cette loyale attitude que nous voulons marcher tout à la fois sous le drapeau de la France et sous l'égide de l'Église. Oh! puissiez-vous, mes Frères, par vos prières et par vos efforts, vous, prêtres, par votre zèle et par vos vertus, vous, simples fidèles, par votre générosité

et par vos saints exemples, arrêter enfin les progrès de l'impiété parmi nous, pour assurer dans la Patrie heureuse et prospère le triomphe et la paix de la Religion !

II

Si l'Église pleure sur les victimes de la guerre impie que le démon fait aux âmes, elle pleure aussi, et elle prie, sur la tombe des soldats qui meurent au service de la Patrie. Le sort de tant de jeunes hommes, moissonnés à la fleur de leurs jours par le glaive des combats, attendrissait le cœur de la Pucelle. Sa foi de chrétienne s'alarmait plus encore sur les destinées éternelles de ceux qui périssaient à ses côtés. Aussi, après le zèle qu'elle déployait pour ne mener au combat que des soldats confessés et absous, sa préoccupation la plus vive était-elle de prier et de faire prier pour l'âme de ceux qui avaient succombé. De là ce désir qu'elle avait fait exprimer au Roi : que des chapelles fussent élevées, dans lesquelles on prierait pour les soldats morts sous les drapeaux.

C'est ici, mes frères, que ce vœu devait enfin être réalisé, après quatre siècles d'un incroyable oubli ; c'est ici que devait s'élever sur les pentes du Bois-Chenu le sanctuaire de la prière pour l'armée. Et c'est vous encore, Monseigneur, qui avez exaucé le vœu de la Pucelle, en établissant ici le siège officiel de l'Œuvre des Tombes Militaires et la Confrérie de Notre-Dame des Armées ; de telle façon que la prière monte sans cesse, de ce coteau béni, pour les morts et pour les vivants, pour ceux qui servent dans les armées de la France et pour ceux qui meurent à son service. Aussi notre œuvre a-t-elle conquis dès son apparition le cœur de toutes les femmes, de toutes les mères, qui sont heureuses de nous envoyer le nom d'un fils pour l'inscrire sur notre livre d'or et mettre ses années de caserne sous la sauvegarde de Jeanne d'Arc, heureuses encore, dans leur deuil, de le faire placer dans nos diptyques funèbres, pour lui assurer la prière des chapelains de Jeanne d'Arc.

Mes frères, je termine. Il y a quelques semaines, je saluais ici, comme une avant-garde, un groupe de pèlerins venant de Paris et conduits par l'Œuvre de sainte *Philomène*. Aujourd'hui, c'est le défilé des régiments qui commence avec le diocèse de Cambrai. Vous êtes vraiment dignes, mes frères, de marcher à la tête de la grande armée catholique, dont les bataillons viendront ici, l'un après l'autre, incliner leur bannière devant l'image de la Pucelle. Vous êtes les premiers en France par l'ardeur de votre foi et par votre dévouement à toutes les œuvres. Vous êtes surtout les premiers ici, par la générosité sans égale que vous avez témoignée.

La richesse des offrandes recueillies par vos comités, la multitude de vos fils enrôlés dans notre Confrérie, l'entrain de vos jeunes zéloteurs et zélatrices, l'intelligente activité de vos directeurs diocésains, le dévouement pour nous de votre archevêque vénéré, tout vous assigne une place de choix parmi les amis de notre œuvre, tout

vous assure un souvenir plein de reconnaissance dans le cœur des missionnaires du Bois-Chenu et dans celui de l'évêque de Domremy.

Soyez-donc, mes frères, remerciés et bénis.

L'auditoire tout entier est sous le charme de la parole de ce jeune et courageux prélat. Le Nord, qui l'a déjà entendu et applaudi, le reverra encore et l'aimera toujours. La Messe se continue et mille voix entonnent le *Credo*. C'est la seule réponse que puissent se permettre dans le temple ces fidèles et ces prêtres, qui expriment ainsi leur foi dans l'avenir de l'Église et la certitude du triomphe final.



VISITE A LA BASILIQUE

Mais voici que des photographes improvisés nous guettent au sortir de l'église. Accroupis comme des sphynx sur des colonnes inachevées, ils braquent sur nous leurs instruments et leurs regards. Nous nous groupons autour de nos évêques. La bannière de Cambrai brille au fond du tableau, portée par M. l'abbé Delval, un enfant de la cité cambrésienne et de l'*Alma Mater* lilloise : toutes deux sont bien représentées. Ne bougeons plus : c'est fait.

Entrons maintenant avec les pèlerins sous le clocher monumental de la basilique et plaçons-nous devant le magnifique groupe de M. André Allar. Le Père Létendard, qui se multiplie, nous explique toutes les beautés artistiques de cette œuvre incomparable. On viendrait à Domremy exprès pour la contempler.

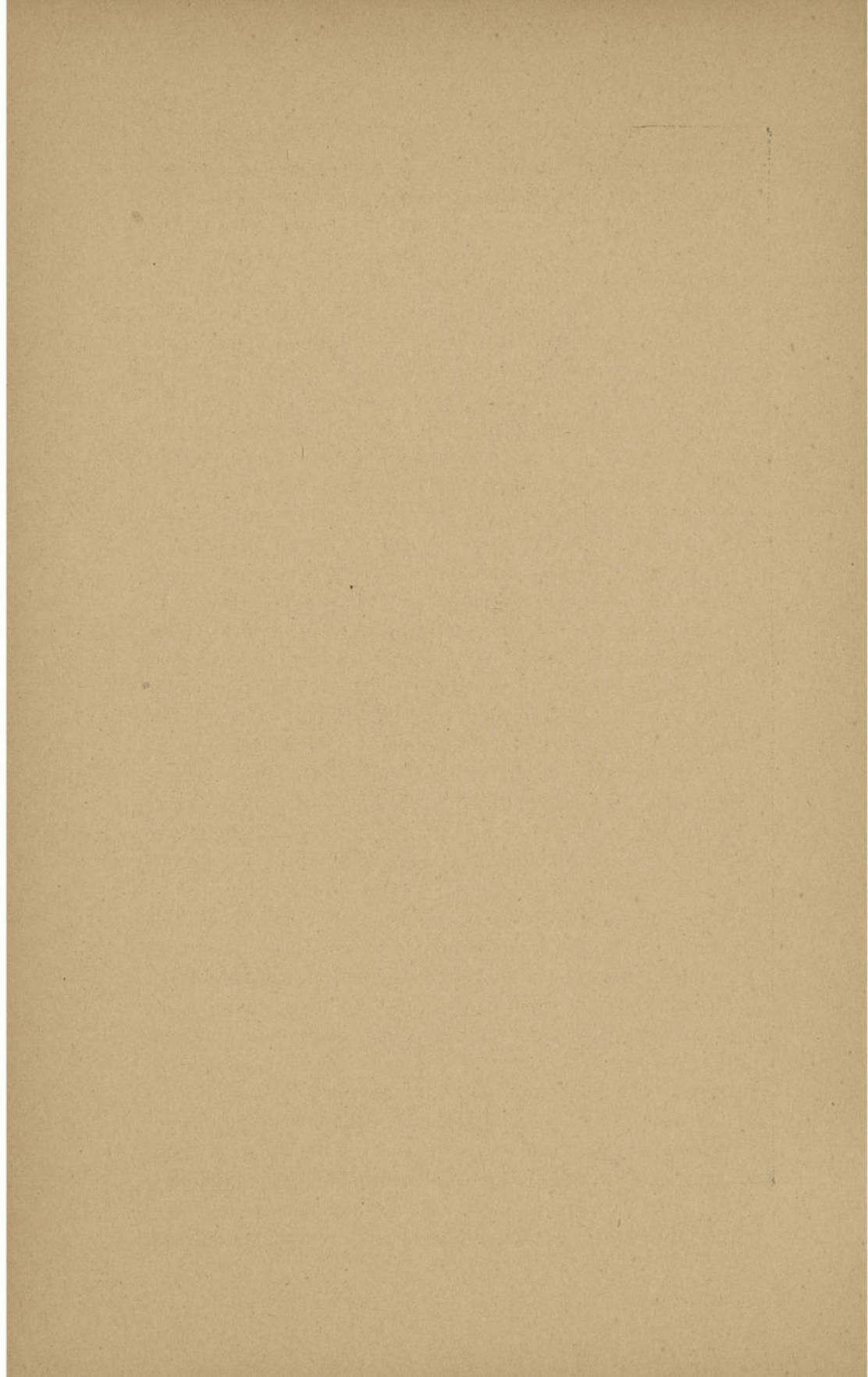
Ah ! comme je comprends les exclamations et les enthousiasmes d'un critique. M. Elzéar Rougier est un fils du Midi, c'est vrai, mais tous les pèlerins du Nord qui sont des artistes pensent comme lui et s'écrient avec lui : « Mais elle parle, cette statue ! Ce marbre, c'est de la chair ; vous allez voir qu'elle va vous raconter ce que lui disent les voix. Car c'est



STATUE DE JEANNE D'ARC

A LA BASILIQUE DE DOMREMY

(Œuvre d'A. Allar)



ainsi qu'elle est faite, les genoux fléchissant de surprise, d'ivresse, de peur à la fois; la poitrine haletante, si haletante que les médailles et la croix qu'elle y porte en semblent presque remuer. Le bras gauche s'élève au ciel pour dire : Que me veut-on? la main droite se ferme en coquillage pour mieux écouter; les yeux, le front regardent très loin, dans l'infini du firmament : un éclair les illumine. Toute cette figure de paysanne tourne au séraphique. C'est encore une jeune fille qu'on voit, dans toute sa magnifique innocence, mais c'est déjà la sainte qui étonnera le monde de son rayonnement, mais c'est déjà la guerrière, dont la taille est faite pour la cuirasse et la main pour l'étendard et l'épée.

« En effet, la quenouille est tombée à terre, sur le gazon; les agneaux se sont écartés. Adieu, quenouille; adieu, brebis! la pastoure a terminé son rôle. Et je comprends bien le frisson qui secoue l'élue; frisson d'effroi et d'allégresse. Elle ne sait pas encore tout, mais elle devine, c'est déjà la vision du pays sauvé, de la gloire française. Mais, si ce n'était pas elle, au moins, la libératrice! Voilà ce qu'elle semble demander dans son effrayant bonheur. Hélas! sa robe a déjà des plis de drapeaux : saint Michel, tout bardé de fer, est là qui lui offre l'étendard; sainte Catherine, l'épée; sainte Marguerite, le casque. Il n'y a plus à reculer, la dextre de l'Archange se dresse, douce, mais irrésistible, indiquant le vouloir miséricordieux et inexorable de Là-Haut. »

Puis l'éloquent Père Supérieur nous conduit vers le belvédère naturel qui surplombe la vallée. Il monte sur un gros bloc de pierre blanche et nous fait admirer les environs. « Devant vous, dit-il, de l'autre côté du fleuve, c'est le mont Jouan ou le mont Julien. C'est là que, d'après la tradition, Julien l'Apostat fit martyriser le saint diacre Elophe, dont vous voyez l'église monumentale au pied de la colline, à droite. A gauche, c'est Notre-Dame de Beauregard, qui reçut autrefois les purs hommages de Jeanne et de sa sœur aînée Catherine. Cette chapelle domine tout le vallon de la Meuse, et la contrée voisine s'y rend en pèlerinage à certains jours.

» Vous avez tous entendu parler de l'ouvrage du capitaine

Driant, neveu du général Boulanger? Il est intitulé : *La Guerre de demain*. C'est une description imaginaire, mais intelligente, des péripéties de la prochaine campagne. D'après lui, c'est dans cette plaine qui s'étend devant vous, que se livrera la bataille décisive. L'envahisseur sera écrasé par les feux croisés des forts de Pagny et de Bourlémont, en face de la basilique de Jeanne d'Arc. Guillaume II périra sous le sabre des cuirassiers français. Waterloo et Reischoffen seront vengés d'un seul coup. »

A voir le geste vibrant du Père Létendard, à entendre sa voix de commandement, on se souvenait involontairement qu'il avait porté le fusil pendant l'année terrible. On se disait : « Il a encore sur le cœur la balle qu'un Prussien lui a logée... dans la main. Au cours de la mêlée future qu'il nous décrit avec tant de *furia*, le Père sera bien tenté de reprendre son mousquet de 1870. Mais les canons de l'Église !... » Et là-bas, dans le lointain, il nous semblait voir passer, emportés dans une charge épique, les cuirassiers de Ney et ceux de Mac-Mahon. Les casques et les cuirasses étincelaient au soleil de la victoire ; les Allemands fuyaient éperdus. Et il nous fallait appeler à la rescousse toute notre charité chrétienne pour ne pas nous écrier : Ainsi soit-il !

Le Père descend de son piédestal, j'allais dire de son tré-pied, pendant que nous restons en contemplation devant ce vallon de la Meuse qui a vu et qui verra de si grandes choses. Ceux d'entre nous qui savent beaucoup de vers, et qui les disent bien, se répétaient la strophe d'un de nos poètes nationaux :

« Chez nous, Français, les fils de la Chevalerie,
Une femme, une vierge a sauvé la patrie ;
Son âme y ressuscite à l'heure du danger,
Son nom est le défi qu'on lance à l'étranger,
Car la race des Francs, que tout Calvaire attire,
S'aime et se reconnaît dans Jeanne la Martyre. »

Ceux-là prophétisaient un avenir que Dieu rendra peut-être prochain. L'âme de Jeanne d'Arc devenant celle de tous les patriotes français, l'oubli des vieilles querelles devant

l'étranger, l'union de tous dans les sentiments les plus chevaleresques et les plus généreux, quel rêve ! quel idéal !

D'autres pensaient au passé, aux désastres de 1870, à cette Alsace-Lorraine qu'on devine par dessus la ligne bleue des Vosges, à la France *irredenta*. Ils songeaient à ces beaux vers que notre compatriote, M. l'abbé Guillemot, curé de Marcq, avait écrits, sur l'album de la Basilique, quelques jours avant de mourir subitement :

Ah ! si Metz avait eu naguère
Sa Jeanne dans la sombre guerre,
Metz serait restée aux Français.

Pendant ce temps, les prêtres du diocèse de Saint-Dié entourent Monseigneur Sonnois et lui apportent l'hommage de leur profond respect et de leur vive sympathie. Ils lui expriment toute l'admiration qu'ils éprouvent pour le champion de la liberté religieuse, sur lequel toute la France a maintenant les yeux fixés.

Sa Grandeur répond : « Mes chers amis, je n'ai pas tant de mérite. Soutenu comme je l'ai été par l'énergie, la générosité et les sympathies de tous les catholiques du Nord, il m'était facile d'aller de l'avant. J'étais sûr d'être suivi jusqu'au bout sans hésitation par tout mon clergé et tout mon peuple. De nouvelles luttes nous attendent peut-être. Il ne s'agit pas pour nous d'être *intangibles*, il s'agit d'être *irréprochables*. »

Des applaudissements unanimes accueillent ces paroles pleines de vraie modestie, de courageuse franchise et d'énergique résolution.

Mais les pèlerins se sont déjà dispersés sous les tentes pour prendre leur repas. Monseigneur s'entoure des chanoines et des dignitaires des deux diocèses, ainsi que des principaux organisateurs du pèlerinage, et dine dans la maison des missionnaires.

Au dessert, le R. P. Létendard adresse un toast chaleureux à ses illustres hôtes, associant dans son affection et sa reconnaissance les deux prélats, celui qui a commencé l'œuvre, et celui qui la continue si bien.

Mgr Foucault porte la santé du « premier grenadier de France, » dans la lutte actuelle pour la défense des libertés religieuses. Faisant allusion aux mesures dont Mgr Sonnois est menacé : « L'épée de Damoclès, dit-il, est suspendue sur votre tête, Monseigneur. J'ai l'espérance qu'elle ne tombera pas, mais uniquement parce que ce serait une chute ridicule... »

Mgr l'Archevêque répond et soulève de chauds applaudissements ; puis il revient à l'œuvre qui lui est si chère : « En quittant Saint-Dié, dit-il, l'un de mes regrets les plus vifs était d'abandonner l'œuvre de Domremy ; mais ce regret n'a pas été de longue durée ; j'ai su qu'elle tombait en bonnes mains... Et puis, je pouvais, grâce à la générosité des catholiques du Nord, continuer à travailler non moins efficacement à cette œuvre si française, si nationale... Je connais mes Cambrésiens : quand ils ont commencé, ils ne s'arrêtent jamais à mi-chemin. Donc, je suis bien tranquille, l'œuvre de Jeanne d'Arc aura son couronnement.

« — Voyons, Monsieur Hécart, à combien sommes-nous arrivés comme offrandes du *sou de Jeanne d'Arc*? A 40.000 francs, n'est-ce pas? »

« — A peu près, Monseigneur. »

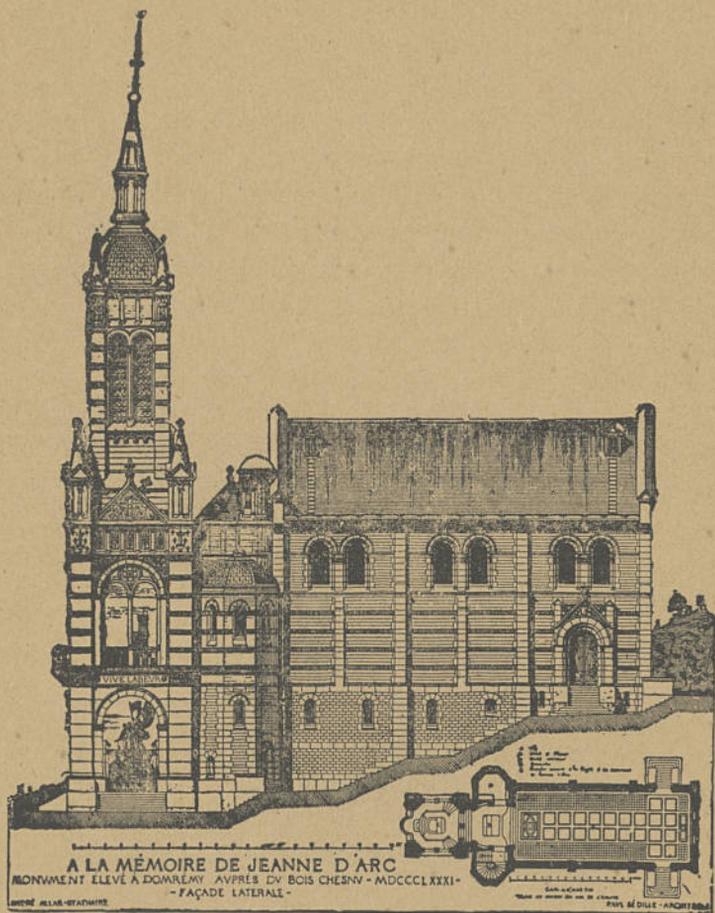
« — Mais vous ne vous arrêterez pas là? »

« — Nous nous arrêterons à 100.000 francs, Monseigneur. »

« — Sans compter l'autel, bien entendu ; il est déjà commandé et le devis ne doit pas être inférieur à 30.000 francs (1). »

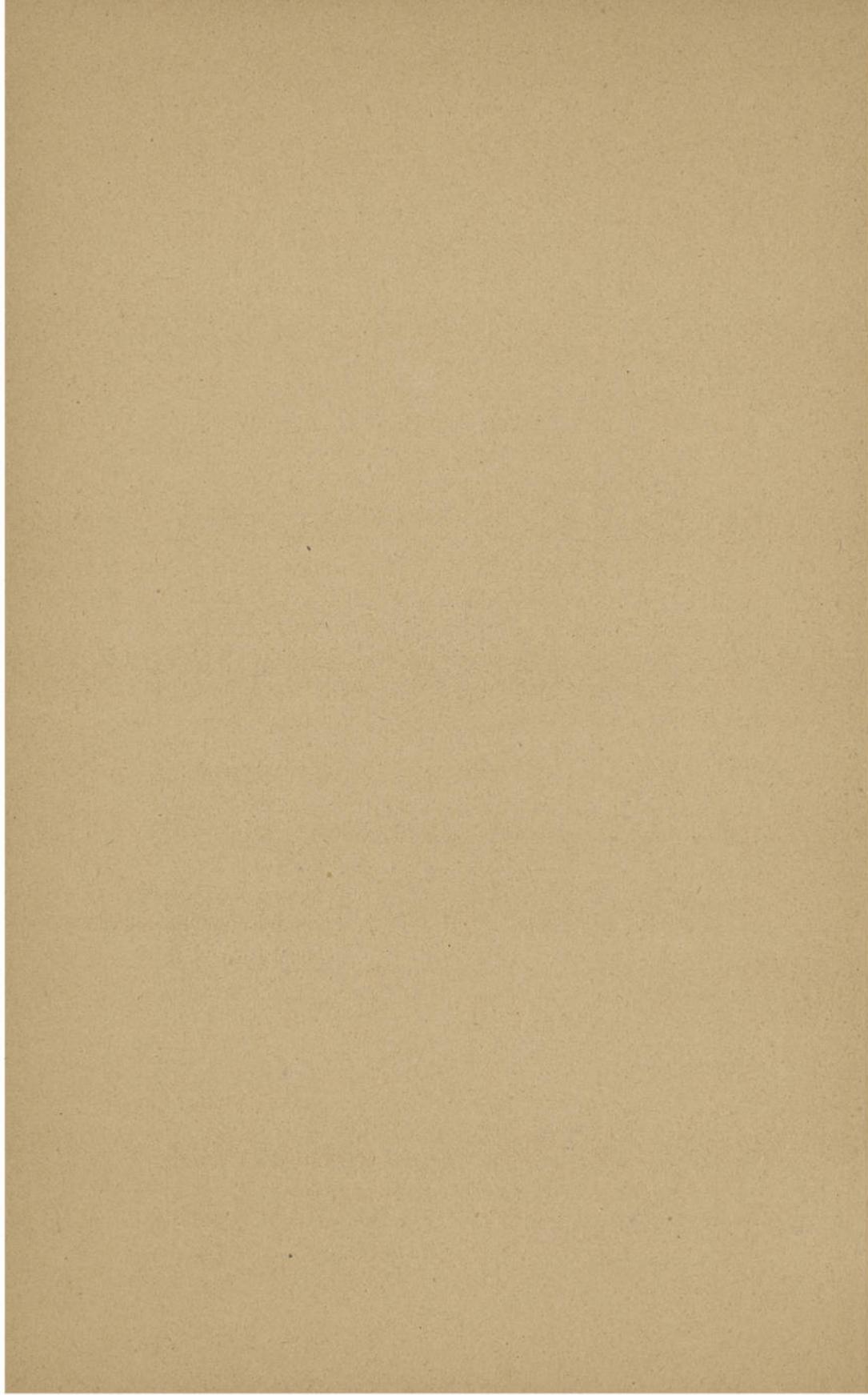
(1) *Semaine religieuse de Saint-Dié*, sous la signature de M. Ch. Pierrefite.





BASILIQUE DE DOMREMY

(ÉTAT ACTUEL)



L'APRÈS-MIDI

Nos amis visitent d'abord la crypte consacrée à Notre-Dame des Armées et dans laquelle les Pères célèbrent tous les jours la sainte Messe pour les soldats de la France, vivants ou défunts.

C'est Jeanne d'Arc qui autrefois a demandé cette grâce au roi qu'elle avait sauvé ; c'est Mgr Sonnois qui, après quatre siècles, a réalisé ce désir. Cette sainte, religieuse et patriotique pensée frappe nos pèlerins, qui s'inscrivent en foule sur les registres de la Confrérie et qui recommandent les jeunes gens de leur famille qui sont sous les drapeaux. Les dames et les jeunes filles demandent à être admises comme *Sœurs de Jeanne d'Arc*.

L'œuvre appelle le souvenir de l'ouvrier, par une association d'idées toute naturelle. L'architecte de l'édifice, nous dit-on, est M. Sédille, de Paris, qui aime la Pucelle jusqu'à lui sacrifier une partie de ses émoluments, ce qui est rare... même chez les artistes. C'est lui qui veut faire peindre à ses frais les grands panneaux de l'église supérieure. Le transept et le chœur sont encore à faire, mais le clocher s'achève et l'on peut croire que, dans quatre ans, l'œuvre sera magnifiquement terminée.

De plus, les Pères ont le dessein d'établir, de l'autre côté de la basilique, un orphelinat militaire qui fera le pendant de leur maison. Ces enfants seront comme les petits pages de Jeanne d'Arc, émules de ce Louis de Contes qui l'accompagna dans ses campagnes victorieuses. Les Sœurs de la Présentation de Broons, attachées déjà à la Basilique, serviront de mères aux plus jeunes. Broons, c'est en Bretagne, la patrie du héros de Cocherel, de celui qui, avec l'héroïne de Domremy, combattit le plus victorieusement les Anglais : dans la

personne de ses compatriotes, Duguesclin est venu visiter et aider Jeanne d'Arc (1).

Tous ces bâtiments, orphelinat et résidence, encadreront la basilique, couronneront la vallée et se développeront sur une façade de cent mètres dans un ensemble des plus majestueux.

Nous ne craignons point d'être indiscret, en annonçant que les Carmélites de Lyon vont venir s'installer à mi-côte du *Bois-Chesnu*, et nous ne pensons pas être mauvais prophète, en prédisant que bientôt cette hauteur ressemblera à la colline de Fourvières, cette « isle sonnante » où retentissent sans cesse les cloches de vingt maisons religieuses.

Mais le salut qui doit être célébré à l'église paroissiale nous appelle. Les rues de Domremy sont décorées aux armes de Mgr Sonnois et de Mgr Foucault. Les évêques arrivent, et le vénérable curé souhaite la bienvenue, en termes émus, à Leurs Grandeurs.

Mgr de Cambrai, qu'il a particulièrement félicité de la pensée qu'il a eue de faire prier pour les soldats dans la Basilique du *Bois-Chesnu*, répond avec une délicatesse exquise :

« Vous avez beaucoup parlé des autres, Monsieur le curé, dit-il, mais vous avez oublié un ouvrier qui, avant mon prédécesseur, avant même Mgr Dupanloup, a travaillé sur un terrain plus modeste, a su préparer le présent et prévoir l'avenir. Cet ouvrier, je ne veux pas le nommer, car son humilité est de celles qu'un simple mot d'éloge effarouche toujours. Mais je prie le Seigneur qui aime les humbles de le garder encore longtemps dans sa chère paroisse de Domremy, à laquelle il consacre tout son temps, toute son intelligence et tout son cœur (2). »

« Qui m'aime me suive, » s'écrie le Père Marchal, et un groupe de 200 pèlerins se dirige à travers les coteaux et les bois vers N.-D. de Bermont, ermitage situé au nord du village. La Pucelle venait souvent prier au pied d'une antique

(1) Les Sœurs de la Présentation de Broons ont leur noviciat dans le manoir même de Duguesclin. Tous les Pères actuels sont des fils de la Bretagne.

(2) Nous tenons tous ces détails, avec plusieurs autres, de la bienveillance de M. l'abbé Mourot, Chevalier du Saint-Sépulcre, et auteur de plusieurs ouvrages distingués, relatifs à Jeanne d'Arc, sa compatriote.

statue de Marie, que l'on vénère encore aujourd'hui. Elle y apportait des cierges chaque samedi, et se faisait parfois railler amicalement par ses jeunes compagnes qui trouvaient sa dévotion exagérée. L'inscription de la vieille cloche du XIII^e siècle, écrite en caractères gothiques, a exercé longtemps la patience et l'érudition des archéologues; elle est ainsi conçue: « *Ave, Maria, Dea armongt.* » Peut-être doit-on se contenter de la lire tout simplement: « Je vous salue, Marie, vierge de ce mont. » Des savants y ont vu ces mots en abrégé: « *Ave, Maria, Dea armatorum, omnis nationis Galliarum.* » C'est pousser un peu loin la liberté d'interprétation. Le lecteur jugera.

Les pèlerins ne s'attardent pas à ces détails d'érudition. Ils boivent pieusement à la fontaine, et accordent un souvenir à la tombe de M. Saincère, l'ermite de Bermont, mort en 1848. On lit sur la pierre sépulcrale l'inscription suivante, œuvre d'un académicien, paraît-il :

Fixé dans l'ermitage où Jeanne d'Arc m'appelle,
Et plein du souvenir d'un courage si beau,
J'entourai de respect sa modeste chapelle.
Passant, qui que tu sois, respecte mon tombeau.

Les vers de Mollevaut sont peut-être médiocres, mais le sentiment est louable et le vœu du défunt a été exaucé.

Au retour, nos compatriotes visitent le petit pensionnat de Domremy. Quand les religieuses de la Providence, si connues et si appréciées à Lille, furent chassées brutalement de l'école du village par les séides de Jules Ferry, elles passèrent par un moment de terrible angoisse. Le bon curé aurait voulu lutter et fonder une école libre, mais le nerf de la guerre manquait totalement. Heureusement, la foi de Jeanne d'Arc, celle qui transporte les montagnes et qui attire toutes les bénédictions, brûlait dans tous ces cœurs d'apôtres. On bâtit une classe, on vécut... de privations, on se logea comme on put, malgré les oppositions des uns et les pusillanimités des autres.

Aujourd'hui, ce n'est plus seulement une école qui instruit toutes les jeunes filles de Domremy, c'est un pensionnat

florissant, c'est un ouvroir modèle : nous les avons visités, et nous avons eu les larmes aux yeux. Jeanne est la protectrice des mères et des enfants. La digne supérieure la propose à l'imitation des jeunes filles, comme une sœur aînée ou une élève d'élite. Elle en parle dans des termes qu'emploierait une mère, et ces expressions : « *Notre Jeanne, notre chère Jeanne,* » reviennent sans cesse sur ses lèvres. Cette maison bénie, où tout respire le bon ton, la simplicité et la modestie, nous a paru digne de l'héroïne et de sa paroisse natale : c'est son meilleur éloge.

Nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. Citons les vers qu'un de nos meilleurs poètes chrétiens a consacrés à l'école Jeanne d'Arc... de Domremy. L'auteur met ces strophes sur les lèvres des jeunes filles :

L'UNE D'ELLES (*à voix basse, à ses compagnes*)

Souvent le soir, il m'arrive de croire,
(C'est un secret, je ne le dis qu'à vous),
Que Jeanne d'Arc dont nous lisons l'histoire,
Sans se montrer vit encore parmi nous.
N'en dites rien, car on me croirait folle ;
Mais j'ai les yeux bien ouverts, et parfois
J'ai cru la voir dans notre chère école,
Prendre à nos sœurs leur habit et leur voix.

UNE AUTRE

Moi, certain jour, je l'aperçois qui prie
Devant l'autel où le Ciel lui parla ;
Sans détourner son regard de Marie,
Elle m'appelle et me dit : « Mets-toi là . »
Qui l'eût osé ? Je tombai sur la pierre,
Au plus obscur des recoins du saint lieu ;
Mais je sentis que toute ma prière
Avec la sienne allait monter vers Dieu (1).

Devant l'école passait autrefois le *ruisseau des trois fontaines*, « faible et dernier effort de quelque naïade expirante. » Ce ruisselet a fait couler des flots d'encre. Il servait de limite entre la province de Champagne et le duché de Bar. On l'a détourné de son cours dans la suite des temps et les

(1) ANTOINE DE LATOUR. *Pèlerinage au pays de Jeanne d'Arc.*

savants se demandent si Jeanne est née *champenoise* ou *lorraine* (1). Je n'ai ni attrait, ni compétence, pour juger cette question. *A priori*, et sans discuter, je suis de l'avis du vieux poète François Villon :

Sur Jeanne, la bonne Lorraine,
Qu'Angloys bruslèrent à Rouen.

Nous revenons sur nos pas vers la Basilique, nous traversons de nouveau le village en longeant de vieilles maisons, dont la plupart sont contemporaines de la Pucelle, et nous remontons le coteau du *Bois-Chesnu*.

Non loin du vignoble qui appartenait autrefois aux parents de Jeanne, nous rencontrons, au flanc de la colline, l'endroit où se trouvait la *fontaine des groseillers*, dont on parle au procès de l'héroïne. Une simple borne en marque l'emplacement. Tout au haut de la route, vis-à-vis de la maison des Pères, suinte à travers les hautes herbes la *fontaine de la Pucelle*, où Jeanne allait souvent abreuver ses brebis. A cinquante mètres de là, se trouve le nouvel arbre des fées. Il remplace le hêtre ancien, brûlé par les Suédois au xvii^e siècle. Il est souvent question de cet arbre dans les accusations de Rouen, car les juges anglais ne voulaient voir dans l'histoire de l'héroïne que sorcellerie et maléfices, et l'on disait que les fées hantaient le hêtre séculaire. « Je ne les ai jamais vues, répond naïvement Jeanne devant le tribunal, mais j'ai souvent chanté et dansé sous l'arbre des Dames avec les autres enfants (2). » Plus tard, c'est là que la future libératrice eut quelques-unes des visites (3) de ceux qu'elle appelait « ses frères de paradis. »

Des prairies, on passe devant la croix gigantesque de Jérusalem, puis on monte par les lacets de la Basilique jusqu'au *Bois-Chesnu*. Rien n'est délicieux comme une promenade dans

(1) M. l'abbé Mourôt, le savant curé de Laveline, a écrit un volume de 280 pages sur cette question. Il est intitulé *La bonne Lorraine et la grande Française*. — Voir aussi le discours de Mgr Turinaz, le 20 juin 1890, et la brochure de M. le chanoine Nalot, de Saint-Dizier, 1894, qui soutient l'opinion contraire.

(2) Quicherat, *Procès de condamnation*, t. I, p. 67.

(3) *Ibid.* p. 211; t. II, p. 436.

ces sentiers ombreux où les chênes, les érables et les hêtres sont unis par des vignes vierges et des lianes longues et flexibles. La mousse, les campanules, les anémones et les rosiers tapissent le sol. L'art n'a rien fait pour embellir cette forêt vierge; tout y est simple et naturel, rien n'a dû y changer quant à la physionomie générale, depuis le quinzième siècle, et c'en est le charme souverain. N'est-ce pas l'image de la naïve et candide bergère qui y mena autrefois son troupeau? L'influence qu'elle exerce sur bien des âmes ne dépend-elle pas de son naturel parfait, de l'exquise et droite simplicité qui fait le parfum de sa vie? Il semble que l'on comprend mieux Jeanne, quand on relit son histoire dans le cadre de cette charmante nature.

C'est ainsi qu'il faut savourer les *Fioretti* dans les paysages de l'Ombrie et au pied du mont Alverne. C'est ainsi que pour goûter les œuvres et les lettres de saint François de Sales, il faut les lire sur les bords du lac de Genève et sur les crêtes des Alpes de la Haute-Savoie.

Mgr l'Archevêque aimait à égarer ses pas et ses pensées sous les ombrages du *Bois-Chesnu*. C'est là qu'aux premières lueurs de l'aube, il surprit un journaliste de nos amis, très matinal à ses heures. L'écrivain était absorbé par la rédaction de son article quotidien, et par le soin délicat de préparer ce que Brunetière appelle spirituellement le *plat du jour*.

Pendant que tous les dévots de Jeanne visitent avec respect tout ce qui porte la trace de ses pas, les plus ingambes de nos pèlerins gravissent les pentes de Frébécourt et se dirigent vers l'antique manoir de Bourlémont. Les sires de Bourlémont étaient seigneurs de Domremy et y possédaient un château-fort où l'héroïne, encore enfant, dut un jour se réfugier.

Le donjon, qui domine toute la vallée, appartient aujourd'hui au comte d'Alsace, député, prince d'Hénin-Liétard. Les grands bois, les quatre tourelles en poivrière, et plusieurs salles du château féodal sont très remarquables. La chapelle est antique et renferme les tombes des Bourlémont, des d'Anglure et des Hénin. Un de ces derniers,

Maximilien, est mort en 1851, au collège de Brugelette, si connu chez nous. Il n'avait que douze ans.

Pendant que nos pèlerins couvrent toutes les routes qui ont pour centre Domremy, d'autres voyageurs, venus des villes d'eau de Contréville et de Vittel, se mêlent à eux.

Dans la foule, on rencontre quelques militaires, mais c'est surtout le dimanche que les soldats débarquent nombreux. Ajoutons qu'ils se tiennent admirablement dans le sanctuaire attitré de Notre-Dame des Armées. Les grandes manœuvres y amènent des régiments entiers. Voici une petite scène dont nous avons été témoin et qui ne manque pas de saveur... militaire. Vers sept heures du matin, un peloton du 17^e chasseurs à cheval arrive de Neufchâteau; il est commandé par un jeune lieutenant. Sur un geste, les soldats font ranger leurs chevaux en demi-cercle devant le groupe d'André Allar. « Mes amis, dit l'officier, c'est à Domremy qu'est née Jeanne d'Arc; c'est dans ces prairies qu'elle a gardé son troupeau. En ce temps-là, les Anglais occupaient une grande partie de la France; ils brûlaient et pillaient tout.

» La jeune fille alla trouver un officier du roi à Vaucouleurs. Comment s'appelait-il donc, brigadier? — Baudricourt, mon lieutenant. — Baudricourt, c'est cela. Jeanne donc ramassa de ci de là des troupes de bons Français, qui n'avaient pas froid aux yeux; elle rencontra les ennemis à Orléans et leur *donna une de ces piles* qui marquent dans l'histoire. Ils revinrent à la charge: *seconde pile*, encore plus accentuée que la première.

» Mais à une vie extraordinaire, il fallait une fin extraordinaire, elle aussi. L'héroïne de Domremy n'est pas morte sur le champ de bataille, comme nous pourrions tous mourir demain. Elle a été brûlée vive à Rouen. C'est la martyre de la patrie; c'est une sainte au ciel; c'est la patronne des soldats de la France! »

L'officier nous fit un large salut militaire. « Au trot! » commanda-t-il. — Et le petit escadron bleu descendit vers Domremy.

Bravo, lieutenant!

LE DÉPART

Il est sept heures. Des pèlerins débouchent de tous les points de l'horizon sur le plateau de la Basilique. Le jour commence à baisser ; il semble que le paysage, comme les cœurs, se couvre de cette teinte de mélancolie qu'inspire ce qui va bientôt finir. Nous allons quitter à regret ces beaux lieux, où nos âmes françaises et catholiques ont passé des heures si charmantes. On bivouaque, on se restaure sous la tente, on se raconte ses impressions.

Pendant ce temps, les évêques et les dignitaires sont réunis dans la maison des Pères Eudistes.

A la fin du repas, Mgr l'Évêque de Saint-Dié saisit au vol une allusion de Mgr Sonnois à la fête de M. le Chanoine Hécart. Se souvenant que dans l'office du 6 août on fait mémoire des SS. Xyste, Félicissime et Agapit, Mgr Foucault en profite pour décocher à l'aimable directeur de l'œuvre de Jeanne d'Arc l'improvisation suivante :

Mon bien cher Monsieur Hécart,
Si je viens quelque peu tard
Vous offrir mes vœux de fête,
C'est que, n'étant pas prophète,
Las ! je n'ai pas deviné
Le nom qui vous fut donné ;
Mais me voilà sur la piste...
— Vous appellerait-on Xyste ?
Eh ! quoi, vous dites que non,
Et vous semblez pour ce nom
N'avoir qu'une mince estime !
— J'y suis : c'est Félicissime !
— Pas plus. — C'est donc Agapit ?
— Moins encore. — De dépit,
Aux chiens je donne ma langue,
Et puis, sans autre harangue,
Je vous dis à tout hasard :
Bonne fête, cher Hécart.

Pourquoi faut-il que, malgré tout l'esprit et toute l'ingéniosité de cet impromptu, Monseigneur n'ait pas trouvé le

vrai patron du cher Chanoine? Il lui eût fallu remonter trop haut dans le cours des âges, passer le déluge et arriver presque aux temps préhistoriques. Saint Abel est pourtant le premier des saints, chronologiquement parlant; soit dit avec tout le respect que nous professons pour l'*Abel justus* de l'Écriture, c'est un des rares bienheureux antédiluviens.

Mais le ciel devient menaçant et bientôt de larges gouttes de pluie nous forcent à chercher une retraite ailleurs. Le tonnerre gronde et se répercute dans les vallées voisines. L'éclair illumine une dernière fois d'une façon grandiose toutes les collines de la Meuse. « C'est le feu d'artifice du bon Dieu, dit quelqu'un. » — « C'est le bouquet final, ajoute un autre. »

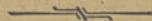
L'orage ne dure pas, la lune reparait, l'air est plus pur; la joie revient sur tous les fronts. Nous organisons à la hâte une procession aux flambeaux, encouragés que nous sommes par la voix vibrante de Mgr de Saint-Dié.

Les élèves du petit séminaire d'Hazebrouck, toujours infatigables, se multiplient pour fournir des lanternes vénitienes à tous les pèlerins. L'enthousiasme, un instant ralenti, semblait se rallumer avec ces flambeaux improvisés.

Nous faisons nos adieux aux bons Pères Eudistes, enchantés eux aussi.

A la file indienne, nous redescendons à travers les vignes et les prairies, pendant que la Basilique s'illumine. C'est un long serpent de feu qui se déroule dans la vallée et qui s'aperçoit de tous les villages voisins. On chante, on prie, les voix ne se fatiguent pas plus que les jambes. A Coussey, on répète l'hymne à Jeanne d'Arc. « Vive Coussey! » — « Vive le Nord! Vive Cambrai! » répondent les habitants émerveillés.

Enfin, à dix heures, chacun est installé dans son compartiment. On salue une dernière fois la vallée bénie, la blanche basilique, le clocher de Jeanne, qu'on devine dans le lointain. Le train nous emporte vers le Nord où nous arriverons le matin. On cause, on chante toujours; quelques-uns, paraît-il, ont dormi.



APRÈS LE RETOUR

Ainsi s'est accompli le premier pèlerinage du Nord, au pays de saint Remi et de Jeanne d'Arc.

Les éloges les plus complets et les plus mérités ont été adressés aux organisateurs du pieux voyage par les voix les plus autorisées. Mgr l'Archevêque a hautement félicité M. le chanoine Hécart; M. Bourgaut, curé de Domremy, l'a comblé de remerciements; M. l'abbé Thomas, vicaire de Neufchâteau, a admiré avec tous ses paroissiens le bon ordre et l'excellent esprit qui n'ont cessé de régner. L'intéressante revue : *La Voix de Jeanne d'Arc*, publiée chez les Missionnaires de la Basilique, a raconté dans un long et élogieux article tous les détails de notre pieux voyage.

Nous avons été des précurseurs, des initiateurs : il faut que d'autres, plus nombreux, nous suivent dans cette voie bénie. Les fidèles de Cambrai reprendront, sur nos traces, le chemin de Reims et apprendront celui de Domremy.

Déjà, en 1878, quand la Franc-Maçonnerie voulut célébrer le centenaire du vil contempteur de la patrie, de Voltaire, la France catholique bondit sous l'affront. Elle voulut flétrir l'auteur de la *Pucelle*, cette œuvre médiocre dans un genre infâme, et elle s'unit pour fêter sa victime, l'héroïne de Domremy. Sous l'inspiration de Mgr Dupanloup et par l'initiative de la duchesse de Chevreuse, la Basilique fut commencée.

Malgré mille oppositions, malgré les efforts de ce sous-préfet de Neufchâteau qui disait : « Je suis l'homme de Voltaire, » Dieu sut tirer le bien du mal : *obsunt auctoribus*

artes (1). Mgr Sonnois donna au monument des proportions grandioses et établit véritablement l'Œuvre de Notre-Dame des Armées sous la direction des Pères Eudistes. En 1894, 30.000 pèlerins des cinq diocèses voisins se donnèrent rendez-vous à la Basilique, trop petite pour les recevoir. Depuis le décret de vénérabilité (27 janvier 1894), la foule des visiteurs augmente sans relâche. En dehors des pèlerinages particuliers, les trains en amènent cinquante et plus par jour. Déjà le chemin de fer de l'Est songe à établir un petit embranchement et une voie de garage au pied de la Basilique. Il faut que ce mouvement patriotique et religieux s'accroisse, et que chaque pèlerin du Nord se fasse l'apôtre de Jeanne d'Arc, des œuvres de Domremy et de la gloire posthume de la généreuse enfant.

Le pays natal de la bonne Lorraine lui élève en chaque ville des monuments et des statues. A Neufchâteau, l'image de l'héroïne décore la place publique ; à Mousson, elle domine la frontière allemande ; à Nancy, la statue équestre de Frémiet s'élève, les yeux au ciel et la tête nimbée par la victoire ; Toul en a décoré sa magnifique cathédrale ; Saint-Nicolas la montre à genoux, au lieu même où elle alla en pèlerinage ; Saint-Mihiel la fait resplendir dans ses vitraux historiés.

Notre Flandre ne peut se laisser vaincre par personne en fait de patriotisme, de générosité et d'enthousiasme pour la magnifique œuvre de Domremy. L'amour de Jeanne, en attendant le culte, ira grandissant chez nous, comme cette Meuse naissante qui coule sous les murs de la Basilique.

Bientôt les foules pieuses viendront au berceau de Jeanne, comme elles vont à la Salette, à Lourdes et à Pontmain. Bientôt la voix du Souverain Pontife proclamera Jeanne Bienheureuse. Quand l'oracle du Vatican décrètera-t-il la canonisation ? La parole est au Pape et l'heure est à Dieu.

En ce jour attendu et béni d'avance, la France entière invoquera l'héroïne ici et partout, avec Clotilde, Geneviève

(1) On sait le mot d'Edmond Tixier qui n'est pas des nôtres : « Le grand malheur de Voltaire, c'est d'être devenu le Dieu des imbéciles. »

et Radegonde, comme la grande protectrice de la patrie. Elle déposera pieusement, aux pieds de son image bénie, le lys de la pureté, le laurier de la victoire et la palme du martyre. De la mer du Nord aux Pyrénées, elle répètera, d'une voix enthousiaste et attendrie, ce cri de la foi et de l'espérance :

SAINTE JEANNE D'ARC, PRIEZ POUR NOUS !



LISTE
DES ECCLÉSIASTIQUES DU DIOCÈSE DE CAMBRAI

QUI ONT FAIT PARTIE DU PÈLERINAGE REIMS-DOMREMY

AOÛT 1896

S. G. Mgr SONNOIS, archevêque de Cambrai, président le pèlerinage.
M. le Vicaire-général Albert SONNOIS.

~~~~~

M. le chanoine PARIS, de la Basilique métropolitaine de Cambrai.  
M. le chanoine SAPELIER, de la Basilique métropolitaine de Cambrai.

~~~~~

M. le chanoine STAELEN, archiprêtre, doyen de Bergues.
M. le chanoine LEGRAND, archipr., doyen de Notre-Dame, Valenciennes.
M. le chanoine BERTEAUX, doyen de Saint-Martin, Roubaix.
M. le chanoine VAN BOCKSTAEEL, doyen de Saint-Christophe, Tourcoing.
M. le chanoine FICHAUX, premier aumônier du monastère d'Esquermes.
M. le chanoine MARGERIN, curé de Fourmies.
M. le chanoine VALIN, chapelain de Saint-Joseph, à Lille.
M. le chanoine FOULON, supérieur de l'Institution Notre-Dame de Grâce, Cambrai.
M. le chanoine HÉLIN, curé de Saint-Michel, à Lille.
M. l'abbé DIEU, supérieur de l'Institution de Marcq-en-Barœul.
M. l'abbé LAMANT, doyen de Gravelines.
M. l'abbé MOREAUX, supérieur de l'Institution Notre-Dame des Anges, Saint-Amand.
M. l'abbé DELYILLE, directeur du Petit-Séminaire d'Hazebrouck.
M. l'abbé MOLLET, supérieur de l'École Jeanne d'Arc, Lille.
M. l'abbé SALEMBIER, docteur en théologie, professeur d'histoire ecclésiastique aux Facultés catholiques de Lille.

ORGANISATION DU PÈLERINAGE

M. le chanoine HÉCART, directeur au Petit-Séminaire de Cambrai.
M. l'abbé LANCELLE, professeur à l'Institution Notre-Dame de Grâce, Cambrai.

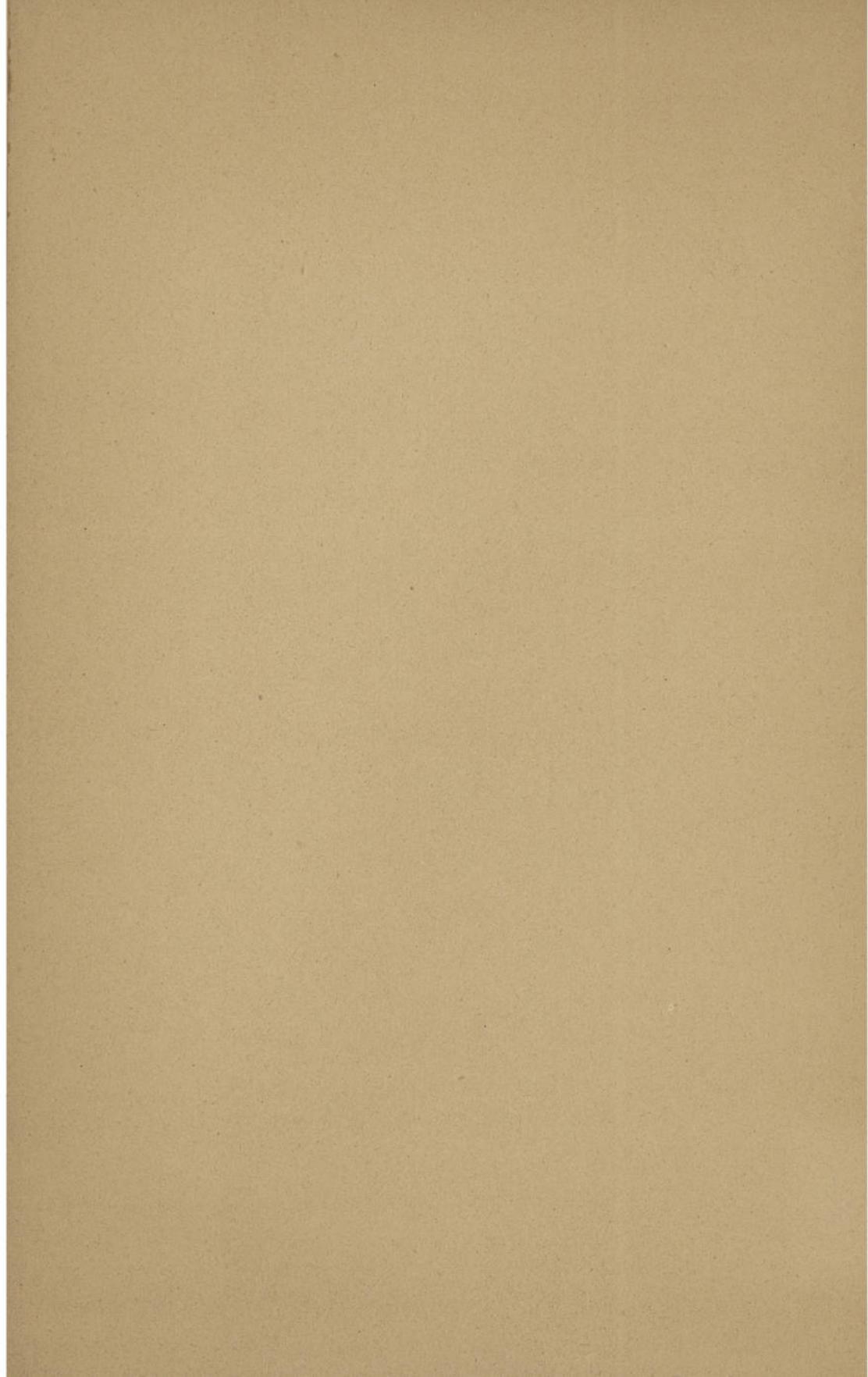
- M. l'abbé ALLARD, curé de Saint-Piat, à Roncq.
M. l'abbé BAERT, curé de Maulde.
M. l'abbé BECCUE, vicaire à Saint-Charles, Houplines.
M. l'abbé BÉHEYDT, curé de Zermezele.
M. l'abbé BELS, aumônier de l'Hospice général, Lille.
M. l'abbé BERNA, séminariste, Douai.
M. l'abbé BERNAERT, curé de Macou.
M. l'abbé BERTEAUX, chapelain de l'Immaculée-Conception, Cambrai.
M. l'abbé BISET, vicaire à Haussy.
M. l'abbé Bois, curé de Petit-Fayt.
M. l'abbé BONNEVILLE, curé de Doignies.
M. l'abbé BOUBERT, vicaire à Arnêke.
M. l'abbé BOURLET, curé de Bousbecque.
M. l'abbé BOURGEOIS, vicaire à Saint-Christophe, Tourcoing.
Le R. P. BRECK, de la Compagnie de Jésus, Lille.
M. l'abbé BRIATTE, curé de Mastaing.
M. l'abbé BRIGOUT, curé de Banteux.
M. l'abbé BUGNICOURT, séminariste, Cambrai.
M. l'abbé BUREAU, curé de Lez-Fontaine.
M. l'abbé CARLIER, curé de Liessies.
M. l'abbé CARPENTIER, vicaire à Fives.
M. l'abbé CATTELIN, curé de Ligny.
M. l'abbé CAUDE, professeur au Petit-Séminaire, Cambrai.
M. l'abbé CIEREN, professeur à l'Institution Saint-Jude, Armentières.
M. l'abbé COLPIN, secrétaire à l'Archevêché, Cambrai.
M. l'abbé COLPIN, curé de Raismes.
M. l'abbé COQUELET, curé de Saint-Hilaire-lez-Avesnes.
M. l'abbé COQUÉRIAUX, curé de Fontaine-au-Pire.
M. l'abbé COUPEZ, profess^r à l'Institution Notre-Dame, Valenciennes.
M. l'abbé CRAPET, vicaire à Iwuy.
M. l'abbé DAIX, professeur à l'Institution de l'Assomption, Bavai.
M. l'abbé DASSONVILLE, curé de Fromelles.
M. l'abbé DEBAILLEUX, vicaire à Saint-Michel, Lille.
M. l'abbé DEBEER, curé de Bambecque.
M. l'abbé DEBRABANT, vicaire à Ferrière-la-Grande.
M. l'abbé DEBUSSCHÈRE, aumônier de l'asile de Bailleul.
M. l'abbé DECLERQ, vicaire à Saint-Martin, Roubaix.
M. l'abbé DECQ, vicaire à Caudry.
M. l'abbé DEGAUQUIER, curé d'Avesnes-le-Sec.
M. l'abbé DEHAESE, curé de Chérens.
M. l'abbé DEHAUT, vicaire à Steenbecque.
M. l'abbé DEHON, curé de Bertry.
M. l'abbé DEHORTER, vicaire à Bourbourg.
M. l'abbé DELANGHE, curé de Saint-Charles, Houplines.
M. l'abbé DELARRA, professeur à l'Institution Notre-Dame des Angés, Saint-Amand.
M. l'abbé DELCAMBRE, curé de Beugnies.
M. l'abbé DELCAMBRE, curé de Cappelle.
M. l'abbé DELGORGE, curé d'Iwuy.

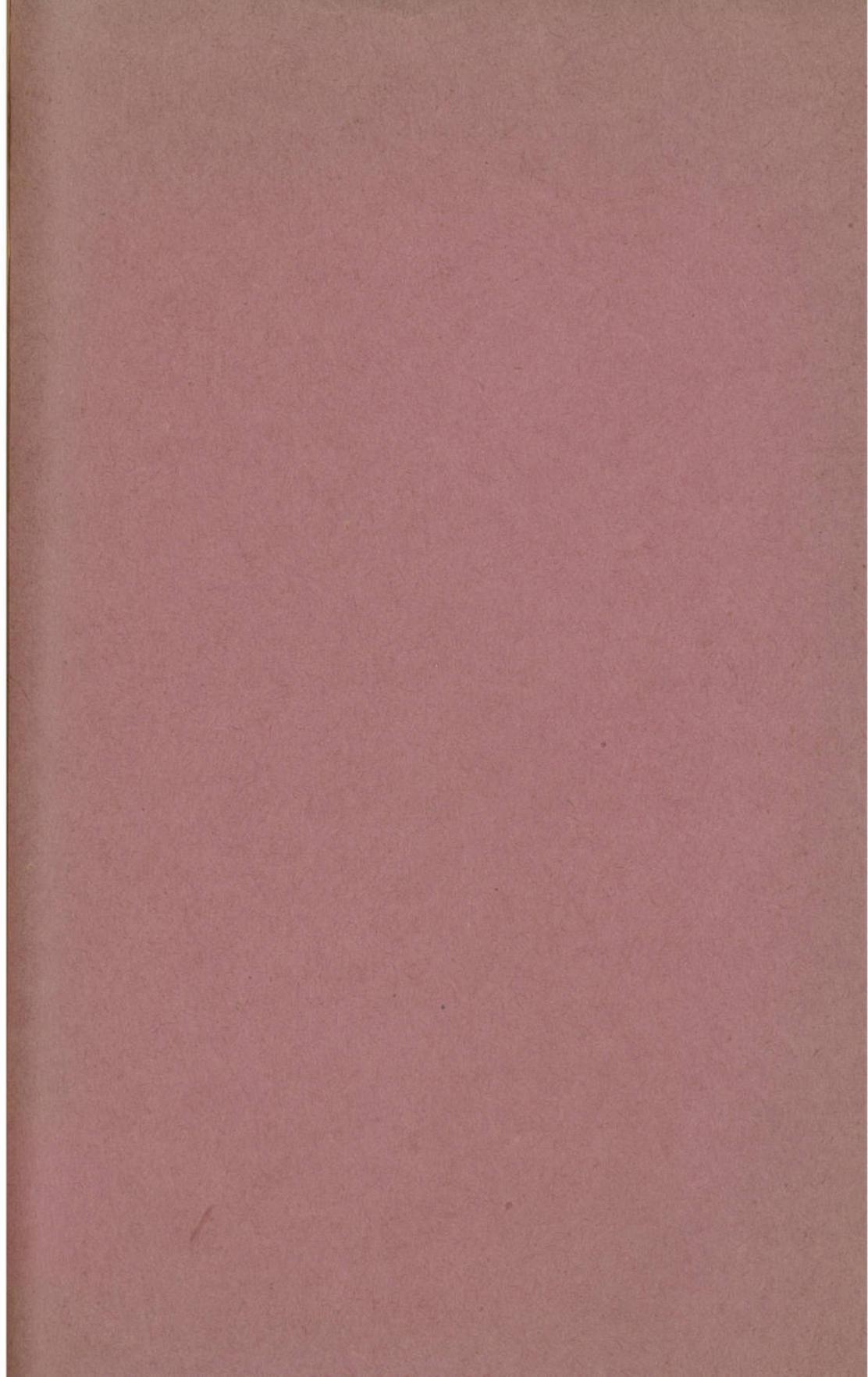
- M. l'abbé DELIGNY, curé de Lomme.
M. l'abbé DELOBELLE, vice-doyen, curé de Dompierre.
M. l'abbé DELOFFRE, vicaire à Quesnoy-sur-Deûle.
M. l'abbé DELPLANQUE, curé de Raimbeaucourt.
M. l'abbé DELSAUX, professeur à l'Institution Saint-Jean, Douai.
M. l'abbé DELVAL, séminariste, Cambrai.
M. l'abbé DEMEY, professeur à l'Institution de l'Assomption, Bavai.
M. l'abbé DENIS, curé de Wargnies-le-Grand.
M. l'abbé DENYS, curé de Merris.
M. l'abbé DERAM, curé de Saint-Vital, La Madeleine-lez-Lille.
M. l'abbé DEROO, professeur à l'Institution Saint-Jacques, Hazebrouck.
M. l'abbé DESBARBIEUX, curé de Bouvines.
M. l'abbé DHINAUT, vicaire à Mortagne.
M. l'abbé DHONDT, vicaire à Notre-Dame, Armentières.
Le Révérend Père DILLY, missionnaire en Arizona (États-Unis).
M. l'abbé DIMIEZ, curé d'Inchy-Beaumont.
M. l'abbé DOUCE, curé de Sars-Poteries.
M. l'abbé DUPAS, curé de Flesquières.
M. l'abbé DUPIRE, curé de Wahagnies.
M. l'abbé DUPONT, professeur à l'Institution du Sacré-Cœur, Estaires.
M. l'abbé DURIE, curé de Renescure.
M. l'abbé DUVILLIER, curé de Grand-Ronchin.
M. l'abbé FARSY, vicaire à Villers-Outréaux.
M. l'abbé FASSEUR, curé d'Erre.
M. l'abbé FÉNART, doyen d'Oisy-le-Verger (Pas-de-Calais).
M. l'abbé FÉNART, vicaire à Oisy-le-Verger (Pas-de-Calais).
M. l'abbé Hubert FÉNART.
M. l'abbé FIÉVET, curé de Colleret.
M. l'abbé FONTAINE, vicaire à Saint-Maurice-des-Champs, Lille.
M. l'abbé FRANÇOIS, curé de Bussy-lez-Baralle (Pas-de-Calais).
M. l'abbé GAYMAY, curé de Mouvaux.
M. l'abbé GERMAIN, vicaire à Saint-Vaast, Armentières.
M. l'abbé GILLET, aumônier des Dames Bernardines, Cambrai.
M. l'abbé HEIRFFELYNCK, curé de La Sentinelle.
M. l'abbé HANTSCHOOTE, missionnaire apostolique, Cambrai.
M. l'abbé HELLEBECQUE, curé de Saulzoir.
M. l'abbé HÉMESDAELE, curé d'Herzeele.
M. l'abbé HENNION, curé de Thumesnil.
M. l'abbé HÉNON, séminariste, Valenciennes.
M. l'abbé HERBEAUX, curé de Mazinghien.
M. l'abbé HORAIN, curé de Saint-Rémi-Chaussée.
M. l'abbé HUART, vice-doyen, curé d'Anzin.
Le Révérend Père JOUATTE, mariste, Valenciennes.
M. l'abbé LANNE, curé de Fontaine-au-Bois.
M. l'abbé LAURENT, vicaire à Gommegnies.
M. l'abbé LEBBE, vicaire à Seclin.
M. l'abbé LEBLANC, curé de Marbaix.
M. l'abbé LECLERCQ, curé d'Auberchicourt.
M. l'abbé LECOCQ, vicaire à Sin-le-Noble.

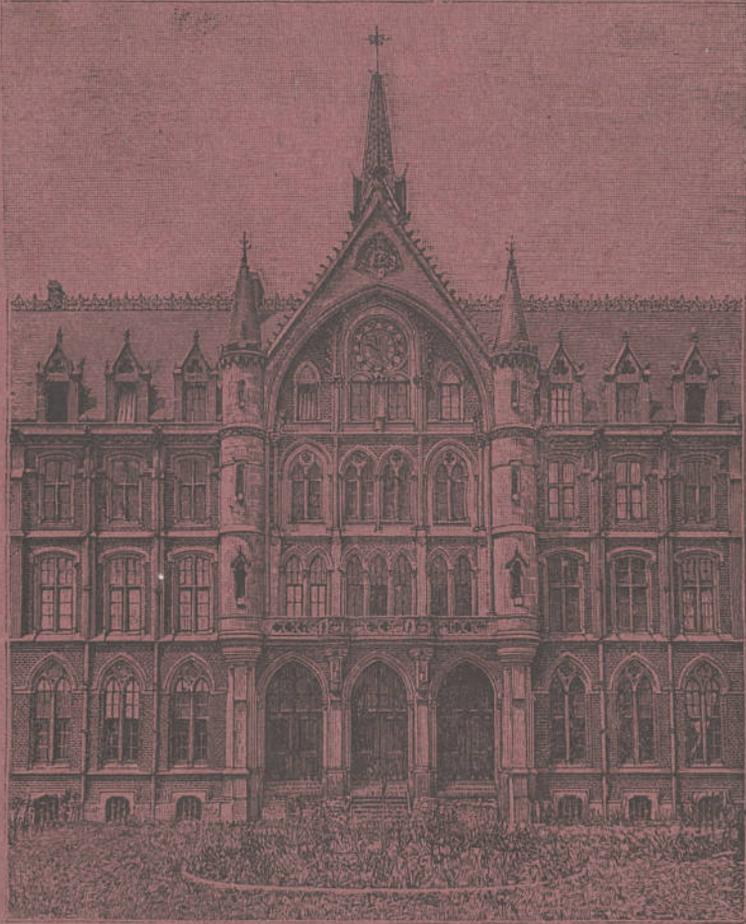
- M. l'abbé LECOMPTE, chapelain de Sainte-Croix, Valenciennes.
M. l'abbé LÉCUYER, curé de Lys.
M. l'abbé LEMAITRE, vicaire à Toufflers.
M. l'abbé LEMAN, aumônier des Œuvres ouvrières, Armentières.
M. l'abbé LEMOINE, curé de Cousolre.
M. l'abbé LEMOINE, curé de Marpent.
M. l'abbé LENGLIN, vice-doyen, curé de Caudry.
M. l'abbé LENGRAND, curé de Maroilles.
M. l'abbé LENOIR, curé de Bruille.
M. l'abbé LEPORCQ, curé de Hargnies.
M. l'abbé LEROY, professeur au petit Séminaire, Hazebrouck.
M. l'abbé LOOTGIETER, vicaire à Méteren.
M. l'abbé MAES, vicaire à Saint-Amand-les-Eaux.
M. l'abbé MALAQUIN, vicaire à Notre-Dame, Armentières.
M. l'abbé MALENGÉ, prof^r à l'Institution N.-D. des Victoires, Roubaix.
M. l'abbé MARGERIN, vicaire à Solre-le-Château.
M. l'abbé MARTINACHE, vice-doyen, curé de Fressain.
M. l'abbé MASQUELIER, directeur de la *Croix du Nord*, Lille.
M. l'abbé MASURE, curé de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Valenciennes.
M. l'abbé MÉRIAUX, vicaire à Condé.
M. l'abbé MILLET, curé de Douzies.
M. l'abbé MINET, aumônier des Frères de Saint-Gabriel, Lille.
M. l'abbé NUNS, vicaire à Bergues.
M. l'abbé PANIER, curé de Verchain.
M. l'abbé PAQUIN, vicaire à la Métropole.
M. l'abbé PARMENTIER, vicaire à Saint-Vincent de Paul, Lille.
M. l'abbé PIONNIÉ, vicaire à Steenwerck.
M. l'abbé PLOUCHART, curé de Wasquehal.
M. l'abbé PLOUVIER, vicaire à Saint-Géry, Cambrai.
M. l'abbé POISSONNIER, chapelain du Sart.
M. l'abbé POISSONNIER, professeur, à Dunkerque.
M. l'abbé POUAERE, vicaire à Steenvoorde.
M. l'abbé POUPART, curé d'Escaudain.
M. l'abbé PRUVOST, aumônier à Seclin.
M. l'abbé RIGOLLE, curé de Cantaing.
M. l'abbé SALEMBIER, vicaire à Saint-Pierre Saint-Paul, Lille.
M. l'abbé SALON, vicaire à Mons-en-Barœul.
M. l'abbé SAMAIN, curé de Carnoy.
M. l'abbé SION, vicaire à Notre-Dame, Fourmies.
M. l'abbé SION, vicaire à Saint-Saulve.
M. l'abbé SIX, professeur à l'Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
M. l'abbé SIX, vicaire à Lannoy.
M. l'abbé SOCKEEL, curé de la Croix-du-Bac.
M. l'abbé SOMON, Directeur de la Maîtrise métropolitaine de Cambrai.
M. l'abbé THULIEZ, curé de Béréelles.
M. l'abbé TIBERGHIEU, vicaire à la Neuville-Saint-Rémy.
M. l'abbé TILLIE, missionnaire apostolique, Cambrai.
M. l'abbé TROGNON, vicaire à Vieux-Condé.
M. l'abbé TRYHOEN, vicaire à Saint-Amand, Bailleul.

- M. l'abbé VAILLANT, profess^r à l'Institution Notre-Dame, Valenciennes.
M. l'abbé VALLEZ, vicaire à Saint-Pierre-Saint-Paul, Lille.
M. l'abbé VALLEZ, séminariste, Verchain-Maugré.
M. l'abbé VERCROYSE, chapelain de Steent-je.
M. l'abbé VANHEEGER, aumônier des Frères, Haubourdin.
M. l'abbé VERNIER, vicaire à Fresnes.
M. l'abbé VERSTRAET, curé d'Ochtezeele.
M. l'abbé VERSTRAETE, vicaire à Dorignies.
M. l'abbé VERSTRAETE, professeur à Saint-Joseph, Lille.
M. l'abbé VERVEY, curé de Buysscheure.
M. l'abbé VEYS, curé de Saint-Vaast.
M. l'abbé VISEUR, curé de Bugnicourt.
M. l'abbé WALLEZ, vice-doyen, curé de Pont-sur-Sambre.
M. l'abbé WATRIN, curé de Wambaix.
M. l'abbé YDEN, curé de Rexpoëde.









UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE